N° 304 — Tome LXXXIII 16 Février 1910

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt et unième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, BÉREINS, R. DE BURY,
RICCIOTTO CANUDO, HENRY-D. DAVRAY,
ANDRÉ DUPONT, ANDRÉ FONTAINAS, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GASTON KNOSP, PHILÉAS LEBESGUE,
TRISTAN LECLÈRE, SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE, HENRI MALO,
HENRI MASSIS, HENRI MAZEL, H. MESSET, CHARLES MORICE, PIERRE QUILLARD,
RACHILDE, GEORGES ROUAULT, ANDRÉ ROUVEYRE, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMX

SOMMAIRE

—

N° 304 — 16 FÉVRIER 1910

Edmond Barthèlemy	*L'Epicuréisme scientifique*	577
Henri Massis	*Les Idées socialistes de M. Georges Sorel*	610
Sébastien-Charles Leconte	*Deux poèmes*	622
André Dupont	*Léon Bloy et l'Argent*	626
André Rouveyre	*Visages: XXXIV. Léon Bloy*	637
Henri Malo	*Histoire vraie de deux Négriers*	638
Georges Rouault	*Trois artistes (Cézanne, Carrière, Rodin.)*	654
Bèreins	*Lettres sentimentales d'une Américaine*	660

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues: Dialogues des Amateurs: CII. L'Inondation*	682
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	685
Rachilde	*Les Romans*	690
Jean de Gourmont	*Littérature*	694
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	698
Henri Mazel	*Science sociale*	704
A. van Gennep	*Ethnographie, Folklore*	709
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	713
R. de Bury	*Les Journaux*	719
André Fontainas	*Les Théâtres*	723
Charles Morice	*Art moderne*	726
Tristan Leclère	*Art ancien*	730
Henri Albert	*Lettres allemandes*	734
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	738
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	743
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	748
H. Messet	*Lettres néerlandaises*	752
Gaston Knosp	*Variétés : la Musique dans l'éducation chinoise*	757
Mercvre	*Publications récentes*	761
—	*Echos*	762

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

Eugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

LUCIE DELARUE-MARDRUS

L'ACHARNÉE

FÉLIX DUQUESNEL

A LA FLAMME DE PARIS

GABRIEL FAURE

HEURES D'ITALIE

(Lombardie — Vénitie — Marches — Ombrie)

PAUL GAVAULT

LA PETITE CHOCOLATIÈRE

Comédie en quatre actes.

RAYMOND RECOULY

EN ANGLETERRE

Pour paraître en Mars

EDMOND ROSTAND

CHANTECLER

Pièce en Quatre Actes, en vers

Un volume in-18 colombier. Prix..... 3 fr. 50

La première édition sera strictement limitée au premier mille ; ces exemplaires, de format in-8, sur impérial papier du Japon (les *seuls* sur papier de luxe), seront numérotés de 1 à 1000 et, *seuls*, tirés sur les caractères mobiles.

Prix de l'exemplaire..... 50 francs

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

MERCVRE DE FRANCE

FÉLIX ALCAN, éditeur, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (6e)

NOUVELLE COLLECTION SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR *Émile BOREL*, Professeur à la Sorbonne

Volumes in-16 à 3 fr. 50 l'un.

Vient de paraître

LES ÉTATS PHYSIQUES DE LA MATIÈRE

par **Ch. MAURAIN**

Professeur à la Faculté des Sciences de Caen.

1 volume in-16..... 3 fr. 50

Précédemment parus :

Éléments de philosophie biologique, par F. LE DANTEC, chargé du cours de biologie générale à la Sorbonne, 2e édition, 1 vol. in-16..... 3 50

La voix. *Sa culture physiologique. Théorie nouvelle de la phonation*, par le Dr P. BONNIER, laryngologiste de la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, 3e édition. 1 vol. in-16..... 3 50

De la méthode dans les sciences :

1. *Avant-propos*, par M. P.-F. THOMAS, docteur ès lettres, professeur de philosophie au lycée Hoche. — 2. *De la science*, par M. EMILE PICARD, de l'Institut. — 3. *Mathématiques pures*, par M. P. TANNERY, de l'Institut. — 4. *Mathématiques appliquées*, par M. PAINLEVÉ, de l'Institut. — 5. *Physique générale*, par M. BOUASSE, professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse. — 6. *Chimie*, par M. JOB, professeur au Conservatoire des arts et métiers. — 7. *Morphologie générale*, par M. GIARD, de l'Institut. — 8. *Physiologie*, par M. LE DANTEC, chargé de cours à la Sorbonne. — 9. *Sciences médicales*, par M. PIERRE DELBET, professeur à la Faculté de médecine de Paris. — 10. *Psychologie*, par M. TH. RIBOT, de l'Institut. — 11. *Sciences sociales*, par M. DURKHEIM, professeur à la Sorbonne.— 12. *Morale*, par M. LÉVY-BRUHL, professeur à la Sorbonne. — 13. *Histoire*, par M. G. MONOD, de l'Institut. 2e édition. 1 vol. in-16..... 3 50

L'éducation dans la famille. *Les péchés des parents*, par P.-F. THOMAS, professeur au lycée Hoche, 2e édition (*couronné par l'Institut*). 1 vol. in-16..... 3 50

La crise du transformisme, par F. LE DANTEC. 1 vol. in-16..... 3 50

L'énergie, par W. OSTWALD, professeur à l'Université de Leipzig. Traduit de l'allemand par *E. Philippi*, licencié ès sciences. 2e édition. 1 vol. in-16..... 3 50

LES MAITRES DE LA MUSIQUE

ÉTUDES D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. Jean CHANTAVOINE

Chaque volume in-8 écu de 250 pages environ..... 3 fr. 50

COLLECTION HONORÉE D'UNE SOUSCRIPTION DU MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS

Vient de paraître

GLUCK

Par Julien TIERSOT

Précédemment parus :

Palestrina, par MICHEL BRENET (*2e édition*).
César Franck, par VINCENT D'INDY (*5e édition*).
J.-S. Bach, par ANDRÉ PIRRO (*3e édition*).
Beethoven, par JEAN CHANTAVOINE (*4e édition*).
Mendelssohn, par CAMILLE BELLAIGUE (*2e édition*).
Smetana, par WILLIAM RITTER.
Rameau, par LOUIS LALOY (*2e édition*).
Moussorgski, par M.-D. CALVOCORESSI.
Haydn, par MICHEL BRENET.
Trouvères et Troubadours, par P. AUBRY (*2e édition*).
Wagner, par H. LICHTENBERGER (*3e édition*).

Envoi franco contre mandat-poste

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS.

LES MAITRES DE L'AMOUR : *1re Série :*

s Dissertations amoureuses de Lucien..... 5 fr.
Euvre du Divin Arétin. 1 pl. hors texte..... 7 fr. 50
Euvre du Marquis de Sade. 3 pl. hors texte..... 7 fr. 50
Euvre du Comte de Mirabeau. 2 pl. hors texte..... 7 fr. 50
Euvre du Chevalier Andrea de Nerciat. 1 pl. hors texte..... 7 fr. 50

uxième Série en souscription.—Demander le prospectus détaillé

Pour paraître le 1er Février 1910 :

ror FLEISCHMANN. **Madame de Polignac et la cour galante de larie-Antoinette.** 1 pl. gravée et 8 illustrations hors texte..... 12 fr.

Prix de faveur aux souscripteurs avant le 1er février. 10 fr.

Demander prospectus détaillé

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE :

6 fr. le volume.

Réservé aux souscripteurs. — Demander la liste de la 1re série.

Demander le catalogue de la *Bibliothèque du CURIEUX*.

ANNÉE **POESIA** 5e ANNÉE

REVUE INTERNATIONALE

ORGANE DU FUTURISME

ublie dans leur langue originale les vers inédits des plus grands poètes de tous s.

OESIA ne publie que de l'inédit.

OESIA a publié des vers inédits de :

istral, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catulle Mendès, — Gustave Kahn, Viélé-Griffin, — Verhaeren, — Francis Jammes, — Mauclair, — Jules Bois, — Stuart rill, — Paul Fort, — Rachilde, — La Comtesse de Noailles, — Jane Catulle Mendès, Hélène Picard, — Hélène Vacaresco, etc.

. D'Annunzio, — Pascoli, — Marradi, — Bracco, — Butti, — D. Angeli, — Ada ri, — Colautti, — Lucini, — Tumiati, — Lipparini, — Enrico Cavacchioli, — Fede- De Maria, — Paolo Buzzi, — Govoni, etc.

winburne, — Symons, — Yeats, etc.

ehmel, — Arno Holz, etc.

alvador Rueda, — E. Marquina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

ŒUVRES DE H.-G. WELLS

La Machine à explorer le Temps (*The Time Machine*), roman, traduit par He D. Davray. Vol. in-18.
La Guerre des Mondes, roman, trad. par Henry-D. Davray. Vol. in-18.
Une Histoire des Temps à venir, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol in-18.
L'Ile du Docteur Moreau, roman, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18.
Les Premiers Hommes dans la Lune, roman, traduit par Henry-D. Davray. in-18.
Les Pirates de la Mer, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18.
L'Amour et M. Lewisham, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiev Vol. in-18.
La Merveilleuse Visite, roman, traduit par Louis Barron. Vol. in-18.
Anticipations, *ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie pensée humaines*, trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol. in-18.
La Découverte de l'Avenir, traduit par Henry-D. Davray. Vol. in-18.
Place aux Géants, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vo in-18.
Quand le dormeur s'éveillera, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. K kiewicz. Vol. in-18.
Miss Watters, roman, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vo in-18.
Une Utopie Moderne, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Vol in-18.
La Burlesque équipée du Cycliste, roman, traduit par Henry-D. Davray e Kozakiewicz. Volume in-18.
Douze Histoires et un Rêve, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiev Vol. in-18.

ŒUVRES DE RUDYARD KIPLIN

Le Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vo in-18.
Le Second Livre de la Jungle, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humi Vol. in-18.
La plus belle histoire du monde, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humi Vol. in-18.
L'Homme qui voulut être Roi, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humi Vol. in-18.
Kim, roman, traduit par Louis Fabulet et Ch. Fountaine Walker. Vol. in-18.
Les Bâtisseurs de Ponts, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Vo in-18.
Stalky et Cie, roman, trad. par Paul Bettelheim et Rodolphe Thomas. Vol. in-18.
Sur le Mur de la Ville, traduit par Louis Fabulet, précédé d'une étude sur Rud Kipling par André Chevrillon. Vol. in-18.
Lettres du Japon, traduites par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vo in-18.
L'Histoire des Gadsby, roman, trad. par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jack Vol. in-18.
Le Retour d'Imray, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vo in-18.
Le Chat Maltais, traduit par Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson. Vo in-18.

L'ÉPICURISME SCIENTIFIQUE

—

Strenua inertia.
HORACE.

L'entente entre le public et la Science s'est effectuée sur le principe anti-scientifique de la finalité morale, c'est-à-dire sur sa promesse de bonheur. Il est convenu que la Science existe pour une fin, qui est le progrès, le bonheur du genre humain. Les choses, à vrai dire, ne pouvaient guère se passer autrement : qu'il s'agisse de Science ou de Religion, le sentiment dont s'inspire un tel pacte est vieux comme le monde. Dans quelque direction que l'homme tourne son activité, l'homme veut savoir à quoi cela lui servira. Il croit que cela lui servira à quelque chose d'absolu, quelles que soient ses œuvres, religieuses ou scientifiques, qu'il y aille de son salut dans une existence future, ou de son bonheur dans son existence terrestre. Il serait difficile de décider laquelle de ces deux présomptions, celle de la foi religieuse ou celle de la foi scientifique, est la plus gratuite, la plus métaphysique. Si la foi religieuse n'était, par définition même, métaphysique, on serait tenté d'attribuer le degré supérieur de cette qualité à la foi scientifique. Et l'on peut même dire qu'il appartient, en effet, à celle-ci, car il y a quelque chose, en somme, de plus concret, de plus légitime dans la métaphysique religieuse, quelque chose qui est, comme la mysticité, une des propriétés vives de l'âme humaine. Au contraire, le véritable esprit scientifique ne peut se livrer aux affirmations transcendantales, absolues, comme celle qui se rapporte au Bonheur, sans mentir à son essence, c'est-à-dire

sans devenir une métaphysique pure. La connaissance des phénomènes, objet de la Science, est bien l'entreprise qui s'accommode le moins de préoccupations métaphysiques, finalistes, rationalistes. Toute théorie scientifique, vraiment déduite de l'observation, est relative : d'autres faits pourront la modifier, ou la contredire, ou l'annuler.

Il faut croire à la science, dit Claude Bernard, c'est-à-dire au déterminisme, au rapport absolu et nécessaire des choses, aussi bien dans les phénomènes propres aux êtres vivants que dans tous les autres ; mais il faut en même temps être bien convaincu que nous n'avons ce rapport que d'une manière plus ou moins approximative et que les théories que nous possédons sont loin de représenter des vérités immuables. Quand nous faisons des théories générales dans nos sciences, la seule chose dont nous soyons certains, c'est que ces théories sont fausses absolument parlant. Elles ne sont que des vérités partielles et provisoires qui nous sont nécessaires comme des degrés sur lesquels nous nous reposons pour avancer dans l'investigation... L'esprit de l'expérimentateur se distingue de celui du métaphysicien et du scolastique par la modestie, parce que, à chaque instant, l'expérience lui donne la conscience de son ignorance relative et absolue. En instruisant l'homme, la science expérimentale a pour effet de diminuer de plus en plus son orgueil en lui prouvant chaque jour que les causes premières, ainsi que la réalité objective des choses, lui seront à jamais cachées... (1).

(1) Claude Bernard, *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, chap. II, cité par M. Jules de Gaultier, dans *De Kant à Nietzsche*, p. 125. On sait que M. J. de Gaultier a montré tout ce qu'a de factice la présomption rationaliste de finalité dans les Sciences morales et même dans les Sciences biologiques, et sur quelles considérations il se fonde pour affirmer la présence, parmi la matière de ces spéculations, d'un élément incalculable. (Cf. *les Raisons de l'idéalisme, la Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs.*) Nous renvoyons aux ouvrages de cet auteur pour le côté dialectique de cette question.

En ce qui concerne Claude Bernard et ses idées, rien ne saurait primer l'expression personnelle de sa propre pensée. Toutefois, il peut être curieux de rappeler ce jugement à son égard d'un de ses contemporains, Vacherot, à propos du déterminisme de Taine : « Pour arriver à ce résultat (voir clair en tout), il (Taine) avait pour méthode de simplifier d'abord les questions. Voilà pourquoi quand il cherchait l'explication d'un fait constaté par l'observation et décomposé par l'analyse, il s'arrêtait au mécanisme. Toutes ses synthèses ont ce caractère... Cette méthode s'applique-t-elle à tout ? Les naturalistes les plus autorisés ne le pensent pas, du moment qu'il s'agit des êtres du règne organique. » Vacherot demande, ici, un exemple à Claude Bernard, affirmant que, « pour expliquer la vie », ce savant se référait « à une loi supérieure qu'il appelait l'idée directrice et qui, quelque nom qu'on lui donne, est d'un tout autre ordre que les lois de la mécanique, de la physique et de la chimie. C'est ce que Taine avait peine à comprendre chez un savant tel que Claude Bernard. Il ne lui pardonnait pas d'introduire ainsi la métaphysique dans la science. Nous ne pouvions, Taine et moi, nous entendre sur ce point. J'ai toujours pensé que l'illustre biologiste était le vrai philosophe, dans cette explication des phéno-

Les causes premières, et les causes finales. Dans le domaine scientifique, l'illusion finaliste (morale) est donc tellement déplacée, tellement hétérodoxe, qu'il n'est pas trop de dire que la Science cesse là où commence l'illusion de finalité morale, de progrès et de bonheur de l'espèce. Et cependant le public s'engoue pour la Science à cause d'une promesse de bonheur, entrevue sous les voiles de l'utilité, qu'il n'est pas au pouvoir de la Science de tenir, d'une promesse qu'elle ne fait d'ailleurs pas, lorsqu'elle est sincère, lorsqu'elle est vraiment la Science. Il se place donc, pour constater la réalité de la Science, à un point de vue où précisément, pour l'œil critique, toute Science disparaît.

On se demande ce qu'une loi scientifique peut pour le bonheur de l'espèce. On cherche vainement le rapport qu'il peut y avoir entre le bonheur désiré par l'espèce et n'importe quelle loi scientifique. Les procédés de la Science n'intéressent qu'elle-même et n'ont d'effet que sur son développement propre, qui ne va nullement dans le même sens que l'affermissement du bonheur de l'espèce. Y a-t-il même un « bonheur de l'espèce » ? Qu'est-ce que cela ? Entendrait-on par bonheur de l'espèce ce que les lois et les institutions, ce que la science de ces lois et de ces institutions, dans un état policé, peuvent, au maximum, garantir : « le laissez-faire *plus* le sergent de ville » ? C'est bien froid, bien impersonnel, bien abstrait. En réalité, il y a des gens heureux et des gens malheureux, tout n'est qu'heur et malheur, selon les réussites ou les déconfitures individuelles, selon la diversité des caractères, des énergies, des chances, ceci sans aucun ordre, sporadiquement, sur n'importe quel point de la Société, et c'est tout ce qu'on peut dire. Dès qu'on veut un peu construire une science de Sociétés (nous

mènes de la vie ». (Cité par M. Victor Giraud, *Essai sur Taine*, appendice III, § II.) Cette contradiction serait probablement conciliable, du point de vue psychologique. Mais Vacherot n'entendait pas la psychologie comme Taine, et il resterait à préciser la différence (si différence il y a) de la psychologie de Claude Bernard et de la psychologie de Taine. D'ailleurs, l'appréciation de Vacherot semble tendancieuse. Il n'y a pas la moindre contradiction, en réalité, entre le passage plus haut cité de Claude Bernard et cette déclaration du même savant, à laquelle il faut se tenir : « La vie est une cause première *qui nous échappe comme toutes les causes premières* et dont la science expérimentale n'a pas à se préoccuper. » (*Le Problème de la physiologie générale. Revue des Deux Mondes*, du 15 décembre 1867. Cité par M. Victor Giraud, *Essai sur Taine*, page 116, note.)

ne disons pas ; une description), on y réussit toujours : seulement la vie demeure autre chose.

Elle demeure autre chose, par rapport à la Science considérée dans ses prétentions finalistes, parce que les conditions scientifiques et les conditions morales ne sont pas nécessairement liées. Telle société très scientifiquement aménagée peut favoriser beaucoup d'abus. Pour que la Science pût avoir une portée morale effective, pour que la Science sociale, par exemple, pût exercer une influence pratique sur la vie des sociétés, il faudrait que ses conclusions fussent sanctionnées : mais il faudrait alors qu'elle pût *légitimement* conclure, et pour pouvoir légitimement conclure, il faudrait qu'elle connût la totalité des faits et l'ensemble des rapports qu'ils soutiennent entre eux. Or, la totalité des faits ne peut jamais être épuisée. On ne peut la considérer comme épuisée, ou, ce qui revient au même, comme relevant d'une loi générale et fixe, qu'au prix d'un travail assez arbitraire d'abstraction qui détache et sépare les faits sociaux de leurs causes psychologiques, lesquelles n'en continuent pas moins à agir. Telle est la démarche de M. Durkheim, par exemple, attribuant aux faits sociaux une nature sociale spécifique, abstraction faite des individus : quoi que puisse être l'individu, le fait social, dans cette vue, existe par lui-même, et l'on peut raisonner et agir sur lui comme sur une valeur une fois donnée. C'est une de ces méthodes à la Pyrrhus dont les avantages sont terriblement onéreux, et ici nous trouvons que, pour aller plus vite au but, l'on a jeté en chemin tous les bagages ; un bagage indispensable, malheureusement, car il n'est autre que la psychologie. Ainsi, pour conclure, pour obtenir une solution, c'est-à-dire un fait social spécifique, sur lequel l'on puisse raisonner, et agir au moyen de sanctions, l'on a éliminé des données du problème, quoi ? Mais, rien : l'homme lui-même. Que vaut une telle solution ?

Sans vouloir longuement apprécier, sous le rapport finaliste, certaines autres Sciences morales, l'Ethique, la Psychologie, l'Histoire, notons seulement, comme un des moyens employés pour s'assurer de leurs fins (employés, on verra dans quel esprit, car c'est là le tout), leur assimilation méthodologique aux Sciences naturelles. M. Durkheim, par exemple, pour justifier la distinction qu'il fait entre la Sociologie et la

Psychologie, sa recherche du fait social ailleurs que dans les individus, demande des arguments à la biologie :

A raisonner ainsi, dit-il (c'est-à-dire à ne vouloir point distinguer la Science des sociétés de celle des individus), on pourrait soutenir également que la biologie n'est qu'un chapitre de la physique et de la chimie, car la cellule vivante est composée exclusivement d'atomes de carbone, d'azote, etc., dont traitent les sciences physico-chimiques. Mais c'est oublier qu'un tout a très souvent des propriétés très différentes de celles que possèdent les parties qui le constituent. S'il n'y a dans la cellule que des éléments minéraux, ceux-ci, en se combinant d'une certaine manière, dégagent des propriétés qu'ils n'ont pas quand ils ne sont pas combinés ainsi, et qui sont caractéristiques de la vie (propriétés de se nourrir et de se reproduire) ; ils forment donc, par le fait de leur synthèse, une réalité d'un genre tout nouveau qui est la réalité vivante, et qui constitue l'objet de la biologie. De même, les consciences individuelles, en s'associant d'une manière stable, dégagent, par suite des rapports qui s'échangent entre elles, une vie nouvelle, très différente de celle dont elles seraient le théâtre si elles étaient restées isolées les unes des autres, c'est la vie sociale (1).

Même rapprochement pour les autres Sciences morales, même appel à l'autorité (entendue d'une certaine façon) des expériences naturelles, biologiques, chimiques, mécaniques, etc. Le perfectionnement des Sciences naturelles, où la notion de loi est devenue possible, a été tel depuis un siècle, les faits physiques, grâce aux progrès de l'expérimentation, ont offert un spectacle si instructif que, par un entraînement d'ailleurs assez compréhensible, l'on a voulu à toute force la continuation de ces ravissants bénéfices scientifiques dans la classe des faits moraux, par conséquent proclamés comme qui dirait de même nature et soumis aux mêmes méthodes. Bien avant que ces méthodes expérimentales eussent pris leur puissance et leur

(1) De la Méthode dans les Sciences : *Sociologie et Sciences sociales*, par E. Durkheim, Alcan. Il ne faut pas prendre, évidemment, ces rapprochements au pied de la lettre. Dans tout rapprochement de ce genre, c'est la *portée*, comme méthode, qui est à retenir. Or, ici, cette portée est vraiment par trop peu psychologique. La synthèse des éléments de la cellule a sa cause dans la « génération vivante », qui n'est ni physique, ni chimique, mais « biologique ». De même l'association des consciences individuelles a sa cause dans « l'entraînement social », qui n'est pas psychologique, mais spécifiquement « sociologique ». Que c'est abstrait ! L' « entraînement social », comment formuler cela ? Où diable prendre cette bête-là ? Dans quelle dernière caverne du « subconscient », ou plutôt dans quel dernier retrait de « l'extraconscient », l'aller chercher ?

extension toutes nouvelles, l'intelligence, certes, était avertie des objets de l'ordre moral et s'appliquait à leur examen; elle n'avait pas attendu jusque-là : le cœur humain est vieux comme le monde, et, comme dit, ou à peu près, un de ses plus profonds analystes, « on est venu trop tard pour en parler depuis quatre mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent » : mais d'avoir conquis un tel empire dans le règne physique, une sorte de prestige idéal s'était attaché à la Science, la réputation d'un pouvoir en tous sens, universel, absolu : comment l'investigation morale n'allait-elle pas être renouvelée, elle aussi?

On pourrait rappeler, à cet égard, l'ambition de Taine, qui fut de « souder » les sciences morales aux sciences naturelles; elle se ressent immédiatement de l'illusion répandue quant à la toute-puissance de la Science. Cependant le cas de Taine, précisément, est apte à faire sentir certaines différences importantes. Chez Taine, le point de vue scientifique suggérait surtout la relativité de la morale, et si la Science approchait, « et approchait de l'homme », comme il dit avec une sorte d'élan à la fin de son étude sur Byron, elle n'en approchait, somme toute, que pour nous montrer, chez les personnages de Balzac, par exemple, les causes assez contingentes, assez faites pour inspirer quelque mesure, de la vertu aussi bien que du vice. Prenons l'intuition naturaliste de Taine comme la perspicacité d'un sensitif très intelligent devant la vie. En histoire, en art, elle lui a découvert certaines raisons profondes des actes et des œuvres; mais ces raisons mêmes l'ont détourné de conclure au Bien en soi, au Beau en soi, non plus qu'en Morale au Vrai en soi, le Bien, le Beau et le Vrai dépendant de nécessités relatives et fixes, qui toutefois ont bien leur dignité et leur éloquence partout sensibles, car elles sont toujours tout ce que peut être la Vie. Taine n'a jamais varié là-dessus, il n'a jamais touché à ces principes mêmes, et s'il a eu en même temps d'autres aspirations, des aspirations vers une morale métaphysique et rationaliste, comme l'ont constaté, avec un plaisir non déguisé, MM. Brunetière et Victor Giraud, il n'est pas très exact de dire, avec ces derniers, qu'il ait fini par mettre plus de morale dans la science que de science dans la morale : certaines de ses « dispositions intimes », sensibles

dans quelques passages du *Voyage en Italie* (1), de la *Philosophie de l'Art* et dans les derniers chapitres des *Origines*, peuvent trahir un besoin de foi autant que de science; mais en les éprouvant, — puisqu'enfin il les éprouvait, — il ne prétendit point les concilier avec le corps de ses doctrines; il y a des contradictions qu'il est simplement loyal de laisser subsister telles quelles; un esprit sincère n'affirme point l'identité de tous ses mobiles, et cette sincérité, Taine l'avait au plus haut degré. — Elle paraît, en revanche, — et c'est là la différence que souligne l'exemple de Taine, — un peu faire défaut, ailleurs, dans les idéologies morales, Bien universel, Justice, Bonheur, déduites, *Diis invitis*, de la Science expérimentale, arbitrairement couvertes de l'autorité spéciale et limitée acquise par la Science dans le règne naturel. Ces abstraites affirmations morales, ces mythologies vaines, propagées à la faveur d'une sorte de tyrannie et de badauderie organisées par l'esprit d'intérêt autour de la Science, se sont, disparate choquant, d'autant plus produites que l'investigation scientifique naturelle se perfectionnait davantage; et c'est bien ce qui montre l'hétérogénéité, la fantaisie du but annoncé, par rapport aux moyens employés : plus ils deviennent précis, plus les instruments scientifiques suggèrent la relativité de toutes choses, l'incertitude de toute finalité, reculée du fait même des nouveaux rapports découverts ; — cependant qu'au même moment on proclame Chanaan, grâce à eux, atteint.

Les Sciences naturelles, en leur progression si visible (dans l'ordre purement physique) et la popularité mal-entendue qui en résulte pour elles, sont les principales et, au fond, les seules dispensatrices de toutes les illusions eudémonistes. Les Sciences morales, beaucoup plus effacées, n'exercent une fascination de ce genre qu'en faisant en sorte de partager la popularité, et l'espèce même de popularité, des Sciences naturelles, c'est-à-dire en leur empruntant, non pas l'idée juste de relativité (emprunt sage, malheureusement peu utile pour ce qui est du succès dans le public), mais l'idée spécieuse, fausse, de certitude, d'absolu, de transcendance, qui est une suite de leur prestige et non de leur nature. Il y a le sentiment de cette

(1) Voir, par exemple, les pages sur le monastère du Mont-Cassin.

prépondérance dogmatique, de cette grosse et trouble popularité des Sciences naturelles mal comprises ou non comprises du tout, que compense insuffisamment la discipline précaire des Sciences morales, et plus généralement la faiblesse illusionnée de la culture, dans cette remarque de Taine sur l'organisation des Sciences en France :

Il faut bien l'avouer, dit-il, les Sciences qui traitent de l'homme ne sont pas encore organisées chez nous; je n'en veux qu'une preuve : elles n'ont point de centre; il y en a un pour les Sciences qui traitent de la nature, c'est l'Académie des Sciences; il n'y en a point pour les Sciences qui traitent de l'humanité, car il y en a deux séparés et qui empiètent l'un sur l'autre : l'Académie des Inscriptions et l'Académie des Sciences morales et politiques. La philologie, la linguistique, l'archéologie, l'histoire, la jurisprudence, l'économie politique, la psychologie, l'anthropologie sont des branches de la même étude et devraient être représentées et dirigées par un seul corps. A cet égard, la langue et l'usage sont aussi des indices : on dit couramment *l'Académie des Sciences*, et, dans l'opinion publique, il n'y a qu'elle qui mérite ce nom. On ne sait pas qu'à côté des sciences du monde physique il y a les sciences du monde moral, que ces dernières forment un tout au même titre que les premières, qu'elles ne sont pas de simples thèmes d'éloquence ou de littérature, etc. (1).

La Psychologie peut, quant à elle, ne pas justifier cette vue de Taine (mais, déjà, l'on veut, M. Boutroux et ses disciples, la dégager des « Sciences de la vie », ce qui ne nous change guère qu'en apparence du dogmatisme moral des Sciences naturelles, la « contingence » de celles-ci n'étant ici formulée que pour devenir elle-même en quelque sorte un moyen de démonstration finaliste, c'est-à-dire pour être uniquement interprétée dans un sens favorable au libre-arbitre). Les travaux de M. Ribot et de son groupe paraissent, en l'absence de bonne discipline officielle, lui avoir assuré pour longtemps encore les bénéfices du véritable esprit scientifique. Mais trop d'autres Sciences morales, intimidées ou désireuses de gagner des suffrages, n'imitent-elles pas ce dogmatisme qui est ce qu'il y a de mauvais, d'inintellectuel et en même temps de plus autoritaire dans la réussite des Sciences naturelles? Nous

(1) Article inédit, reproduit par M. Victor Giraud, sur la *Revue philosophique* de M. Ribot.

avons vu l'exemple de la Sociologie spécifique; de l'Ethique; nous venons de voir celui d'une certaine Psychologie. En Histoire, de même, le progrès scientifique proprement dit, c'est-à-dire le perfectionnement de l'investigation, a ce résultat, très édifiant, sans doute, mais qui n'était nullement nécessaire, d'aboutir à l'exaltation de notre propre temps. Il est à remarquer, effectivement, qu'on fait en général, de nos jours, le Passé d'autant plus déméritant, d'autant plus noir, qu'on le connaît mieux (1); or, il n'est, en lui-même, ni noir, ni blanc, il est lui, sans plus, il existe en son genre : mais il semble noir, ou *plus* noir, parce que, dans le moment même où on le regarde de plus près, on ne sait passe défaire de ses habitudes d'homme moderne, d'homme imbu de l'excellence de tout ce qui est moderne, d'homme à idées scientifico-progressistes; et que, de la sorte, un rapprochement s'établit, artificiellement défavorable au Passé, artificiellement favorable au Présent, un rapprochement qui, du point de vue d'une science stricte, ne cherchant dans le Passé que le Passé même, n'avait pas à être établi : la peinture du Passé n'est point vraie, influencée par le souvenir du Présent. Ainsi, dans l'ordre des connaissances morales, l'inconsistance de la culture, où prévaut une sentimentalité abstraite et d'ailleurs intéressée, empêche un usage adéquat des données scientifiques : le sens absolu qui, par la réussite et la popularité des Sciences naturelles, s'est arbitrairement associé à la notion de Science, sens définissable comme un finalisme humanitaire, ici comme ailleurs se mêle à tout et sophistique tout.

Sortons de l'examen des doctrines. Ayons la sensation directe de la vie, la vue immédiate des mœurs et de la sensibilité contemporaines. Nous y trouverons en action cet épicuréisme scientifique qui s'est empreint dans les doctrines. Les Sciences appliquées, à l'œuvre depuis un siècle, nous ont fait un monde commode, aisé, où, d'un bout à l'autre de l'ordre matériel, l'on éprouve une impression de facilité et

(1) Il faut que cette illusion d'optique soit bien forte pour que de bons historiens de notre temps n'y échappent point. M. Luchaire, par exemple, qui a décrit avec un sens critique remarquable les origines de la royauté capétienne, n'a pu garder, pour ses autres travaux, l'indépendance de son point de vue. Son érudit tableau de *la Société française au temps de Philippe-Auguste* est tout à fait poussé au noir et ne tient aucun compte de la modération de Guizot et de M. Léon Gautier.

une délectation du petit sens pratique. Vraiment, la Science a allégé la matière (et, du même coup, l'âme aussi, rendue plus *légère*, en effet). On se donne beaucoup moins de mal. On est porté sur on ne sait quelle abondance de choses bien faites. Toutes sortes d'habiletés, de praticabilités, depuis les grandes, devant lesquelles on s'extasie religieusement, jusqu'aux toutes menues, dont on s'égaie humoristiquement, s'interposent entre vous et l'antique élément de Difficulté. L'agencement matériel de nos civilisations offre le spectacle de quelque chose d'exact, de souple, de dégrossi, où tout est disposé en vue du « moindre effort ». Et l'afflux constant des petites sensations heureuses procurées de la sorte, se résolvant dans le système nerveux en un éthérisme physio-psychique, finit par faire illusion, par faire croire à l'on ne sait quoi qui tient du mérite moral, à l'on ne sait quoi qui est, dogmatiquement, le « Progrès ». — Nuls prestiges plus hauts, à cet égard, que ceux, par exemple, de l'Electricité, de la « Fée Electricité », comme dit fort bien, renouvelant très expressément les anciens anthropomorphismes béats, la moderne Mythologie scientifique. On ne sait pas tout ce qui nous vient de l'Electricité. Son rôle, dans les classes moyennes surtout, est considérable. Elle y fournit communément des occasions de se faire valoir, de briller, de se montrer « dans le train », « à la hauteur de l'époque ». Il y a des traits de mœurs là-dessus. Tel bon jeune homme, marié d'hier, qui aménage son logis, ne veut laisser à personne le soin d'« installer » la lumière électrique. Cela lui vaut une réputation de capacité dans la parenté : « Il a posé lui-même l'électricité », se communique-t-on avec estime. Sa femme s'extasie sur cela, confiante. Et, le soir où l'on pend la crémaillère, autour de la table familiale, sous les fleurs lumineuses des girandoles, la joie rit dans tous les yeux, et l'espoir s'épanouit autour du jeune couple, promis sans nul doute aux plus péremptoires réussites de la vie. Puissent ces souriants pronostics se réaliser, et les talents montrés en cette occasion par le jeune vainqueur être ceux-là mêmes, ou ne fût-ce qu'un indice réel de ceux-là mêmes, qu'il faut dans la conduite de l'existence ! Mais... — Dira-t-on aussi l'admiration qui accueillit, il n'y a pas fort longtemps, un haut fait dû aux sciences appliquées ? Sur un gigantesque et luxueux paquebot des grandes lignes,

en pleine mer, un jeune gentleman se trouve complètement décavé au jeu. Il a même joué précédemment sur parole. Sans ressources, entre le ciel et l'eau, que faire ? Il n'en faut pas plus pour se loger une balle dans la tête. Mais la Science veille ! La télégraphie sans fil est installée à bord, et, sur ces entrefaites, passe en vue un steamer de la même compagnie, lui aussi muni des plus récents perfectionnements du « confort moderne ». Chance unique ! notre passager, braquant sa lorgnette marine, lit le nom même du navire où, d'après des informations antérieures, il sait que se trouve une parente à lui, fort riche, tante ou mère. Vite, un message de détresse est expédié, et, de l'autre bord, les ondes hertziennes apportent bientôt la parole de salut : la caution donnée, la forte somme à toucher, à l'arrivée, dans telle banque dûment avisée d'ici là. O prodige, toute-puissance de la Science, dernier mot de la commodité ! Et comme c'est beau, n'est-ce pas ? ce geste de bon secours vers l'enfant prodigue, en plein océan, à travers le gouffre ! Cependant, se dit-on tout bas, il ne s'agissait, en somme, que d'une dette urgente de jeu à régler, et il n'est pas de prestiges scientifiques capables d'empêcher la banalité un peu vile de cette situation, de ce *contenu moral*. Télégraphie sans fil, ondes hertziennes, conquêtes de la science, progrès, tout cela pour nous notifier ce fier message : « *Je suis décavé !* » Un fils de famille fort mal en point qui implore la générosité familiale offre un spectacle très neuf et très exaltant ! Mais la télégraphie sans fil s'en est mêlée, et tout l'univers retentit de la belle histoire du joueur sauvé. — Ces deux exemples, un peu caricaturaux, si l'on veut, mais assurément significatifs, ne fournissent-ils pas le type d'une disproportion morale partout très sensible dans une civilisation illustre surtout par des excellences d'ordre mécanique ? La trivialité des mœurs, la bassesse des pensées peuvent bien être, en elles-mêmes, plus ou moins ce qu'elles ont toujours été. Mais il y a ceci de nouveau, que la Science, en ses applications prestigieuses, leur fait comme des cadres qui les relèvent, ce qui aggrave l'incapacité où sont de telles mœurs et de telles pensées de se connaître elles-mêmes et de concevoir, à leur propre égard, quelque humilité réformatrice.

Dans le peuple, cette infatuation scientifique s'annonce, plus

profondément encore, non plus, comme chez la Bourgeoisie, dans ce qu'on pourrait appeler le style, ou le manque de style, de la pensée, mais dans la qualité de la croyance et du désir. Dans ce peuple de nos jours, à demi instruit, ce qui est bien pis que pas du tout, chez qui la culture scientifique s'accompagne moins que jamais du sens critique seul capable de la parfaire, chez qui, bien au contraire, le dogmatisme des éducateurs la dispense soigneusement triée de tout élément critique afin d'en accroître jusqu'à une sorte de majesté religieuse l'autorité, dans ce peuple pareille infatuation se manifeste avec l'intolérance d'une sorte de fétichisme. Il prend terriblement au sérieux la Science. C'est ici que le halo pseudo-moral, qui, de nos jours, s'irradie pour tant d'yeux autour de tout objet de Science, a son éclat le plus vif et le plus large, un véritable éblouissement d'auréole. Et la foule adore. Sous cette espèce de jour fantastique fait d'un flamboiement spectral d'idéologies, notre « époque de lumières », avec tout ce qu'elle contient, resplendit idéalement comme quelque féerique terre des merveilles. Par contraste, les temps passés, les tristes temps pré-scientifiques, avec toute leur vieille expérience, apparaissent singulièrement ternes. Et cette fausse idée se produit, qu'aucune partie de leur enseignement n'est valable pour le temps présent, de même qu'il ne serait aucune des données de l'expérience moderne qui ne fût trop haute et comme qui dirait trop belle pour eux. Ceci porte les classes populaires à considérer les difficultés de leur situation d'une manière assez sentimentale, c'est-à-dire comme des difficultés non point pratiques, inhérentes à des conditions humaines qui sont de tous les temps, mais purement théoriques et dont la solution dépend des lumières spéciales à notre âge. Que l'humanité est toujours identique à elle-même, que les données de l'expérience ne sont jamais que ce que les fait la raison humaine, même appliquée à un nombre croissant d'objets, et que, par rapport à elles, fût-ce à une époque très éclairée, la somme de l'imprévu, des embarras, des errements, des fautes, des maux éventuels est aussi grande qu'elle le fut jamais, — c'est ce qui n'empêche pas la foule, dans l'illusionnisme scientifique où elle vit en ce temps, d'admettre, pour tout ce qui concerne son désir, sa croyance, la possibilité de solutions subites et intégrales, nécessairement justes, étant

censées, pour elle, scientifiquement calculables et calculées. Ainsi se compose l'âme illusoire d'intelligence et de bonté qu'elle prête aux Idoles que lui forge la Science. Le leurre spirituel dont ils se parent, ces Molochs brillants d'une splendeur purement matérielle, persiste sous des regards prévenus. Parfois, cependant, à de certains mouvements obscurs, on a pu sentir que la masse n'est point, çà et là, sans soupçonner ce leurre ; et l'on a entrevu, à de furtifs mais suggestifs exemples, que ces civilisations toutes mécanistes ont, en leur savante complication même, une fragilité spéciale qui, à quelque poussée profonde, les laisserait s'abîmer en un instantané détraquement général. Mais l'illusion nécessaire au maintien des choses reprend vite le dessus. Tant de curieuses applications de la Science, avec tant de mirages psychiques qui s'y associent, composent un dérivatif à peu près continuel : cela fait badauder la Bête, qui ne songe pas à exercer sa force ; et c'est autant de gagné pour les fictions en cours. Aussi bien, ces civilisations sont trop bien faites, techniquement parlant ; les puissances d'ordre dynamique n'y sauraient avoir le large jeu que des agencements sociaux plus frustes leur permettraient ; l'acceptation du leurre idéologique traduit seulement les difficultés, l'arrêt de ce jeu profond dans un monde tout encombré de formules. Trop de perfectionnement exclusivement mécanique aboutit à la paralysie des forces créatrices de la Société.

L'une de ces forces ainsi diminuées est aussi l'Aristocratie, nous entendons l'Aristocratie proprement dite, l'Aristocratie de titre. C'est un fait, qu'elle n'a plus de place dans l'Etat ; et ce ne sont pas les idées où elle vit de nos jours qui pourront lui en rendre une. Le leurre scientifique aide la Noblesse à s'abuser sur son infirmité propre et à s'y enfoncer, comme il a aidé Bourgeoisie et Peuple à se méprendre sur la leur et à y persister. Grâce à la Science, grâce à ce qui en est adaptable à la manière de vivre patricienne, grâce à l'intérêt qu'elle met dans la vie des grands, aux mécénats vaniteux dont elle est pour eux l'occasion, la Noblesse a perdu jusqu'à l'idée de jouer un rôle ailleurs, là où ses titres historiques l'appelleraient, à savoir dans l'Etat. Son néant politique qu'elle préparait déjà, à la veille de la Révolution, en se laissant piper au petit jeu des « idées libérales », humanitaires, du libéra-

lisme scientifique, s'est consommé depuis par la même piperie. La Noblesse n'est plus qu'une multitude blasonnée tombée à rien dans la Cité; elle est frappée d'inaptitude à l'action politique; elle est, si l'œuvre du politique, dans tout pays, forme l'objet, le travail propre d'une Aristocratie digne de ce nom, elle est une Aristocratie qui ne travaille pas.

Et c'est alors que la Science intervient et, de mille manières, lui procure cette illusion, qu'elle travaille, bien au contraire. Par toutes sortes d'occupations brillantes compatibles avec le rang nobiliaire, et qu'elle a élégamment rehaussées de ses prestiges techniques, par les Sports, par les Industries de luxe, par les Fondations à but savant, la Science a mis du mouvement dans les loisirs aristocratiques. A la Noblesse inoccupée politiquement, inerte sous le rapport de sa fonction propre, elle a apporté d'autres motifs d'activité. Vaine dans le seul ordre où une Aristocratie historique puisse vraiment compter, vaine dans tout ce qui a trait à la direction de l'Etat et à la responsabilité politique, cette activité, tout en demeurant celle des plaisirs, n'en a pas moins pris, par les formes scientifiques qu'elle affecte de nos jours, une importance spéciale. Il est très vrai, il y a désormais un rapport étroit entre les occupations et distractions de l'aristocratie, dont les sciences appliquées fournissent de plus en plus les moyens, — sports, inventions, etc., — et le développement scientifico-industriel de la Société. La Science a refait, de la sorte, une influence sociale à la Noblesse. Rien, sans doute, de plus insignifiant politiquement que cette influence; dans une série donnée de faits *historiques* futurs, vous la compterez exactement pour zéro. Il n'en est pas moins vrai que ce qui fait l'agrément des hautes classes a pris aussi on ne sait quoi d'utilitaire, de consciemment utilitaire. L'amusement des grands est devenu une fonction sociale des plus gourmées. Point de grand seigneur sportsman qui ne pense, et avec raison peut-être, qu'il travaille autant qu'homme du monde. Observez-le au pesage : il n'a nullement l'air de quelqu'un qui s'amuse, qui même, sans plus, se permet une diversion : précisément tout est pour lui diversion par rapport à ceci; et vous lui verrez un sérieux d'hommes d'affaires.

Les épicuriens du temps de Néron n'imaginaient pas non plus un seul instant qu'ils prissent simplement du bon temps :

ils cultivaient l'hellénisme comme une élégance difficile, comme une spécialité savante, compliquée, laborieuse, comme une manière de supérieure technologie sociale, où l'on n'excellait qu'au prix de beaucoup de mal; leur compétence en ce genre, obtenue et entretenue avec effort, leur créait dans le monde une situation très étendue, très « active », assurément; c'étaient gens de beaucoup de mérite. Par malheur, la seule faculté que ce fécond mérite ne comportât point était l'aptitude politique; on n'a point connaissance que les épicuriens du temps de Néron aient jamais fait grande figure dans l'Etat; Othon ne prit le pouvoir que pour le perdre; en Pison, grand seigneur à talents, qui partageait avec Pétrone la royauté du Sport hellénique, les dernières ambitions de l'aristocratie romaine cherchèrent vainement un guide (1). Horace, au temps d'Auguste, appelait déjà ce genre de vie des grands une « vaillante oisiveté », une « strenua inertia ». Le mot reste aujourd'hui vrai. La mode scientifique, comme autrefois la mode hellénique, a fait de la « grande vie », de la « vie heureuse », quelque chose de terriblement affairé. Force gentilshommes « bien dans le train », sportsmen, clubmen, philanthropes, pourraient, à vrai dire, inscrire sur leur papier à lettres cette devise : *Semper laborabis*. Mais que leur dignité patricienne, à ceux d'entre eux portant un nom dans notre Histoire, se soit naguère acquise dans des travaux autres que ceux-là, sinon plus « absorbants », du moins tout de même accomplis dans un ordre de choses plus pratiques, à savoir les choses de l'Etat; et qu'elle ait pu seulement par un malheur modifier ce caractère, — c'est ce que la duperie de leurs destinées nouvelles ne leur permet pas d'apercevoir.

Il semble qu'on puisse dire, d'après tout cela, que plus le développement technique dû aux sciences va s'élargissant, moins la réalité morale est, dans toutes les directions de la Société, serrée de près. C'est le contraire qui devrait être, et dans un milieu de culture plus forte c'est le contraire qui serait. Mais le chimérique finalisme soi-disant scientifique, qui accompagne ce développement, comme l'ombre le corps, favorise une certaine confusion complaisante du fait moral tel quel avec le fait matériel perfectionné par la Science, et il abstrait

(1) René Waltz, *Vie de Sénèque*, p. 429.

du Moral une image de plus en plus conventionnelle, irréelle.

Jamais cette image n'est plus vague en sa spéciosité qu'aux jours où les Inventions se multiplient le plus. L'unique fait moral auquel, de nos jours, correspondent les Inventions (1) est le désir de bonheur : si le désir de bonheur, qui ne vaut que par les réactions qui doivent l'accompagner, et en vertu desquelles seules (leur qualité étant, bien entendu, saine, normale) il est un moyen d'expérience, si ce désir est à lui tout seul, c'est-à-dire sans ces réactions nécessaires, le tout d'un caractère complet, c'est bien ; mais si la vie, telle qu'elle est donnée, nécessite aussi d'autres qualités, abnégation, contrainte sur soi-même, faculté de la mesure, sentiment exact de ce qu'on peut attendre et de ce qu'on ne peut pas attendre des hommes, alors ces autres qualités sont autant de parties de la nature humaine, celles, à vrai dire, dont se constitue ce qu'elle a de plus vérace, qui ne sont point intéressées aux Inventions. Celles-ci ne se seront adressées dans l'âme, pour le développer seul et hors de toute proportion, qu'à un seul état : le désir de bonheur, l'eudémonisme. C'est peut-être parce que leur action sur les autres puissances de l'âme est nulle et qu'elles les laissent sans aliment, qu'on a pu attribuer la principale cause de la dégénérescence nerveuse si fréquente de nos jours (neurasthénie, hystérie, etc.) à la multiplicité des inventions qui emplissent notre époque, « bouleversant toutes les conditions d'existence et décuplant la fatigue humaine » (cette fatigue, cette activité fébrile dont le faux optimisme scientifique a fait précisément un élément d'intérêt, de bonheur, d'ataraxie) (2). L'illustre Tarde, ce maître regretté, cite (dans un sentiment, d'ailleurs, que nous ne partageons pas entièrement) le passage suivant de la *Cinématique* de Reuleaux :

Jusqu'à ce jour, dit ce savant, le développement général de la machine s'est produit, dans une certaine mesure, sans qu'on en eût nettement conscience. Plusieurs inventions modernes révèlent un esprit nouveau, un génie particulier, très étonnant, et qui diffère essentiellement de celui qui présidait aux créations de la mécanique des temps passés. La base de l'ancien procédé est le perfectionne-

(1) On ne parle pas là, bien entendu, des Inventions, plus rares qu'on ne croit, ayant une véritable portée sociale, telles que les chemins de fer, etc. A remarquer aussi que l'on dit les Inventions, et non pas l'Invention, faculté psychologique.

(2) Max Nordau, *Dégénérescence* (t. I, pp. 67 et s.), cité par G. Tarde, qui n'y contredit point, *Logique sociale*, préface, pp. IX-X, note.

ment incessant. Le procédé moderne, au contraire, produit immédiatement du nouveau ; et c'est ainsi que nous voyons parfois des machines faire triomphalement leur entrée dans la pratique, en présentant, dès le début, un grand degré de perfection (1).

A l'appui, M. Tarde compare au « lent perfectionnement de la roue des chars antiques, d'abord pleine et toute en bois, puis à rayons et munie de clous de fer, puis cerclée de fer, la perfection innée du téléphone et la transformation si rapide des vélocipèdes ». En admettant que cette vue de Reuleaux et de Tarde soit juste, — et l'invention récente de l'aéroplane, par exemple, qu'on sent devoir être toujours une machine fort simple en « sa perfection innée », semble la corroborer, — il n'y a pas lieu, selon nous, de s'en féliciter beaucoup. En effet, au contraire de l'ancien machinisme dont le lent perfectionnement ne faisait que des impressions modérées, mesurées, sur la conscience humaine, ne dérangeait pas la vie, laissait le temps à l'esprit de s'assimiler l'invention *sans même qu'il s'en aperçût*, et c'est là l'essentiel, c'est-à-dire sans qu'il s'avisât soudain d'on ne sait quoi d'extraordinaire, de transcendantal qui serait survenu et sans qu'il se crût tout à coup supérieur aux enseignements de l'ancienne expérience, — au contraire de ceci, le machinisme contemporain, presque immédiatement parfait, nouveau, frappe immodérément l'attention, étonne, ravit la conscience, lui procure des jouissances violentes bien au delà de ce que comporte la vie habituelle; devance capricieusement le pas ordinaire de l'humanité, qui cependant ne saurait, sous tous les rapports expérimentaux, marcher d'un autre pas, si elle veut marcher en somme ; n'a pas l'air de faire partie de l'existence coutumière dont les réalisations s'obtiennent par de tout autrement lents et insensibles procédés ; bouleverse, entraîne, affole par le prestige de son épisodique différence en puissance, en perfection, en certitude; bref, déplace et transpose le point de vue moral, incite à conclure du physique au psychologique (2), — ce qui est pour les éner-

(1) Tarde, *la Logique sociale :* « les lois de l'Invention », p. 177, et *ibid.*, note.

(2) Nous rappelons que la psycho-physiologie n'est nullement visée ici, bien au contraire. On vise uniquement l'identification qui étend abusivement aux sciences morales, — pour en tirer des conclusions arbitrairement optimistes, rationnelles, dogmatiques, — le bénéfice des progrès, des certitudes propres aux seules sciences physiques.

gies, trop souvent contrariées dans l'ordre psychique, une méprise séduisante, mais au bout de laquelle il n'y a nécessairement qu'hétérogénéité, et par suite fatigue vaine, dépression, paralysie.

La « folie du but », — de ce quelque chose de moral, de béat, à trouver à force d'inventions, de commodités physico-scientifiques, dont la débilitante douceur se propose de la sorte comme méritoire, — est ici épuisante entre toutes. Chercher on ne sait quelle acception morale, quelles indications pour la conduite, dans les réussites mécaniques, c'est chercher la plus impossible des démonstrations, le plus chimérique des préceptes. La vanité de cette recherche s'avère assez dans ceci que, de toutes les facultés de l'âme, c'est, avons-nous vu, le seul désir de bonheur qui s'y applique, y étant seul intéressé, désir devenu incapable de réactions, parmi l'inertie des autres facultés, et, par là, sans valeur positive. La nature humaine s'appauvrit dans le faste même de conquêtes accomplies en un tel esprit. Et c'est cette pauvreté secrète qu'on craint de retrouver sous les trophées de son actuel labeur.

Si l'on voulait caractériser ce travail accumulé confusément, — sans le concours de cette sagacité philosophique, de cette puissante inspiration générale qui, chez tous les grands créateurs désintéressés des suites non strictement scientifiques de leurs efforts, chez un Newton, chez un Képler, chez un Pasteur (1), part de la seule vigueur morale, — on l'appellerait un *travail de détail*. Tel est le travail des époques dépourvues d'idées générales, ou plutôt des époques à idées générales mal comprises, falsifiées par les sophismes de l'intérêt, de l'opinion préconçue, peu claires, par conséquent, peu vigoureuses (ainsi de l'idée générale de la nôtre, essentiellement scientifique, mais malheureusement dénaturée — la mauvaise fée qui arrive la dernière avec son mauvais don, stérilisant les heureux dons des autres fées! — par la présomption hétérogène de finalité eudémoniste). C'est un travail qui manque d'envergure parce

(1) Le cas de Pasteur est précisément admirable pour montrer la dégénérescence eudémoniste, humanitaire, « moralisatrice » de la Science détournée de sa fonction, muée, aux mains d'une bourgeoisie égoïste, en instrument de domination sociale. Pasteur lui même est de la lignée des plus grands génies scientifiques. Mais voici que déjà, dans son Institut même, on parle et, surtout, l'on écrit trop. L'on y écrit le fantaisiste *Essai de philosophie optimiste*.

qu'il est accompli sans esprit philosophique, c'est un travail tout de minuties, immense comme tel, mais qui ne produit jamais que du détail, et encore du détail.

Les conditions philosophiques du travail auraient cependant d'autant plus besoin d'être plus fortes que la difficulté d'être original, inventif, créateur, est poussée à son maximum, dans notre époque débordante sinon d'idées au moins de recettes, par le perfectionnement, l'abondance et la vulgarisation des *Moyens*. L'esprit est en retard sur ses propres Moyens. Il est perdu dans l'encombrement de ses propres ressources, et non seulement il y est perdu, mais il s'y trouve déprécié dans son essence même. C'est comme si la perfection propre à l'outil, sa sûreté intrinsèque, rendait moins indispensable l'habileté de main. Ce qu'il y a d'inintellectuel ici, la cause définitive d'arrêt et de régression pour l'esprit, c'est que ce perfectionnement et cet accroissement des Moyens aient pris on ne sait quelle valeur par eux-mêmes, indépendamment de l'esprit qui en dispose; c'est qu'une présomption de puissance, de certitude, de progrès s'attache, par une nouvelle conséquence de l'eudémonisme scientifique, au fait brut de ce vaste et anonyme manufacturage de procédés, de cette accumulation impersonnelle de formules toutes faites, qui est chose absolument distincte et différente d'une accumulation de force psychologique; et que, du consentement des intelligences, mises comme qui dirait *à la suite* des Moyens, la créance sociale aille droit à cet outillage encyclopédique, imposant sans doute, mais en soi inerte, comme au talisman même de la connaissance. Cette importance abusive, qui seule compte dans l'estime sociale et dans de molles disciplines intellectuelles, de l'encyclopédisme impersonnel, du « progrès général des lumières », c'est cela même sous quoi les Képler, les Newton sauraient, géantes individualités scientifiques, ne point se laisser abîmer. Mais s'il faudrait aujourd'hui, dans l'accroissement démesuré des notions collectives, un Képler, un Newton plus gigantesque encore que le Képler ou le Newton historique pour faire sentir un niveau d'esprit supérieur à l'immense niveau moyen, et si nous sommes loin d'avoir même le Képler ou le Newton d'autrefois, que devons-nous craindre? C'est que le progrès de la science, de la civilisation, son véritable progrès, celui qui tient à l'énergie intellectuelle et morale, et non pas à l'augmentation, à l'ado-

ration béate et à la vulgarisation des procédés impersonnels, ne s'arrête; c'est que le développement majeur de tout ce qui est Moyen n'implique, strictement, pas autre chose que la difficulté majeure de tout ce qui est invention.

L'inconvénient est d'autant plus à signaler qu'une illusion bien tenace et relativement bien naturelle est celle dont se repaît toute vieille civilisation, où surabonde la matière encyclopédique, relativement à la valeur des Moyens. En effet, l'énorme répertoire de ces Moyens ne signifie pas seulement qu'une nombreuse collection de procédés, de recettes, de formules, s'est constituée; il suppose aussi qu'une vaste *harmonisation* sociale s'est faite, c'est-à-dire ce qui est impliqué de plus désirable et, jusqu'à un certain point, de plus positif dans le finalisme scientifique. Les idées, entrées successivement dans la Société jusqu'à ce qu'elles y soient devenues très nombreuses, se sont d'abord, dans leur presse même, entrechoquées; puis la lutte et l'expérience aidant, elles se sont coordonnées; elles se sont par là mutuellement vérifiées, ont pris force de chose acquise, et, de simples propositions isolées et plus ou moins hypothétiques qu'elles avaient commencé par être, elles sont devenues, celles du moins qui se sont trouvées adaptables, harmonisables (et dans toute vieille civilisation, dont l'histoire est pleine de luttes, celles-là sont toujours très nombreuses), des notions d'usage public et courant, — des moyens. Ainsi s'est formé, par une telle harmonisation, tout corps de doctrine, de science, de coutume, de métier, du plus haut jusqu'au plus bas, depuis le degré supérieur du savoir-faire intellectuel jusqu'au degré inférieur du savoir-faire manuel; en un mot, tout ce qui, dans les différents domaines de l'activité sociale, constitue une « somme » de notions. Le civilisé qui, dans tous les genres d'activité, dispose d'une plénitude de ressources, de moyens, n'en dispose donc qu'en vertu d'une harmonisation qui s'y est d'abord faite. Or, il est certain qu'il devra, pour sa part, s'efforcer d'assurer le maintien de cette harmonisation dont il recueille le bénéfice. Consciemment ou inconsciemment, il respectera, il vénérera cet accord expérimental préalable, chèrement obtenu, et dont l'éminente vertu pratique s'atteste chaque jour à lui dans ce fait même qu'il peut avoir une carrière, une profession, un métier, enfin une occupation utile. Voici donc ce que, pour le civilisé, implicitement ou non, sym-

bolisent de profond, de préétabli, de précieux, les moyens dont il dispose. Il tient, en eux, comme un morceau de l'expérience et de l'harmonie générales, et il garde ce dépôt avec le sentiment de déférence, de conformisme qu'on peut imaginer.

Mais ce sentiment, qui est une force, quand il s'agit de conserver, est une faiblesse, quand il s'agit d'inventer. En effet, comment maintenir l'harmonisation sociale une fois accomplie ? En laissant intactes les notions qui en sont issues, et qui la prouvent. Immanente en elles sous cette condition, tout changement leur fera perdre leur sens par rapport à elle. Tout effort dans un ordre d'idées nouveau se fera en dehors d'elle, ne sera plus garanti par elle et ira là contre : il arrive un moment où le réseau de classifications en tous genres dans lequel s'enferme davantage une Société à mesure qu'elle vieillit atteint sa plus grande cohérence, et c'est à ce moment que l'harmonisation sociale prend, pour ainsi dire, un sens purement rétrospectif. La question est de savoir si les notions alors acquises ont encore une telle vertu assez féconde pour suffire aux légitimes besoins de l'esprit. Si elles ont encore une telle vertu, il sera bon qu'elles demeurent intactes, car elles représenteront autre chose que les éléments d'un savoir mécanique et aideront à l'essor des intelligences; si elles n'ont plus une telle vertu, il sera bon qu'elles soient modifiées, car autrement elles favoriseront surtout la culture routinière et impersonnelle. Malheureusement, le second cas est plus probable. Chaque *notion*, ou chaque groupe de notions, représente une *idée* antérieure qui a dû subir l'épreuve de l'harmonisation sociale pour devenir notion, groupe de notions; ce qui s'était commencé isolément, dans un esprit d'*invention*, s'achève unanimement dans un esprit d'*imitation;* entrepris dans un esprit qui *n'est pas le même*, qui n'est pas celui de tous, le travail se termine dans un esprit qui *est le même*, qui est celui de tous : l'exaltation du sentiment conservateur annonce cette transformation de l'idée en notion. Mais la substitution utilitaire de la notion à l'idée entraîne une perte spirituelle, et pour mesurer cette perte, il n'est que de se dire que l'idée fut consciente, volontaire, personnelle, créatrice, alors qu'à présent la notion est inconsciente, routinière, anonyme, imitatrice (1).

(1) Sur la transformation de l'idée en notion, l'on consultera Tarde, *Logique sociale : les lois de l'Invention*, pp. 188 et seq. ; et *ibid.*, *l'Economie politique*,

De plus en plus servilement et pâlement imitatrice. Il s'ensuit que, — l'harmonisation sociale qui répond des notions et de qui les notions répondent persistant dans la mesure où elle s'est fixée, — la diffusion de ces notions, purs moyens d'imitation quelque savantes qu'elles soient, ne produit, quant à l'élévation du niveau intellectuel, qu'un bien assez illusoire. En premier lieu, la vulgarisation des notions, que leur qualité psychologique (on vient d'indiquer cette qualité) met, en effet, à la portée du premier venu, peut rendre plus intense la culture générale, elle ne la rend pas moins uniforme (et l'inégalité est la seule condition souhaitable) : les esprits sont mieux munis, mais c'est là un vain avantage, puisqu'ils sont tous également mieux munis, donc tous pareillement munis, et que l'un ne peut pas plus que l'autre, et que « le talent court les rues », ce qui, on le voit, nous fait rester comme devant dans la grisaille, dans la médiocrité, dans la plus stérile inter-équivalence. Ensuite, si, à mesure que la culture se répand de la sorte, avec cette abondance et cette intensité banales, le rôle des individualités inventives devient toujours plus malaisé, par cela même qu'un effort toujours plus grand leur incombe pour se distinguer, les idées nouvelles, supérieures au niveau déjà partout réalisé, et par lesquelles seules peut se maintenir une des conditions de la vie, celle du plus et du moins, les idées nouvelles se produiront avec une difficulté croissante, jusqu'au jour où elles seront une pure impossibilité. Ce jour-là, les notions, les moyens auront beau être répandus à profusion, et jusqu'à saturation complète : non vivifiés désormais par l'esprit, ils ne vaudront guère mieux, pour l'avancement des choses les plus précieuses à la civilisation, que les recettes qui ont cours en Chine. En ce sens, tout travail sera de détail.

On peut donc dire que le nombre le plus grand possible et la diffusion la plus large possible des Moyens ne sont pas, dans une civilisation où se sont accumulées des masses considérables de connaissances utilisées couramment, impersonnellement, sur la foi de leur type une fois accrédité, une indication décisive quant à un haut degré de vitalité spirituelle qu'aurait atteint cette civilisation. On peut dire aussi, par suite, que la seule chose vraiment significative sous ce rapport, et que

pp. 350 et seq., les remarques sur l'« erreur de confondre l'invention dans le travail, qui est tout imitation » et sur les « différences radicales entre les deux ».

la chose de première nécessité, ici, c'est, non pas le moyen, la notion, mais l'idée non encore convertie en notion, l'idée encore neuve ; ou plutôt, — accident auquel se font sentir les courants d'idées nouvelles, — la mise en question de la notion, sa remise au creuset. Par exemple, un livre comme *les Origines de la France contemporaine* renouvelle les notions jusqu'alors en cours sur la Révolution. Employer tels quels tous les moyens, toutes les notions en usage jusque-là, se servir de l'érudition telle quelle jusqu'alors répandue n'a point suffi. « Il a fallu autre chose qu'un érudit », dit très bien M. Augustin Cochin (1), « il a fallu un philosophe pour distinguer d'abord des facteurs ordinaires, — politiques, économiques, religieux, — puis décrire, puis expliquer le jeu de cette force inconnue : le fanatisme jacobin ». Il a fallu, note de son côté M. Victor Giraud (2), « faire la psychologie du jacobin pour comprendre la Révolution de 1789 en France ». Et cette phrase, que cite M. Victor Giraud, est tirée, non pas de la Préface des *Origines*, mais de celle de *l'Intelligence*, fait significatif qui, en montrant le lien unissant les deux œuvres, dénote la constance et la profondeur du point de vue psychologique dans l'esprit de Taine. Ajoutez que la révivification des notions fut, ici, d'autant plus marquée, et d'autant plus durable en son originalité, que les attaques (celles de M. Aulard en sont le type) ne lui ont point manqué et ne sont pas près de lui manquer, gage de la difficulté salutaire qu'il y a à tirer de l'invention tainienne une routine moyenne. — D'une manière générale, que conclure de cet exemple de renouvellement des notions ? C'est que la faculté d'un tel renouvellement appartient à la seule énergie mentale demeurée assez puissante et lucide pour se maintenir supérieure à tous ses moyens acquis ; au seul esprit capable de rester lui-même et complet, une fois ôtées toutes les ressources d'ordre scolaire ; à la seule intelligence, enfin, ayant la force de se posséder et de se fixer soi-même en sa pérennité psychologique, sans subir l'entraînement et les modes du milieu encyclopédique, sans donner dans l'infatuation du procédé, de la formule, de la recette, dont la sûreté n'est rien, s'il ne s'y ajoute la sûreté d'un bon esprit.

(1) Augustin Cochin, *la Crise de l'Histoire révolutionnaire : Taine et M. Aulard*, p. 55.
(2) *Essai sur Taine*, p. 92.

Faute de ce grand bon sens, tout de finesse dure, une telle infatuation, avec son pédantisme, — avec, surtout, sa sentimentalité eudémoniste, dont l'argument constant, incoërcible, suprême, est, en un mot comme en mille, l'espèce de valeur humanitaire, l'heureuse signification sociale qu'auraient, intrinsèquement, les Moyens, par la seule vertu de leur masse et de leur intelligibilité universelle — corrompt la notion même, devenue fanatique, de la Science.

C'est cette Science-là, insistons-y, dont on a pu dire qu'avec tout son finalisme abstrait elle ne produisait jamais que du détail. Si nous cherchons la manière dont l'Idée peut renouveler la notion, nous pouvons admettre que c'est en procédant, pour ce qui est des connaissances acquises, par des résumés intégraux fixant un sens de relativité ; de là, elle repart pour découvrir de nouveaux rapports. Ainsi, pour reprendre l'exemple des *Origines*, où en étaient les notions sur la Révolution lorsque Taine est venu ? A l'idéalisme abstrait, à la thèse de la mission providentielle, de l'émancipation universelle, de la justice absolue, des « Droits de l'Homme », etc. (Louis Blanc, Michelet). On aurait pu continuer longtemps encore sur ce ton, écrire longtemps encore ce genre d'histoire avec force nouveaux détails à l'appui, et, de fait, l'école de M. Aulard, qui s'attache surtout aux formes officielles de la Révolution, n'a point d'autre objectif, — à cette amélioration ou à cette aggravation près (amélioration quant à la forme, aggravation quant au fond), qu'elle écrit, elle, d'après les textes (puisés aux sources étatistes) (1). Mais un penseur comme Taine aperçoit ce qu'a de *relatif* tout cet appareil métaphysique et théâtral qui se donnait, qui se prenait sincèrement peut-être, pour la réalité pure et définitive, celle qu'on n'avait plus qu'à continuer d'exhiber sous toutes ses formes *in sæcula sæculorum :* un tel appareil se décèle à lui comme une illusion liée, — de même qu'un prétexte à un acte, — liée, à quoi? à une réalité psychologique, instinct de proie, de domination, vœu de la plus grande force, « volonté de puissance », — fait d'ensemble qui seul importe, sous les abstractions où il se dissimule. Et la science de la Révolution avance ici d'un grand pas : elle sort des explications illusionnistes, qu'elle ne considère plus que dans leur rapport à la nature humaine elle-

(1) Voir l'intéressant ouvrage de M. Augustin Cochin, *passim.*

même. C'est la grande nouveauté de fond, ce rapport. Mise en présence d'un phénomène comme la Révolution, la pensée, ici, ayant résumé, pesé l'exégèse rationaliste, s'est recueillie et, en ce qui concerne une telle exégèse, elle a, passant outre à ses prétentions absolues, trouvé cette relation nouvelle, qui rapporte un fait (rationalisme révolutionnaire) à un autre fait (psychologie révolutionnaire), qui, en un mot, lie un fait à autre fait, — ce qui est tout l'objet de la Science.

Cet objet, l'optimisme abusivement dérivé de la Science, et pour ainsi dire substitué à elle, le manque. Ce qu'il lui faut, ce n'est pas un fait qui vienne s'ajouter à un fait, en lui marquant par là sa mesure, lui-même attendant sa propre mesure d'un fait suivant : ce qu'il lui faut, et ce qu'il lui faut d'une manière tout actuelle, réalisée dans les sensibilités, c'est une fin idéale, métaphysiquement sise par-delà tous les faits, qu'elle rend inutiles, puisqu'elle est là de toute éternité, ou, ce qui est pire, qu'elle implique *comptés*, sériés une fois pour toutes par rapport à elle ; c'est une fin absolue, une fin en soi, progrès nécessaire, bonheur, harmonie, justice, facilité de la vie. Comment, sous l'empire d'une telle présomption finaliste attachée à lui, l'Encyclopédisme, — abondance du savoir, vulgarisation des notions une fois fixées, multiplication des moyens, enfin tout ce qui est comme le matériel, devenu immense, de la Science, — comment l'Encyclopédisme serait-il réduit à sa stricte importance ? Comment, puisqu'on en attend le Bonheur ; puisque la dévotion contemporaine lui prête déjà, sous ce rapport, un sens intrinsèque, absolu, à un tel point, — et cette confusion fondamentale mérite attention, — qu'on entend, sous son nom, une propagation de valeurs morales aussi bien que de valeurs techniques, une illumination psychologique tout autant qu'une « illumination scolaire », une diffusion de *lumières* en même temps que de *moyens*, — ceux-ci étant celles-là mêmes, celles-là étant ceux-ci mêmes ? S'il est, par exemple, cet Encyclopédisme, le fait de notre vieille civilisation savante, comment, dans de telles dispositions des esprits, n'en sera-t-il pas le fait exclusif, unique, dominateur, éternel ; et quelle chance y aura-t-il *de développer autre chose que lui-même*, d'en voir le côté relatif, le point de dépendance à l'égard de... ce qui est plus éternel, plus absolu que lui, de l'Intelligence libre, critique, discernante, qui seule peut

lui faire sa mesure exacte et lui communiquer un sens réel ? Ainsi le Savoir, dissocié d'avec les énergies de la connaissance positive, affublé par contre d'on ne sait quelle mission providentielle, n'engendrera, dans une atmosphère d'impuissance sentimentale, rien autre chose que lui-même, rien autre chose que du savoir, au sens purement formaliste du mot, soit du savoir pour le savoir, — ou, comme l'on a dit, du pur détail.

Ce sont les choses qui sont reines. Dans une civilisation où la virtuosité du Savoir est telle qu'elle semble rendre réalisable, — par une hétérogène illusion idéologique en laquelle se résout invinciblement l'émerveillement que l'on en éprouve, — les plus abstraites fins humaines, toute-puissance, bien en soi, bonheur, etc. ; et qu'elle peut, faisant entrer en apparence ces objets métaphysiques dans la série des objets de l'expérience, ajouter indûment à la notion même de Science on ne sait quelle souveraine acception éthique ; dans une telle civilisation, qui a vu se constituer l'Absolu scientifique et qui le voit régner avec le même dogmatisme et la même méconnaissance des conditions de l'intelligence que les anciens Absolus, — ce sont, à défaut de directions plus hautes, ce sont, en définitive, les choses qui sont reines. Car la Science, en dernière analyse, si rien en elle n'est propre aux visées transcendantes que sa grande réussite en ce monde lui a fait attribuer (on ne prête qu'aux riches !), porte, au moins, indubitablement, avec ses prises centuplées, sur les choses mêmes. Et elle leur a, de deux façons, conféré une importance toute nouvelle : d'abord en les faisant participer à son prestige idéal, qui se monnaye de la sorte ; ensuite, en les rendant, en effet, positivement plus importantes, c'est-à-dire en les perfectionnant et les multipliant.

On doit entendre par « chose », ici, selon la définition de Littré, la « désignation indéterminée de tout ce qui est inanimé », et plus particulièrement, dans le cadre de cette définition, tout objet et tout produit des Sciences appliquées. En nuançant la définition élémentaire de Littré à l'aide de cette première détermination (qu'il faut entendre elle-même d'une façon très large), ajoutons, pour compléter notre compréhension de ce sujet, que nous prenons les « choses » en tant qu'appartenant à un milieu social très volumineux, très densifié.

De même que la grande lourdeur d'un corps quant à ses molécules, l'on peut dire que l'extrême densité du milieu social (du nôtre) fait supposer que les choses y sont très serrées les unes contre les autres : les notions de détail se sont multipliées; le travail s'est activé dans l'ordre du « particulier »; les techniques diverses ont fourmillé; la production en tous genres a centuplé : et ce regorgement va sans cesse augmentant, car il a pour irrésistible principe ce qu'il y a de plus inévitable dans les vieilles civilisations : la progression continuelle des Besoins. Ainsi achève de s'impliquer la manière d'être des « choses » : comme qualité, elles ont la perfection technique; comme quantité elles ont le nombre indéfini; elles sont, en un mot, ce que les fait une démocratie qui à beaucoup de science joint beaucoup de besoins. Là-dessus, c'est-à-dire en se référant à cette qualité et à cette quantité, on peut imaginer leur abondant ensemble comme une continuité de praticabilités, de commodités, de douceurs. Le discontinu, ici, c'est tout ce qui peut gêner ou interrompre notre habitude des choses ainsi conditionnées (1), et, généralisant, nous paraître en désaccord avec l'état actuel des connaissances et des réalisations, ou, généralisant encore jusqu'à l'abstraction et l'idéologie (on sait assez que cela ne coûte guère), nous sembler « indigne d'une époque de lumières ». Mais, dans des agencements très serrés et de plus en plus continus comme les nôtres, le discontinu a un rôle de plus en plus rare; du moins un rôle qui soit sensible à la surface, car, pour ce qui est de l'intérieur, il y a, dans les civilisations les plus perfectionnées, d'obscures réalités historico-psychologiques, tout un fonds d'âpres forces et de disparates formidables dont la soudaine manifestation aurait de quoi étonner! Cependant, disons-nous, à rester dans l'ordinaire, le réseau des choses pratiques, des choses commodes, des choses douces devient toujours plus cohérent : et, porté des unes aux autres sans interruption, sans aucun de ces hiatus que permet, dans des civilisations plus jeunes, une moins grande densité économique (et qui sont l'occasion for-

(1) C'est ainsi que les irrégularités, sur une ligne de chemin de fer, sont tellement ressenties qu'elles peuvent occasionner des émeutes. Ce cas s'est précisément produit, il y a quelque temps, sur la ligne de l'Ouest. Ce fut, on s'en souvient, une véritable émeute des voyageurs, avec dégâts, intervention des forces policières, etc. Le même fait s'est reproduit tout récemment. Tant notre civilisation est ainsi faite qu'elle peut se détraquer net à la moindre discontinuité, — par excès même de continuité.

cée d'une dépense d'énergie morale), jouissant, à chaque pas, de l'aplanissement d'une harmonisation qui s'est étendue sur toute la superficie de la Société, le civilisé obéit à la loi du moindre effort comme à la maxime de son activité.

Ce n'est pas que cette activité ne soit très grande ; elle est même, en un sens, assurément plus grande qu'aux époques plus simples, plus absorbante, disons même plus épuisante, et, par exemple, Tarde note (sans prétendre faire ici une constatation de principe) que « le progrès de la civilisation, d'après les statistiques bien ou mal comprises, semble développer la folie chez les individus ». Mais la violence, — du moins la violence ouverte, — s'y mêle de moins en moins (ce qui, d'ailleurs, est inhérent à son développement, à son excès même) (1), — comme cela peut se faire dans les sociétés très avancées, très denses, où la circulation des richesses est devenue très abondante, où le type économique a remplacé le type militaire, comme, par exemple, l'Industrialisme le Féodalisme, — et où, finalement, à la *guerre* s'est substituée la *concurrence*, autre guerre, sans doute, mais guerre laissant aller son train la vie ordinaire, moins explicitement menacée. Si la guerre est une solution toujours violente, la concurrence, forme de la lutte vitale dans le milieu surtout économique des vieilles civilisations, comporte ordinairement des solutions atténuées, ou plutôt, réservant plus de possibilités, n'est point aussi pressante, aussi tragiquement simpliste sous le rapport des solutions. Les mécomptes, ou même les désastres individuels que peut entraîner, comme revers de médaille, la concurrence aboutissant au monopole, n'empêchent nullement la Société de maintenir ses formes, de continuer son bienfait, de mettre de nouveau, par ailleurs, ses ressources à la disposition des victimes de la concurrence, — alors qu'une guerre menace, soit par elle-même, soit par ses conséquences, le fait social lui-même. Telles semblent être, du moins, les manières d'apprécier contemporaines. Or, cette for-

(1) Il semble que cette antimonie de loi du moindre effort et du surmenage soit conciliable de la sorte : on peut se figurer l'espèce d'activité dont nous parlons comme une série drue de moindres efforts, dont la somme, d'autant plus nombreuse qu'ils sont d'intensité moindre, donc plus aisément, plus fréquemment répétés, peut être, à la fin d'une carrière, formidable et épuisante, sans que cependant chacun de ces moindres efforts, pris en lui-même, n'ait été facile. Ils sont plus nombreux parce qu'ils sont plus faciles, et ils sont, à la longue, plus fatigants, quoique chacun facile en lui-même, parce qu'ils sont plus nombreux. C'est cette facilité entraînante et dangereuse qui est le bien tel quel du civilisé.

me plus douce de la lutte qu'est la concurrence n'a été rendue possible que par l'introduction, en masse, dans la vie humaine, d'objets de désir qui, par leur nature même, déterminent les conditions du combat où ils s'obtiennent. Ces objets sont ceux qui apparaissent, se multiplient et se répandent dans l'âge économique des sociétés, — quand la Science, liée au développement social, a pu, comme de nos jours, se constituer sur un plan très vaste, obtenir, par l'illusion de la toute-puissance, une souveraineté presque sacerdotale, et réagir à son tour, sans partage, sur l'ordre matériel, immensément accru. Ces objets sont les choses que l'on a définies plus haut. D'essence économique, ils n'entraînent, habituellement, pour ce qui est de leur possession, qu'une lutte d'espèce économique. Les hommes tiennent à eux parce qu'ils rendent la vie immédiate plus pratique, dans une époque où la vie semble avoir pour argument majeur d'être pratique ; et, plus obscurément, plus profondément, parce qu'ils sont comme le symbole et le gage de transformations, réputées désirables, qui se sont accomplies dans le mode de la lutte humaine.

On pourrait dire, par suite, que les hommes, en des temps remarquables par leur grande vitalité économique, tiennent des choses mêmes leur direction. La production croissante de celles-ci implique qu'ils sont de moins en moins libres de choisir, dans le combat de l'existence, telle arme plutôt que telle autre, et que l'arme prise doit, de toute nécessité, être celle, moins meurtrière (sinon pour les individus, du moins pour la Société, donc, médiatement, pour les individus) de la concurrence; leur production décroissante, au contraire, impliquerait qu'ils sont de plus en plus libres de ce choix périlleux ; leur production maximum, enfin, signifiera qu'une telle liberté a totalement disparu. Tel est le déterminisme économique, véritable royauté des choses. — Leur multiplicité grandissante peut, de plus, en imposer d'une autre manière (à vrai dire complément et idéalisation de la précédente), en rendant en quelque sorte immédiatement sensible, grâce à l'abréviation du temps demandé, — une vie humaine, ou la moitié, ou même, par l'accélération croissante, le tiers d'une vie humaine, là où il fallait, dans des Sociétés moins avancées, plusieurs générations, — un rythme de causalité dont l'esprit rationaliste abstrait un rythme de progrès.

En effet, l'enchaînement des choses est d'autant plus assuré, rapide, que leur nombre est plus grand (1). La difficulté même, ou la quasi-impossibilité, qu'ont à se faire jour, dans ce milieu surabondant et déterminé en tous sens, les idées originales, isolées, favorise cet enchaînement ; car, de la sorte, tout ce qui se produit se produit surtout à la faveur d'une règle qu'on pourrait appeler celle de la moindre originalité (du moindre effort), donc prend force dans le sens de la détermination régnante, devient immédiatement adaptable, anneau qui s'ajoute comme de soi-même à la chaîne, dont la progression se poursuit avec une rapidité régulière et en quelque sorte fatale. La succession, par le rapprochement de plus en plus étroit des intervalles, et que garde plus aisément la mémoire sociale, en arrive à être perceptible. Vienne maintenant, — et cela ne tarde jamais beaucoup, — vienne maintenant, sur ces abondants matériaux où le lien de causalité est devenu visible, opérer l'esprit abstracteur, et c'est l'illusion de cause finale, par laquelle se consomme la royauté des choses.

Royauté douce, l'esclavage en étant une fois admis ; royauté douce, habituellement obéie, dont la gouverne s'accuse, en ces temps, dans bien des manières de sentir et de penser ; dans les plus particulières, celles qui s'échangent entre deux individus, comme dans les plus générales, celles qui s'échangent entre deux pays. Partout les désirs et les croyances s'orientent vers on ne sait quel Bonheur qui serait scientifiquement procuré. Dans l'échange entre nations, par exemple, ces manières de sentir et de penser, étant aujourd'hui systématisées, deviennent tout à fait sensibles, du moins spéculativement. Les théories du droit des gens, telles qu'elles apparaissent dans des essais d'arbitrage international comme ceux de La Haye, témoignent d'un adoucissement très édifiant. Royauté douce ! trop douce, même ; trop douce pour n'être pas suspecte, et débilitante en secret. On pourrait trouver qu'elle se compense par bien des déperditions, qu'elle s'est

(1) Un exemple tout voisin : l'industrie du caoutchouc, en multipliant ses procédés, a rendu possible la roue à pneumatiques ; l'industrie métallurgique, en multipliant les siens, a produit les tubes métalliques bons à construire des châssis très légers et très solides, etc.: ainsi est née la bicyclette, ce progrès sur l'ancien vélocipède.

établie au mépris de bien des réalités ; qu'elle s'est développée, non pas en dominant ces réalités plus ou moins avortées au regard d'elle (ce qui rentrerait dans les conditions naturelles de la lutte et annoncerait un développement normal, légitime), mais en les oubliant, ces réalités latentes et entières, qui continuent d'aller leur chemin, si elle continue d'aller le sien! C'est ainsi que le droit des gens, tel que l'Europe le conçoit à La Haye, néglige un peu le droit des gens tel que l'Europe le pratique en Europe, malgré tous les tiers arbitres du monde, tel que l'Autriche vient de le pratiquer en Orient, ce droit des gens positif, coutumier, dont on peut lire l'histoire vraiment naturelle dans le suggestif *Précis* de MM. Funck-Brentano et Albert Sorel (1). Les spéculations de La Haye, résumé des cogitations sentimentales de l'Europe, non point de l'âpre et furtive Europe des ambitions, des armements, du laborieux balancement des forces, mais de l'Europe officielle (qui seule veut compter et s'offrir aux admirations) de la « paix », du « progrès », de la « science », du « travail », des purs exploits économiques, de l'épicuréisme scientifique enfin ; ces spéculations, où manque un peu le sens historique, — mais les peuples, confits en leur béate songerie humanitaire, tiennent-ils beaucoup désormais à savoir l'histoire et surtout à en avoir une ? — dénoteraient plutôt une diminution générale de l'intelligence politique, un rétrécissement du tour de tête nécessaire pour bien loger les conceptions inhérentes à l'exercice du pouvoir souverain, et justifieraient cette intuition de Balzac, qu'« à présent il n'y aura plus d'hommes d'Etat, mais seulement des hommes qui toucheront plus ou moins aux événements ».

Ils y toucheront faiblement, banalement, selon les formules en cours, démunis de la force de pensée et de caractère qui pouvait pénétrer jusqu'à leurs raisons, surtout empêchés de l'employer, s'ils l'ont ; et cette manière neutre est aussi la manière de toucher à ce qu'il y a partout, sous les apparences, d'un peu important et profond. Les questions fondamentales sont, de la sorte, négligées, ou même réputées comme

(1) Funck-Brentano et Albert Sorel, *Précis du Droit des Gens*. Voir, sur ce livre, un article de Taine, en partie cité par M. Victor Giraud (*Essai sur Taine*, Appendice I, xxxv). Albert Sorel a développé mainte idée ou plutôt accentué mainte constatation de ce *Précis*, dans son *Histoire de l'Europe et la Révolution française*, dont le synthétisme, digne de celui des *Origines*, est par là précieux.

ne se posant pas. Elles se posent, cependant, avec la continuité, ignorée mais inéluctable, des énergies mêmes de la vie. C'est sur tout un redoutable fonds historique et social, plein de sourdes poussées, que s'étale la large marée des facilités démocratiques. L'ampleur apparente en est telle que l'illusion se produit, qu'il n'y a qu'elle, et qu'une idée assez répandue est celle d'après laquelle la Démocratie, — comme somme des manières d'être officielles dont on a voulu donner ici quelque échantillon, — est tellement réalisée qu'elle ne fait plus question ; que le point de vue historique, par exemple, est désormais hors de propos, — c'est-à-dire la mémoire et l'étude de tout ce qu'elle a pu susciter et entretenir, à mesure qu'elle grandissait, de luttes, de problèmes, d'antinomies, de doutes ; de complications et d'aggravations dans des états de fait assez mal débrouillés, assez légèrement interprétés par la métaphysique de son droit : instinct de conquête sociale partout lâché ; obscures et meurtrières fureurs de la concurrence, que ne compense point toujours le bienfait virtuel de l'ordre social et qui parfois feraient dire que la guerre est la seule façon propre qu'ont les hommes de s'entre-tuer ; influence exorbitante de la morale de l'intérêt ; multiple individualisme exaspéré, descendant, — par la « diffusion des lumières », par la vulgarisation des procédés, par les promesses de l'industrie, — toujours plus avant dans les masses, que son ferment soulève, affole de désirs et de besoins, pousse dans tous les chemins de la fortune, en une cohue continuelle, véritable « invasion à l'intérieur », rappelant, aux formes militaires près, les anciennes invasions barbares ; enfin, — question de principe nullement superflue après de telles questions de fait et relevant immédiatement du point de vue historique, — objections, suggérées par l'étude impartiale du Passé, sur la possibilité même de la Démocratie. Mais la Démocratie « coule à pleins bords » et, selon le credo libéral, elle trouve, dans son vaste « Laissez-faire » même, un moyen d'organisation et de régularité ; elle s'organise et s'explique d'elle-même, et, dit-on, cette propriété souveraine fait qu'elle dépasse sans cesse tous les problèmes et toutes les luttes qu'elle a pu et qu'elle peut susciter. Chimères ! Mysticisme social ! L'inconsistance des dogmes de la Démocratie, la sentimentalité illusionnée de ses postulats dit plutôt qu'elle ne les a nullement dépassés, autre-

ment que par ses apparences, ces luttes et ces problèmes. Celles-là gardent toute leur ardeur ; ceux-ci gardent tout leur inconnu. Elle les recouvre de son flux inconscient, comme ces mers heureuses qui roulent leurs flots tranquilles sur des fonds de récifs volcaniques, « toujours prêts à surgir, dans un furieux déferlement de lames, sous la poussée du flot de feu » !

En achevant ces lignes, est-il nécessaire de protester de notre respect pour la Science ? L'on a visé uniquement, ici, le dogmatisme scientifique, rendu sensible dans celle des nuances de la sensibilité contemporaine que l'on a essayé de noter dans ces pages.

EDMOND BARTHÈLEMY.

LES IDÉES SOCIALES DE M. GEORGES SOREL

—

Hier encore, le grand public ignorait le nom de M. Georges Sorel. C'est un dramatiste bourgeois, un écrivain épris de sociologie, M. Paul Bourget, qui lui a révélé l'existence de ce penseur révolutionnaire, en publiant qu'il avait emprunté à l'auteur des *Réflexions sur la violence* ces idées que sa nouvelle pièce *la Barricade* exposait à la scène. Aujourd'hui M. Sorel est devenu quasi célèbre et tout le monde s'entretient de ses livres.

M. Sorel n'a jamais souhaité d'avoir accès auprès de la « grosse masse des gens pressés ». Il s'adresse à la réflexion de quelques méditatifs et se satisfait de leur assentiment. Aussi ne savait-on rien de lui. Seuls des professeurs, des intellectuels le rencontraient au cours de M. Bergson, à la *Société de philosophie*. On disait qu'il était des amis de M. Charles Péguy, un autre inconnu celui-là, et qu'il appartenait au groupe des *Cahiers de la Quinzaine*.

Nous entrâmes un jour dans la boutique modeste de la rue de la Sorbonne pour saluer l'admirable Péguy, qui venait de publier ce Cahier magnifique du 6 octobre 1907, *De la situation faite au parti intellectuel*... C'était un jeudi. Pressés autour de la table du secrétaire, il y avait là quelques jeunes hommes; parmi eux se trouvait un vieillard à barbe blanche qui causait. « Ses jugements abrupts et simples, soutenus de raisons compliquées (1) », suscitaient l'attention de tous. Nous fûmes surpris quand on nous dit que ce vieillard était M. Georges Sorel.

Il est remarquable que ce soit un littérateur traditionnaliste qui ait fait connaître l'œuvre de ce pur socialiste. Au reste, les théoriciens du néo-monarchisme ont essayé une utilisation des idées syndicalistes. Mais M. G. Sorel ne se soucie point des

(1) Michel Arnaud, un bel hommage à *Charles Péguy*. *Nouvelle revue française*, 1er novembre 1909.

justifications que ses vues sur l'histoire peuvent fournir à certains partis. Il a noté lui-même que le sens des doctrines de Rousseau changea lorsque le cercle de ses lecteurs grandit et sa thèse put avoir trois portées profondément différentes suivant la condition des gens qui la soutenaient (1). D'autre part, M. Sorel parle durement de ces « snobs qui font du socialisme avec autant de sottise qu'ils ont fait de l'anarchie » il y a quinze ans et il professe que nulle place n'est réservée dans la Révolution aux gens du monde, aux sociologues, à tous ces bourgeois socialisants qui « ont embrassé la profession de penser pour le prolétariat ».

Le vigoureux philosophe que nous présente M. Paul Bourget n'est pas un réformiste, mais un syndicaliste révolutionnaire. Sorel ne veut rien de moins que détruire l'Etat et réaliser cette idée de Marx : « La révolution socialiste ne doit pas aboutir à remplacer une minorité gouvernante par une autre minorité. »

Voilà le maître que se choisit l'auteur de *l'Etape* et qu'il recommande à l'admiration de ses lecteurs.

Avant de passer à l'examen des idées maîtresses de M. Georges Sorel, il convient de dire quelques mots de son œuvre et d'expliquer pourquoi elle s'est imposée à la méditation des philosophes et a séduit tant de jeunes intelligences.

M. Georges Sorel, qui fut élève de l'Ecole polytechnique, n'a commencé d'écrire que fort tard. Il n'y a qu'une dizaine d'années que cet homme, qui a aujourd'hui soixante-cinq ans, a publié ses premiers livres. En 1902, il a fait paraître *la Ruine du monde antique*, « livre difficile, lourd de pensées graves et de problèmes non résolus », qui est l'œuvre d'un érudit et d'un métaphysicien. On sent que cet écrivain s'efforce d'échapper à la contrainte des opinions toutes faites, de ce « qui a été antérieurement construit pour tout le monde ». Il nous apporte de profondes intuitions, pleines d'un riche contenu. Il y a là une conception des choses personnellement pensée. « Pendant vingt ans, dit-il, j'ai travaillé à me délivrer de ce que j'avais retenu de mon éducation : j'ai promené ma curiosité à travers les livres, moins pour apprendre que pour nettoyer ma mémoire des idées qu'on lui avait imposées. Depuis une quinzaine d'années je travaille vraiment à apprendre. »

(1) *Les Illusions du progrès*, p. 103.

Mais les réflexions de M. Georges Sorel se présentent en désordre et, dès l'abord, elles déconcertent nos habitudes de composition littéraire. C'est un mélange de philosophie, d'histoire, de remarques et de discussions en tous sens. Il nous a dit lui-même : « Je suis un autodidacte qui présente à quelques personnes les cahiers qui ont servi pour ma propre instruction (1). » Et sa méthode de travail explique ce qu'il y a de morcelé, de touffu aussi dans l'exposition de ses idées. « Il se dicte des cahiers où il formule ses pensées comme elles surgissent. Il revient trois ou quatre fois sur la même question ; ses rédactions s'allongent; parfois même elles se modifient complètement. Il ne s'arrête que lorsqu'il a épuisé la réserve de remarques que suscitent en lui ses lectures, car, le plus souvent, il prend pour point de départ la discussion d'un livre écrit par un bon auteur (2). »

Le mérite des ouvrages de Sorel, c'est de faire penser. Ils nous découvrent un aspect toujours nouveau des problèmes historiques. Ils secouent ce *tout fait*, ces opinions confectionnées que nous portons dans le monde; ils éveillent l'esprit d'invention et nous obligent à réfléchir par nous-mêmes. Je ne sais point d'œuvre plus féconde en suggestions de toutes sortes.

Nous nous proposons de résumer ici les réflexions du penseur révolutionnaire. Elles ont pour unique objet de donner au prolétariat une organisation et une discipline. Nous ne trouvons pas dans les livres de Sorel un système arrêté, des formules scolastiques de politique abstraite sorties des cénacles philosophiques. Il n'est point de ces utopistes qui imaginent une société idéalement réglée et, comme Karl Marx, il rejette toute tentative ayant pour objet la détermination des conditions d'une cité future. Sa recherche porte sur ce que le prolétariat peut dans la lutte actuelle des classes et, non sur ce que la société doit être. Aussi Sorel n'invente-il rien pour cette raison qu'il n'y a rien à inventer. Il sait qu'on ne peut exercer une influence directe sur un pareil travail de formation et que le plus simple ouvrier engagé dans le combat est plus savant que les doctrinaires de toutes les écoles (3).

(1) *Réflexions sur la violence.* — Introduction, IX.
(2) Daniel Halévy, *Pages libres*, 2 octobre 1909.
(3) Cf. Hubert Lagardelle, *Syndicalisme et socialisme*, p. 3.

C'est par là que la philosophie de Georges Sorel est profondément anti-intellectualiste. Elle donne la première place à l'intuition et aux puissances affectives créatrices d'action. L'intelligence nécessairement bornée est d'une incompétence radicale pour expliquer les grands mouvements historiques. Sorel, disciple de Bergson et de cette psychologie qui s'applique à saisir l'être en voie de formation, croit aux organisations spontanées que créent les oppositions et les guerres. Il pense que la synthèse sociale s'opère en dehors de la pensée raisonnante.

Voilà brièvement exposées les idées générales qui commandent toutes les recherches de M. Georges Sorel. Il prétend se borner à interpréter les faits concrets qui traduisent le développement historique du prolétariat; partir de l'observation du réel — qui est ici la pratique des grèves — et rechercher les évaluations éthiques du mouvement révolutionnaire.

Nous nous bornerons maintenant à citer M. Sorel et à le paraphraser. Il nous semble que c'est le meilleur moyen d'amener les lecteurs à recevoir l'impression d'ensemble que nous donne sa doctrine.

§

Ce que proclame la *nouvelle école*, qui est marxiste, syndicaliste et révolutionnaire, c'est « l'éducation par l'action directe, l'assainissement par la violence, la vertu sanctifiante de la lutte des classes, l'espoir d'une grève générale élevant, exaltant les âmes à la façon d'un mythe religieux, la haine du capitalisme comme stimulant des énergies productives (1) ».

Continuateur de Marx, G. Sorel entend que la classe ouvrière s'isole dans ses cadres naturels, se crée de toutes pièces son idéologie et ses institutions propres. Il fonde le socialisme sur une absolue séparation des classes et sur l'abandon de toute espérance d'une réforme politique.

Pour l'ouvrier, la révolution est toute autre chose que la victoire d'un parti, c'est « l'émancipation des producteurs, débarrassés de toute tutelle politique », c'est « l'organisation des rapports sociaux en dehors d'un gouvernement de non-travailleurs (2) ». Il faut donc combattre tout ce qui pourrait orienter la pensée ouvrière vers un trade-unionisme protégé

(1) Michel Arnauld, *loc. cit.*
(2) *Avenir socialiste des syndicats*, p. 7.

par l'Etat. Aussi les syndicalistes se méfient-ils des intellectuels, de qui « la véritable vocation est l'exploitation de la politique ». Ils sentent que si l'ouvrier accepte le commandement « de gens étrangers à la corporation productive, il demeurera soumis à une discipline externe (1) ».

C'est à l'intérieur du prolétariat que doit se faire la transformation. Il doit lui-même et par ses ressources individuelles se créer le droit nouveau, le droit d'une société sans maîtres. Mais, d'après une pensée profonde de Marx, c'est le capitalisme qui produit l'héritage que recevra le socialisme et dans son sein que se développent les relations du nouvel ordre social. Il prépare l'avènement de formes qu'il ne cherche pas à faire naître.

Edouard Berth, qui a beaucoup lu Sorel, a donné de cette idée une expression nette qu'il importe de reproduire : « Le syndicalisme, écrit-il, se considère comme l'héritier direct du capitalisme... Loin d'avoir à son égard cette sorte de répulsion qu'éprouve un sauvage... il en admire la puissance de création. Il pense seulement que maintenant qu'il a éveillé le génie social, tiré le travailleur de son isolement, plié les hommes au travail collectif, son rôle historique est achevé : les travailleurs constitués en groupes de production, ayant acquis dans leurs longues luttes contre leurs maîtres l'esprit d'audace et d'initiative en même temps que le sens de l'association libre, peuvent continuer l'œuvre du capitalisme sans avoir besoin de sa tutelle ou de sa férule (2).

« Il ne convient donc point d'essayer d'amener la bourgeoisie « à préparer *le passage à un droit supérieur*, mais de s'occuper du prolétariat pour lui expliquer la grandeur du rôle révolutionnaire qui lui incombe ». Il faut lui indiquer comment il peut développer des formations embryonnaires qui apparaissent dans ses sociétés de résistance, en vue d'arriver à construire des institutions qui n'ont point de modèle dans l'histoire de la bourgeoisie (3)... »

Pour cela, les syndicats doivent « petit à petit arracher les pouvoirs politiques en intéressant le public à leurs efforts, en

(1) *Avenir socialiste des syndicats*, pp. 22 et 23.
(2) Edouard Berth, *les Nouveaux aspects du socialisme*, cité par D. Halévy, *Pages libres*, 2 octobre 1909.
(3) *Réflexions sur la violence*, p. 44.

dénonçant sans relâche les abus, en montrant l'incapacité ou l'improbité des administrations publiques.

« Ils arriveront ainsi à enlever aux formes antiques créées par les démocrates tout ce qu'elles ont de vie et ne leur laisseront que les fonctions rebutantes de guet et de répression. Alors, une société nouvelle aura été créée avec des éléments complètement nouveaux, avec des principes purement prolétariens. Les sociétés de résistance auront fini par agrandir tellement leur champ d'action qu'elles auront absorbé presque toute la politique (1). »

Voilà comment M. Georges Sorel comprend, d'après la conception matérialiste de l'histoire, la lutte définitive pour les pouvoirs politiques. « Ce n'est pas, dit-il, une lutte pour prendre les positions occupées par les bourgeois et s'affubler de leurs dépouilles; c'est une lutte pour vider l'organisme politique bourgeois de toute vie et faire passer tout ce qu'il contenait d'utile dans un organisme politique prolétarien, créé au fur et à mesure du développement du prolétariat (2). »

Pour ce faire, il importe que la bourgeoisie et le prolétariat se dressent l'un contre l'autre avec toute la vigueur dont ils sont susceptibles. Plus la bourgeoisie sera ardemment capitaliste, plus le prolétariat sera plein d'un esprit de guerre et confiant dans la force révolutionnaire, plus le mouvement sera assuré (3).

« Lorsque les classes gouvernantes, dit-il, n'osant plus gouverner, ont honte de leur situation privilégiée, s'acharnent à faire des avances à leurs ennemis et proclament leur horreur pour toute scission dans la société, il devient beaucoup plus difficile de maintenir dans le prolétariat cette idée de scission sans laquelle il serait impossible au socialisme de remplir son rôle historique (4) ».

C'est alors qu'apparaît la nécessité de la violence et sa mission de création propre. « La violence prolétarienne, dit M. Sorel, a une toute autre signification que celle que lui attribuent les savants superficiels et les politiciens ; dans la ruine totale des institutions et des mœurs, il reste quelque chose de puissant, de neuf et d'intact, c'est ce qui constitue à proprement parler

(1) *Réflexions sur la violence*, p. 51.
(2) *Ibid.*
(3) *Op. cit.*, pp. 44, 45.
(4) *Op. cit.*, p. 169.

l'âme du prolétariat ». La violence sert à rappeler de manière détournée les bourgeois au sentiment de leur classe. Elle « force le capitalisme à se préoccuper uniquement de son rôle matériel et tend à lui rendre les qualités belliqueuses qu'il possédait autrefois. Une classe ouvrière grandissante et solidement organisée peut forcer la classe capitaliste à demeurer ardente dans la lutte industrielle; en face d'une bourgeoisie affamée de conquêtes et riche, si un prolétariat uni et révolutionnaire se dresse, la société capitaliste atteindra sa perfection historique (1) ».

A la violence, M. Georges Sorel relie l'idée de grève générale que la *nouvelle école* a adoptée dès qu'elle a pu prendre une « claire conscience du sens vrai de sa doctrine, des conséquences de son activité et de son originalité propres ».

La grève générale, dans la pensée de M. Sorel, est ce qu'il appelle un mythe social, une fiction par laquelle le prolétariat traduit son principe historique essentiel. Cette théorie du mythe originale et neuve est capitale pour l'intelligence des idées du philosophe syndicaliste.

La dynamiste psychologie de Bergson nous enseigne qu'on devrait abandonner l'idée que « l'âme est comparable à un mobile qui se meut d'après une loi plus ou moins mécanique vers divers motifs donnés par la nature. Quand nous agissons, c'est que nous avons créé un monde tout artificiel *placé en avant* du présent, formé de mouvements qui dépendent de nous ». « Ces mondes artificiels, ajoute M. Sorel, disparaissent généralement sans laisser de souvenirs, mais, quand des masses se passionnent, alors on peut décrire un tableau qui constitue un *mythe social* (2). » Si l'on cherche comment les esprits se sont préparés aux révolutions, il est facile de reconnaître que « toujours, ils ont eu recours à des mythes sociaux, dont les formules ont varié suivant les temps (3) ».

Cette dernière observation de G. Sorel semble inspirée directement de « l'illusionisme marxiste (4) ». Karl Marx, dans *le 18 Brumaire*, dit, à propos « des ombres romaines » qui veillèrent sur le berceau de la Révolution française : « Les gla-

(1) *Op. cit.*, pp. 47, 49. C'est ce passage des *Réflexions sur la violence*, qui sert de commentaire idéologique à *la Barricade*, de M. Paul Bourget.
(2) *Réflexions sur la violence*, introd. XXXIII.
(3) *Décomposition du marxisme*, pp. 54-55.
(4) Masaryk, *Considérations sur la marche des idées et des événements.*

diateurs de la société bourgeoise trouvèrent dans les traductions strictement classiques de la République romaine l'idéal et les formes artistiques, les illusions dont ils avaient besoin pour se dissimuler à eux-mêmes l'objet bourgeoisement étroit de leurs luttes et maintenir leur passion à la hauteur de la grande tragédie historique (1). » Et Engels remarque de même qu'à la fin du moyen-âge, « pour déchaîner une tempête dans les masses dont l'âme était exclusivement nourrie de religion, on dut leur présenter leurs propres intérêts sous un déguisement religieux ». Marx et Engels reconnaissent l'utilité des « travestis idéologiques », et ce sont ces théoriciens qui ont suggéré aux philosophes du socialisme syndicaliste la théorie des *mythes sociaux*.

La grève générale est un mythe de cette nature. Une telle notion peut ne pas être scientifiquement vérifiable, ni pratiquement réalisable, mais elle se justifie si elle suscite et coordonne les enthousiasmes (2). Ainsi explique-t-elle l'activité, les sentiments et les idées d'un prolétariat qui se dispose à entrer dans la lutte. Ce n'est pas « une *description* des choses », mais « une *expression* de volonté ».

L'utopie, au contraire du mythe, est l'œuvre de doctrinaires qui, après avoir observé et discuté les faits, agencent une construction intellectuelle dont les éléments sont empruntés à des institutions réelles et existantes. Mais une des plus grosses illusions des utopistes est de croire qu'on peut déduire l'avenir, quand on connaît bien le présent.

« Si j'ai employé le terme de mythe, dit M. Sorel, c'est pour éviter toute discussion avec les gens qui veulent soumettre la grève générale à une critique de détails et qui accumulent les objections contre sa possibilité pratique. » Un mythe ne « saurait être réfuté, puisqu'il est, au fond, identique aux convictions d'un groupe, qu'il est l'expression de ces convictions en langage de mouvement et que, par suite, il est indécomposable en parties qui puissent être appliquées sur un plan de description historique ».

L'idée de grève a une valeur motrice et facilite le développement des tendances qui existent à l'état inconscient. Il faut,

(1) *Le XVIII-Brumaire* de Louis Bonaparte (trad. Remy), p. 193. Cf. Bouglé, *Marxisme et sociologie*. Revue de métaphysique et de morale, 1908.
(2) Bouglé, *art. cité*.

en effet, faire appel « à des ensembles d'images capables d'évoquer *en bloc et par la seule intuition*, avant toute analyse réfléchie, la masse de sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne (1) ».

Car si nous ne pouvons prévoir l'avenir d'aucune manière, nous ne saurions agir sans nous évader du présent, sans raisonner sur ce futur qui transgresse notre raison.

« L'expérience nous prouve que des *constructions d'un avenir indéterminé dans les temps* peuvent avoir une grande efficacité et n'avoir que bien peu d'inconvénients, lorsqu'elles sont d'une certaine nature ; cela a lieu quand il s'agit de mythes dans lesquels se retrouvent les tendances les plus fortes d'un peuple, d'un parti ou d'une classe, tendances qui viennent se présenter à l'esprit avec l'insistance d'instincts dans toutes les circonstances de la vie et qui donnent un aspect de pleine réalité à des espoirs d'action prochaine, sur lesquels se fonde la réforme de la volonté (2). »

Que si, comme on le fait souvent, on conteste les résultats pratiques de la grève générale, M. Georges Sorel répond : « Il faut juger les mythes comme des moyens d'agir sur le présent et toute discussion sur la manière de les appliquer est dépourvue de sens. *C'est l'ensemble du mythe qui importe seul.* »

Il n'est donc pas utile de raisonner sur les incidents qui peuvent se produire au cours de la guerre sociale. « Alors même que les révolutionnaires se tromperaient du tout au tout, en se faisant un tableau fantaisiste de la grève générale, ce tableau pourrait avoir été, au cours de la préparation à la révolution, un élément de force de premier ordre, s'il a admis, d'une manière parfaite, toutes les aspirations du socialisme et s'il a donné à l'ensemble des pensées révolutionnaires une précision et une raideur que n'auraient pu leur fournir d'autres manières de penser (3). »

Il faut, au reste, s'attendre à beaucoup de déviations qui sembleront remettre tout en question et il ne convient pas de s'insurger contre les faits qui semblent être de nature à éloi-

(1) *Réflexions sur la violence*, p. 89.
(2) *Op. cit.*, p. 92.
(3) *Op. cit.*, p. 94.

gner le jour de la victoire. C'est justement en raison de ce caractère du nouveau mouvement révolutionnaire qu'il faut se garder de donner des formules autres que des *formules mythiques;* le découragement pourrait résulter de la désillusion produite par la disproportion qui existe entre l'état réel et l'état attendu (1).

Or, conclut M. Georges Sorel, la grève générale est « le *mythe* dans lequel le socialisme s'enferme tout entier », il est « une organisation d'images capables d'évoquer instinctivement tous les sentiments qui correspondent aux diverses manifestations de la guerre engagée par le socialisme contre la société moderne.

« Les grèves ont engendré dans le prolétariat, dit-il, les sentiments les plus nobles, les plus profonds et les plus moteurs qu'il possède ; la grève générale les groupe tous dans un tableau d'ensemble et par leur rapprochement donne à chacun d'eux son maximum d'intensité; faisant appel à des souvenirs très cuisants de conflits particuliers, elle colore d'une vie intense tous les détails de la composition présentée à la conscience. Nous obtenons ainsi cette intuition du socialisme que le langage ne pouvait pas nous donner d'une manière parfaitement claire — et nous l'obtenons dans un ensemble perçu instantanément (2). »

Georges Sorel, comme Nietzsche, et comme le socialiste Proudhon aussi, considère que la guerre est le dernier moyen qui nous soit laissé pour l'institution du type supérieur de l'homme, du type fort. Toutes les circonstances qui perpétuent la distance entre les classes se trouvent ainsi justifiées. L'état de guerre crée de hautes convictions morales et de nouvelles valeurs de sublimé. Ainsi par la violence qui produit un état d'esprit tout épique, le socialisme « apporte le salut au monde moderne (3) ».

On connaît par cette analyse, composée d'extraits et de textes, les idées dont M. Georges Sorel s'est fait le prophète. Il a été l'un des premiers à prévoir la puissance des syndicats et, reprenant les idées de Ferdinand Pelloutier et de quelques autres précurseurs, il a indiqué l'avenir social du syndicalisme. Mais

(1) *Décomposition du marxisme*, p. 63.
(2) *Réflexions sur la violence*, p. 96.
(3) *Op. cit.*, p. 253.

peut-être se trompe-t-il sur la valeur de cette action. « Hostile au réformisme seul, a dit Michel Arnauld, il ne veut pas voir chez les révolutionnaires la manie politicienne, ni la persistance des rêveries anarchistes ; connaissant l'élite ouvrière, d'après elle il juge la foule, il jette un voile sur les déchéances de l'idée et les déformations du sentiment. »

M. Daniel Halévy, à qui la pensée de Georges Sorel est familière et qui sait comment les livres de son ami ont été composés, lui adressa naguère, dans *les Pages libres* (1), des critiques très lucides qu'il nous plaît de citer à la fin de cette exposition textuelle.

« Georges Sorel, dit-il, considère l'agitation syndicaliste et il écrit *les Réflexions sur la violence*.

« ... Le syndicalisme révolutionnaire, qu'est-ce donc?... un mouvement tumultueux, mais faible, et qui produit certains effets parce qu'il affronte une bourgeoisie et un Etat, eux-mêmes les plus faibles qui soient en Europe. En commentaire à cette agitation, Georges Sorel écrit le plus beau livre de morale, le plus beau traité sur les mœurs qui nous ait été donné depuis des années. N'oublions pas la différence.

« Georges Sorel a vu se produire une renaissance de violence prolétarienne. Cette irruption de brutalité dans une société dont il méprise la platitude et la bassesse lui a plu. Vaille que vaille, c'est une eau vive. Cette haine n'est pas apprise. Nul professeur n'a dicté ces espérances, ces illusions grandioses ; nul avocat n'a réglé ces démarches. Sur de tels mouvements furent assises les morales qui ont élevé l'humanité : morales civiques des humanités antiques, morales ascétiques des moines. Et Georges Sorel, inspiré par les faits, mais les quittant bien vite et retournant dans son monde intérieur, si riche de pensées véhémentes et lyriques, conçoit l'épopée d'un prolétariat animé d'un grand esprit travailleur et guerrier, chassant rudement ses maîtres indignes et continuant le travail.

« Hélas! conclut M. Daniel Halévy, tous les traits du pamphlet portent ; toutes les affirmations du moraliste portent ; oserons-nous maintenant nous reporter aux faits? Ce poème, que Georges Sorel écrit sur la violence et la vertu,

(1) Daniel Halévy, *les Nouveaux aspects du socialisme*, « Pages libres », 2 octobre 1909, p. 373.

est-ce la traduction d'un mouvement actuel, est-ce l'expression d'une âme singulière? »

Il nous semble que les possibilités qu'un Georges Sorel nous propose sont loin d'être une description même approchée du réel. Les faits se confrontent mal avec ses thèses. Mais il est de ces esprits « qu'on peut suivre en plus d'une manière ».

Et à tout le moins, l'idéologie nouvelle de M. Georges Sorel est-elle riche de pensée et de sens. Ses nombreuses recherches, ses lectures lui ont suggéré des réflexions qui nous retiennent par leur qualité originale et neuve. Il demeurera, je crois, sans influence directe, mais ces attaches avec les jeunes disciplines philosophiques en ont fait un des maîtres de la jeunesse intellectuelle qui le tient pour un des plus fermes penseurs de cette époque.

HENRI MASSIS.

DEUX POÈMES

—

APRÈS AVOIR CONDAMNÉ...

Je siège, revêtu d'écarlate et d'hermine.
Je viens de condamner un homme à mort. Ma voix
Sonne encor dans la salle étouffante, où je vois
La foule noire, qui, tous deux, nous examine.

L'accusé seul paraît n'avoir rien entendu :
Rien n'a bougé sur son visage osseux et glabre ;
On l'emmène, dans un bruit de fourreaux de sabre,
Muet, arquant le dos sous le col distendu.

Pourquoi, lorsque tomba, comme un poids, la sentence,
N'a-t-il rien dit ? Pourquoi n'a-t-il donc pas crié,
Et, vers notre douleur et vers notre pitié,
Hurlé sa volonté farouche d'existence ?

Pourquoi, docile à notre arrêt, a-t-il offert,
Quand ses deux mains étaient libres, et ses bras libres,
Sans qu'aient bondi leurs nerfs, sans qu'aient frémi leurs fibres,
Ses poignets musculeux aux menottes de fer ?

Pourquoi n'ai-je pas vu, magnifique et féroce,
Ce vaincu se lever d'un seul bond, se ruer
Vers ses gardes et vers ses juges, pour tuer,
Pour ne pas mourir seul, comme un ours dans sa fosse ?

— Non ! il veut bien mourir, mais demain, mais plus tard...
Prudente, et maîtrisant la haine mutinée,
L'espérance lui vante, à promettre obstinée,
La clémence du sort, le pardon du hasard.

Et si, moi, dont l'angoisse orgueilleuse s'enivre
De mépris, de dégoût, de tristesse et d'ennui,
J'étais ce condamné, je serais, comme lui,
Respectueux, et simple, et désireux de vivre.

TENTATION MARINE

La Mer était nerveuse, et le flot convulsif,
Et le ressac tonnait aux coraux du récif.
Entre l'eau fulgurante et la nue électrique,
Ma baleinière étroite, en une fuite oblique,
Courbait huit rameurs noirs sur ses huit avirons,
Et moi, leur maître frêle, au front pâle, aux yeux prompts,
Attentif aux brisants dont la crête s'irrite,
Gardais au gouvernail ma main blanche et petite.

L'océan se levait, énorme, et, par moment,
Quand nous redescendions, d'un fluide glissement,
Le courbe versant des lames escaladées,
J'épiais, à travers leurs plaintes saccadées,
Si la voix des Noyés, comme aux vieux matelots,
Me parlait, dans la voix monstrueuse des flots.

Et j'attendais, quêteur obstiné de fantômes,
Quelque ancien naufragé qui, dressé sur ses paumes,
Appuierait son menton au revers des plats-bords,
Et me dirait « que tous les morts ne sont pas morts,
« Et qu'il en est parfois qui relèvent la tête,
« Pour apparaître aux condamnés de la tempête,
« Et que, faite du Rêve et de l'Espoir divin,
« Une fraternité secrète va, sans fin,
« De ceux qu'a pris la Mer à ceux qu'elle va prendre. »

Le sel poudrait mes cils brûlés comme une cendre.
Mais en vain mes regards scrutaient, d'un double éclair,
La face de l'abîme et l'abîme de l'air ;
La trombe, nivelant les vagues qu'elle aspire,
Nouait autour de nous sa redoutable spire,
Vertigineuse, et telle, en son orbe étouffant,
Qu'un piège inévitable et qu'on eût cru vivant.
En vain j'appelais l'heure, où, sous ces nappes sombres,
Les cadavres dormants se réveilleraient ombres
Et spectres, et fendraient de leurs fronts les remous...
En vain... Les Trépassés manquaient au rendez-vous.

Donc, la Mort est partout la même, ô Nuit déserte !
Qu'elle ronge nos chairs dans ses lits d'algue verte,
Ou dévore nos os dans les cercueils oblongs.
Nous voulons qu'elle parle, — et c'est nous qui parlons.

Donc, la tombe marine autant que l'autre est sûre,
Et quand du corps de l'Homme elle a pris la mesure,
Tout ce qui fut demeure en elle enseveli,
Sans qu'au linceul amer son destin mette un pli.

Je la vois... Une planche à peine nous sépare :
Et je puis, s'il me plaît, d'un seul faux coup de barre,
Ouvrir sous moi l'abîme et le fermer sur moi.
J'ai dépouillé la peur de renaître, et l'effroi
De remonter un jour dans l'écume sonore,
Comme un plongeur aux deux prunelles de phosphore,
Dans le ruissellement de ses courts cheveux plats.

Donc, je puis en finir d'un geste, et je suis las
De disputer ma vie à ta haine, ô Nature !
Et, pour rompre le duel, et clore l'aventure,
Et vêtir le suaire où tu t'endormiras,
A peine ai-je besoin de me croiser les bras...

Mon étreinte au timon de la barque est crispée ;
Je songe... Mon regard, tâte, comme une épée,
Le regard confiant de mes Noirs, où se voit
La foi tranquille et simple et qu'ils ont mise en moi.
Et moi que le mouvant sépulcre attire et tente,
Dont l'orgueil douloureux et la douleur savante
Tiennent tous les périls dans le même mépris,
Qui ne suis que pensée et souffrance, ai compris
Que ces hommes, en qui rien ne pense ou ne souffre,
— Eux, — je n'ai pas le droit de les jeter au gouffre.

SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE.

LÉON BLOY ET L'ARGENT

Il y a du sang muet et du sang qui crie; le sang des champs de bataille est bu en silence par la terre ; le sang pacifique répandu jaillit en gémissant vers le ciel.

Mémoires d'Outre-Tombe.

I

On devrait, après tant et de si hautes œuvres, n'avoir plus besoin de tirer l'épée quand on parle de Léon Bloy.

Il le faut, les chiens crient toujours et les tremblants admirateurs craignent de jeter un cri d'encouragement, fût-ce comme une aumône.

Après trente années de misère et d'insuccès, il s'est pourtant gardé tout pur et tout vibrant, le grand Pauvre.

Isolé parmi les écrivains de ce temps, il dresse une haute figure de moine guerrier.

Des grands et des nobles êtres qu'il a connus et qui eussent pu lui être secourables, les uns ont fermé leurs lèvres et aveuglé leur conscience — les autres ont poussé un cri d'admiration — un seul, et sont partis en abandonnant à jamais le gladiateur déchiré.

Il chemine « en avant de ses pensées en exil dans une grande colonne de silence ».

De loin en loin, à l'apparition d'un livre de Bloy, un tâcheron à plume sale, désireux d'aérer sa bêtise, s'assied dans son papier, époussète l'effigie de Benoît Labre pour faire voir à quel point elle ressemble à Bloy, et ramène en une période qui se veut cruelle le souvenir d'Ézéchiel, qui croquait des ordures.

Ces deux clichés, un peu déformés et encrassés pour avoir circulé dans tant de mains de journalistes, continuent à servir.

Quand on a sous la main un styliste, on lui permet quelques enjolivements : Bloy est une âme basse, un cerveau stérile, un mendiant qui, pour extorquer quelques sous, fait, aux badauds, visiter son âme douloureuse comme un musée.

Il est, tambourine-t-on, incapable de tout, sauf d'éjaculer des injures.

Seul le suit le groupe des âmes fortes que la vie a blessées, qui « aiment la Beauté et la Justice jusqu'à en mourir » et, levées à sa parole, marchent plus intrépides et plus brûlantes à travers les sentiers pleins d'épines affreuses.

Bloy est infiniment plus heureux, infiniment plus glorieux de ce résultat sur les âmes qui veillent que des quelques articles de bravoure qui lui furent décernés par certains vivants.

Ce n'est pas un rhéteur qui souffle des paradoxes, ou un styliste qui joue de l'orgue ; c'est un chrétien en sang qui espère et qui prie.

« Persuadez-vous, écrivait-il, que je suis exactement un chrétien pauvre et humilié, rien de plus. Il a plu à Dieu de m'affubler de littérature et d'art à tel point qu'il m'a fallu devenir presque un vieillard pour que je reconnusse mon âme triste sous ce travestissement. »

Il a la certitude que nul ne peut rien pour lui sans la volonté de Dieu. Aussi est-ce là la récompense qu'il demande à ceux qui sont montés vers lui : une prière du fond de leur cœur.

« Mais, à l'exception de quelques très rares malheureux, qui donc m'a fait l'aumône de lui-même ? En d'autres termes qui a voulu prier pour moi ? confesser ses péchés ? faire pénitence, communier pour moi ? pleurer d'amour devant un autel sans art en se souvenant de moi ? »

Et voilà le Léon Bloy terrible, un homme souffrant qui fait l'aumône de son cœur aux hommes de bonne volonté qui sont fatigués de traîner leurs pieds meurtris dans la poussière des routes.

Il sait d'ailleurs la cause profonde de cette haine qui grogne loin de lui.

S'il n'avait été qu'un pamphlétaire, après avoir hurlé sous les claques, on se serait habitué à la « petite secousse », peut-être eût-on même éprouvé quelque fierté d'avoir étrenné une main aussi vigoureuse. Après la période d'étonnement et d'hostilité sourde à laquelle sont en butte tous les vrais écrivains, les journaux l'auraient accueilli, et se seraient sentis tout fiers d'être Français en regardant son nom dans leurs colonnes.

Mais ce dont on ne veut à aucun prix, c'est d'un homme d'Absolu, ainsi que Bloy l'écrivait jadis :

« Avez-vous remarqué la haine infinie, la haine d'exception tragique et surnaturelle, intraduisible même en patois carthaginois dont l'humanité généreuse rémunère tout promulgateur d'Absolu?

« La vipère noire se déroule avec fureur aussitôt que vient à passer la boule de flammes où s'est condensé le tonnerre.

« Nous n'aurions jamais attaqué personne que l'exécration dont nous honorent, l'un et l'autre, les contemporains serait identique. Un homme peut avoir du génie et n'être pas universellement abhorré.

« Mais si quelque lueur d'Absolu se manifeste en n'importe qui à propos de n'importe quoi, les cailloux ou les blocs de marbre dont toute âme humaine est pavée s'insurgeront à la fois contre le pauvre mortel assez férocement élu du Seigneur pour colporter sur notre fumier ce néfaste rayon mourant du septième ciel. »

C'est chose entendue, Bloy ne sera jamais un homme de génie.

Quand, à soixante ans, un écrivain n'a pas encore agrafé le million, que sa poitrine ne se cambre pas sous une passementerie multicolore, et qu'il ne s'est pas conquis, à n'importe quel prix, l'immortel honneur de collaborer dans un fauteuil au dictionnaire, il « décourage les meilleures volontés ».

L'enthousiasme et l'indignation, toujours ridicules, ne sont tolérables qu'avant le service militaire, après cela ils détournent et attristent comme la vue d'un vieillard poussant un cerceau.

On consent qu'un écrivain se refuse à mettre une rallonge à des histoires d'adultère, ou à trousser une femme à toutes les fins de chapitre; mais, alors, qu'il rafle d'honorables suffrages en modelant ces romans qui peuvent être mis « entre toutes les mains » et dans lesquels sont décrites les vertus aimables des jeunes filles du monde et le parfum surnaturel qui se dégage de l'âme de leur papa. On peut encore, sans être lapidé par des encriers vertueux, ficeler soigneusement un roman policier où, pour déjouer les « complots des méchants », Jupiter tonnant emprunte l'uniforme d'un sergot.

Tous ces emplois étant distribués, même en double, la

maison des lettres, pleine à craquer se refuse à héberger un mendiant plein de menaces et de prières.

Les patrons seraient furieux si on parlait de lui, même à l'office : « Il comprend alors que c'est le bon plaisir de Dieu qu'il soit seul parmi les tourments et il va seul dans l'immensité noire portant devant lui son cœur comme un flambeau .»

Quelle œuvre cependant tour à tour mystique, lyrique, vocifératrice! Il l'a composée dans les tribulations, par des tempêtes de misère.

Depuis plus de vingt ans, presque chaque année, il jette un de ses livres, cri d'alarme du dernier veilleur qui veille tout seul sur le royaume de Dieu.

Son premier livre fut, en 1884, *le Révélateur du Globe*. Il nous y montrait Christophe Colomb comme un apôtre magnanime, errant sur les mers à la recherche d'une terre nouvelle, pour apprendre à ses habitants idolâtres qu'un Dieu s'était fait crucifier pour racheter l'âme de chacun d'eux.

Avec *le Pal*, Léon Bloy exécute la danse du scalp autour des gloires pourries de notre littérature. Puis il les déshabille de leur peau et en fait des tambours pour y tambouriner ses phrases.

Le Désespéré, cri d'angoisse et de rage d'un Samson lié de cordes, tourmenté par les Philistins.

Le Salut par les Juifs, couronne d'or tachée de sang qu'il posa sur le front d'Israël.

Dans *la Femme pauvre*, il nous raconte un sombre épisode de son histoire; l'hallucinante nuit d'horreur dans la lugubre maison de Montrouge, pendant l'agonie de son fils André.

Clotilde résiste à tout, Marchenoir lui aura sans doute parlé « de l'étonnant pouvoir d'un seul homme qui déploie son âme »!

« Elle ressemble à une colonne de prières, la dernière colonne d'un temple ruiné par les cataclysmes... Silencieuse comme les espaces du ciel, elle a l'air, quand elle parle, de revenir d'un monde bienheureux situé dans un univers inconnu. »

. . . . . .

« Vous devez être bien malheureuse, ma pauvre femme, lui disait un prêtre qui l'avait vue tout en larmes devant le Saint Sacrement exposé, et qui, par chance, était un vrai prêtre.

« Je suis parfaitement heureuse, répondit-elle. On n'entre pas dans le Paradis, demain, ni après-demain, ni dans dix ans, on y entre *aujourd'hui*, quand on est pauvre et crucifié. »

Tel est ce livre, un des plus beaux de notre littérature, qui vous tombe sur le cœur comme une pluie de grandes larmes tièdes, et fait battre votre enthousiasme comme un drapeau claquant dans le vent.

L'Exégèse des Lieux communs, un de ses livres les moins connus, et certainement l'un de ses plus originaux, nous le montre sous ses trois aspects de mystique, de lyrique et de pamphlétaire.

Il saisit un lieu commun et le fait, à coups de poing, avaler à un bourgeois.

Le bourgeois devient fou ou crève.

Il démontre ainsi que ce lieu commun, que des générations de propriétaires roulaient dans leur salive comme une pastille, est un poison qui suscite la folie ou la rage.

Dans *les Colonnes de l'Eglise*, tour à tour bedeau et maçon, il entreprend le nettoyage de l'édifice. Il déménage les belles dames qui encombraient la nef et donne leur place aux pauvres qu'on reléguait loin de l'autel dans les courants d'air.

Puis il gratte furieusement les colonnes qu'un architecte de cataclysme a proposées comme soutiens de cette église. Il constate que l'une de ces colonnes s'effrite, une autre est trop courte, une troisième est souillée comme une borne courtisée des chiens.

Debout au seuil du Temple, un mendiant farouche crie désespérément : « Seigneur Jésus, j'aimerais mieux que vous n'eussiez pas de maison. Regardez ces colonnes qui ne permettent même pas qu'on vous aperçoive de loin sur votre autel.

. . . . . .

« Donnez-moi la force d'un Samson pour jeter une bonne fois par terre cette caverne de voleurs et d'imbéciles plus impitoyables que des assassins. Votre maison sur ces colonnes, derrière ces colonnes, ô douloureux Maître! »

Partant en guerre contre un puisatier qui avait le délire des grandeurs, Bloy écrivit : *Je m'accuse*, fortifiant ses biceps en fessant le gros Zola avec des phrases extraites de la plus lourdement fétide de ses œuvres.

Il offre à la Vierge en larmes sur la montagne de la Salette, *Celle qui pleure,* un livre d'hymnes magnifiques, et fait l'aumône de sa justice aux deux enfants martyrisés pour elle.

Il y a enfin les quatre volumes, du *Mendiant Ingrat* à *l'Invendable*, livres curieux où il y a de tout, des brefs comminatoires aux propriétaires, aux huissiers et aux raseurs; de grandes et nobles prières qui montent vers Dieu toutes droites, et des poèmes en prose somptueux et rouges.

On remarquera, dans les derniers volumes, une attirance chaque jour plus grande vers l'histoire en général, et celle de Napoléon en particulier. L'Empereur passe dans ces livres, au milieu du fracas du canon, dans une poussière de gloire.

« L'Histoire de Napoléon, c'est la Face de Dieu dans les ténèbres. »

Léon Bloy, après sa vie terrible, après son œuvre grandiose, continue à marcher seul et pauvre vers son Dieu.

Il n'a même pas de rancune, pour ceux de ses amis qui, ayant vécu de sa vie, sont partis en claquant la porte, le jour où leur orgueil s'est rencontré avec son Absolu.

Il « attend tout de Dieu et rien des hommes ».

« Je suis ma voie comme je peux, en souffrant. Je prépare ou je rêve de beaux livres, comme le pommier fait ses pommes, sans savoir si on les lira ni qui les lira, mais assuré d'accomplir ainsi mon destin. »

Le succès de tels livres à une époque où « les âmes pendent si bas » n'est plus qu'un beau rêve, et un désir de justice.

« On me trouvera les poings rongés dans une citadelle sans porte ni barbacanes qui se nomme le Manque d'Argent et qu'on ne peut ni prendre ni défendre, étant bloquée par une circonvallation et une contrevallation de charognes. »

II

Chrétien pauvre et persécuté, Bloy a une longue et terrible expérience de ce qu'est l'argent.

« L'Argent, dit-il, c'est le sang du Pauvre.»

Pour écrire son nouveau livre il n'a eu qu'à écouter ce que grondaient à ses oreilles ces années maigres et féroces qui l'ont

accompagné si longtemps, alors qu'il errait seul à la recherche de son âme.

Le Sang du Pauvre est écrit « dans une volonté absolue de haine et d'exécration pour les riches...

« Tout homme qui s'enrichit vend le Christ. On ne peut être riche qu'en vendant le Corps et le Sang de Notre Seigneur Jésus-Christ, Et c'est pour cela que Jésus-Christ a prononcé cette parole terrible : « Væ divitibus! »

Les prêtres mondains qui lisent l'Evangile chez Ponce Pilate et « retrousseraient leur soutane pour entrer dans l'Etable de Bethléem » ne veulent ni perdre un dîner, ni choquer un client. Ils ont une explication toute prête, qui agira comme une pommade sur l'âme ulcérée du monsieur tout en or.

« Jésus n'a voulu parler ici que des mauvais riches. Les bons riches, au contraire, lui sont agréables. Voyez les richesses dont il a comblé Salomon. »

« Le mauvais riche, répond Léon Bloy, c'est celui qui donne, parce qu'il gâte le métier. »

Les mauvais riches, d'ailleurs, ceux qui poussent aux malheureux les moins utilisables de leurs croûtes, sont rares dans la corporation.

Ceux-là ont la « concupiscence des yeux ».

« Ils remplacent le décor de la richesse par celui de la misère. » Il leur faut le pauvre en guenilles, qui ressemble à un petit saint Jean-Baptiste dans sa jeunesse et à un père éternel vers la fin, modèle d'atelier pour rapin sentimental.

Les riches, quelquefois, fatigués d'être bêtes, éprouvent le lancinant besoin de l'être plus encore. Au son d'une grosse caisse battue par une main de fille ou de duchesse, ils recrutent des clients pour des fêtes dites de charité où des cabots viennent braire des sentimentalités propres à humidifier les âmes de ces dames. On soûle le Pauvre avec la sueur des danses.

En opposition avec ce mauvais riche, le bon riche, lui, est surtout mis en appétit par le Désir des Pauvres.

« On peut combler toute mesure de prévarication et mettre bas, tous les jours, contre soi-même, une ventrée de fureur, il ne faut pas toucher au désir des Pauvres, qui est la pupille de l'Œil de Dieu, la plaie du côté par où jaillissent les dernières gouttes du dernier ruisseau du Sang de son Fils. »

Mais ce jeu est, pour ainsi dire, sans danger : le pauvre souffre et, s'il rage, c'est au fond cadenassé de son cœur.

Si le riche, par maladresse ou prodigalité, s'est oublié jusqu'à reproduire, son enfant, propriétaire avant le Baptême, sera élevé dans une complète ignorance du Pauvre. Des maîtres choisis et consciencieux le châtreront de ces idées généreuses qui gênent parfois les meilleurs des hommes.

« Mécanique à volupté jusqu'à son dernier jour, la Pauvreté lui sera aussi inconnue que la théologie mystique ou l'histoire universelle et, quand la mort le réveillera de ses imbéciles songes, il faudra lui essuyer les yeux avec des tessons brûlants pour qu'il aperçoive enfin cette compagne de Jésus-Christ. »

Le riche équilibré n'est pas en perpétuel appétit de Pauvre. Il est saisi parfois d'un désir exhibitioniste de montrer sa tendresse.

Si son chien vient à crever, de dégoût, par exemple, pour lui avoir trop sucé les mains, il suivra sa carcasse en pleurant de lourdes larmes et la fera enfouir sous un sarcophage dont le prix assurerait la subsistance de vingt pauvres. Des inscriptions « bêtes comme l'Himalaya » rayent certaines tombes et Tola Dorian confie au marbrier ses alexandrins, risée des typos.

Voici « Linda morte d'attachement, de fidélité, d'intelligence et d'*originalité* ».

Seuls sont expulsés de ce pourrissoir chic les chiens chantés par Baudelaire, « les bons chiens, les pauvres chiens, les chiens crottés, ceux que chacun écarte comme pestiférés et pouilleux, excepté le Pauvre dont ils sont les associés, et le Poète qui les regarde d'un œil fraternel ».

La richesse est le but unique de l'Existence, affirme le Bourgeois faisant risette à sa Caisse.

Le commerce, étant le métier qui fait suer le plus d'argent, deviendra le plus honorable. Les marchands de cassonade ou les métreurs d'étoffes auront des clients pour les peindre ou pour les chanter, et ils n'auront pas assez de pieds pour tant de lèvres.

« Le désir exclusif de s'enrichir est, sans contredit, ce qui peut être imaginé de plus abject. A supposer qu'il fût possible de confronter réellement, c'est-à-dire dans l'Absolu, un artiste et un commerçant, ce serait une expérience à faire crier les

gonds de la terre. D'un côté un homme cherchant la Beauté, la Lumière, la Splendeur libératrice, de l'autre un esclave contraignant son âme à fouiller dans les ordures. »

Tout deviendra commercial, la littérature, l'art, la musique. Tel romancier endetté galopera ses quatre romans à l'année, tel pseudo-poète, gourmand de réclame, fera, pendant de longues années, couver par une poule aux œufs d'or les innombrables chevilles de son poème.

On consent donc à s'enrichir par tous les moyens, à faire avec le gotha des étiquettes de bouteilles de champagne. On consent à tout, mais il ne faut pas que l'horreur de ce trafic soit aperçue par les yeux de ces pauvres qui ne savent pas comprendre.

Il fallait un dérivatif aux haines populaires, une carcasse à planter aux crocs des chiens.

On se cotisa pour construire un bonhomme immonde qu'on habilla des vices les plus voyants. Les finauds lettrés du Parti avertissaient par une étiquette que cet individu avait pour habitude de siroter la sueur des travailleurs en attendant de vendre la France.

C'était le Juif.

La trouvaille était heureuse. Les catholiques, sous la conduite de niais ecclésiastiques, s'élancèrent en avant, suivis par un grand nombre de pauvres aux tripes hurlantes qui se figuraient marcher à l'assaut d'un coffre-fort ; quelques Israëlites, soucieux de la considération de leur valet de chambre, s'imaginèrent que frapper sur leurs frères était le plus sûr moyen de cicatriser leur coupure.

Et il ne s'est trouvé presque personne pour s'écrier avec le grand poète Juif Morris Rosenfeld, splendidement nommé par Léon Bloy « l'Avoué du Saint-Sépulcre » :

> Un peuple qui baigne toujours dans les larmes,
> Que chacun frappe et torture avec joie,
> Qui erre des milliers d'années dans les déserts,
> Et n'a pas encore perdu courage ?
> Pour prononcer le nom d'un pareil peuple
> Il vous faut essuyer vos lèvres. A genoux devant lui, nations!

Dans son *Salut par les Juifs*, Léon Bloy a exprimé son dégoût et son étonnement de voir des prêtres traîner leur soutane en cette chienlit de croisade.

« Nul d'entre eux ne paraît s'être avisé de savoir s'il n'y aurait pas quelque danger grave pour un cœur sacerdotal, à pétitionner ainsi l'extermination d'un peuple que l'Eglise Apostolique Romaine a protégé dix-neuf siècles, en faveur de qui sa Liturgie la plus douloureuse parle à Dieu le Vendredi-Saint; d'où sont sortis les Patriarches, les Prophètes, les Evangélistes, les Apôtres, les Ames fidèles et tous les premiers martyrs; sans oser parler de la Vierge Mère et de Notre Sauveur lui-même, qui fut le Lion de Juda, le Juif par excellence de nature, un Juif indicible et qui, sans doute, avait employé toute une éternité préalable à convoiter cette extraction. »

La question de savoir pourquoi les Juifs sont en grande partie les dépositaires de la Richesse du Monde est infiniment plus profonde. Cette richesse semble s'être abattue sur eux comme un châtiment et comme un signe.

« On a fort écrit sur l'Argent. Les politiques, les économistes, les moralistes, les psychologues et les mystagogues s'y sont épuisés. Mais je ne remarque pas qu'aucun d'eux ait jamais exprimé la sensation de mystère que dégage ce mot étonnant. L'exégèse biblique a relevé cette particularité notable que, dans les livres sacrés, le mot Argent est synonyme et figuratif de la vivante Parole de Dieu. D'où découle cette conséquence que les Juifs, dépositaires anciens de cette Parole, qu'ils ont fini par crucifier, en ont retenu, postérieurement à leur déchéance, le simulacre pour accomplir leur Destin et ne pas errer sans vocation sur la Terre.

« C'est donc en vertu d'un décret divin qu'ils posséderaient la plus grande part des biens de ce monde. »

Les Juifs ont crucifié leur Dieu, que feront-ils de son simulacre ? « Ils le crucifieront » aussi; « crucifier l'argent, c'est l'exalter sur la potence ainsi qu'un voleur; c'est le dresser, le mettre en haut, l'isoler du pauvre dont il est précisément la substance ».

Le riche par ignominie souille l'argent, le Juif par la malédiction de Dieu le confisque.

Que les pauvres attendent, comme l'auteur du *Sang du pauvre*, qu'ils attendent, avec un désir infini, l' « Indignation de Dieu ».

Ecoutez Léon Bloy :

C'est vrai qu'il y a des refuges : l'ivrognerie, la prostitution des

corps, le suicide ou la folie. Pourquoi la danse ne continuerait-elle pas ?

Mais il n'y a pas de refuge pour l'Indignation de Dieu. C'est une fille hagarde et pleine de faim à qui toutes les portes sont refusées, une vraie fille du désert que nul ne connaît. Les lions au milieu desquels elle a été enfantée sont morts, tués en trahison par la famine et par la vermine. Elle s'est tordue devant tous les seuils, suppliant qu'on l'hébergeât, et il ne s'est trouvé personne pour avoir pitié de l'Indignation de Dieu.

Elle est belle pourtant, mais inséductible et infatigable, et elle fait si peur que la terre tremble quand elle passe. L'Indignation de Dieu est en guenilles et n'a presque rien pour cacher sa nudité. Elle va pieds-nus, elle est tout en sang... Ses yeux sont des gouffres sombres et sa bouche ne profère plus une parole. Quand elle rencontre un prêtre, elle devient plus pâle et plus silencieuse, car les prêtres la condamnent, la trouvant mal vêtue, excessive et peu *charitable*. Elle sait si bien que tout est inutile désormais! Elle a pris quelquefois des petits enfants dans ses bras, les offrant au monde, et le monde a jeté ces innocents dans les ordures, en lui disant :

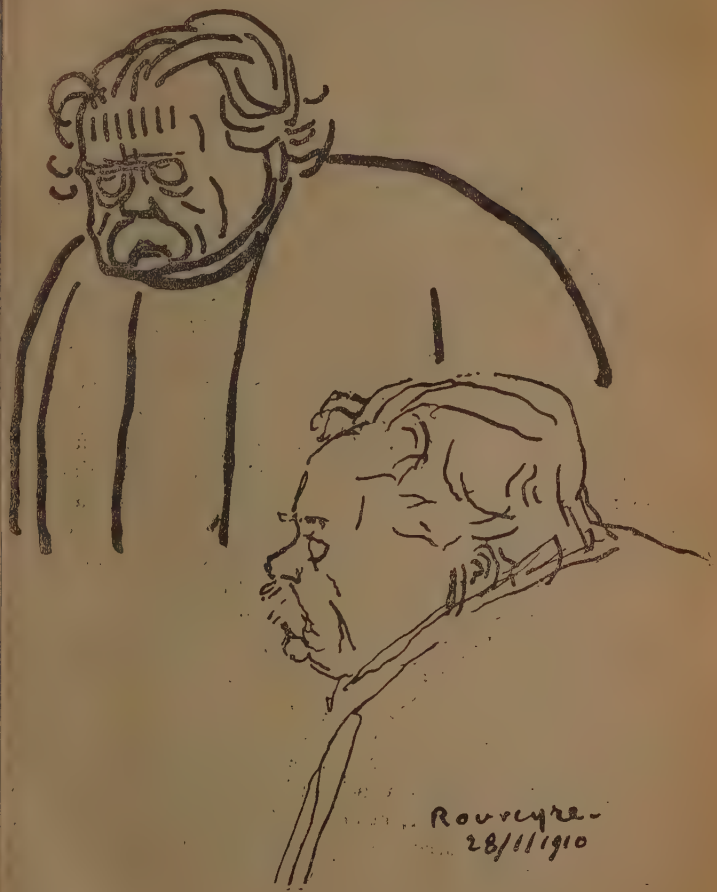
— Tu es trop libre pour me plaire ! J'ai des lois, des gendarmes, des huissiers, des propriétaires! Tu deviendras une fille soumise et tu paieras ton terme.

— Mon terme est proche et je le paierai fort exactement, a répondu l'Indignation de Dieu.

Ce livre terrible d' « un Justicier obéissant » contribuera peut-être à rafraîchir les douloureuses blessures de certains pauvres, et sera, espérons-le, pour les bouffis de richesse, un levain de terreur.

Et puis, la puissance des œuvres de Bloy sur certaines âmes est si grande qu'elle pourrait transformer un riche lourd de malédictions en un de ces pauvres, qui selon le mot du Dante « se cachent dans la lumière ».

ANDRÉ DUPONT.



LÉON BLOY

HISTOIRE VRAIE DE DEUX NÉGRIERS

Il n'a jamais été facile de savoir ce qui se passe à bord des navires. Les nombreuses commissions chargées d'enquêter sur notre marine militaire ont pu s'en apercevoir. Quant à l'indiscret qui, il y a quelques années, eut la malencontreuse idée de vouloir pénétrer les mystères d'un terre-neuvier breton, on se souvient qu'il en mourut.

S'il en est encore ainsi de nos jours, on s'imagine ce qu'il en dut être dans un temps où le capitaine était réellement le seul « maître à son bord après Dieu ». Les voyages étaient de longue durée; on relâchait dans des régions lointaines d'où les nouvelles mettaient de longs mois à venir. Quant à la sincérité des déclarations faites par les gens de mer à leur retour aux greffes des Amirautés, elle est fortement sujette à caution : les rapports sont truqués à volonté; certains capitaines avouent même tenir deux livres de bord, l'un, en clair, contenant la vérité pour les autorités compétentes, l'autre en une écriture convenue et secrète, contenant la vérité vraie.

Les ordonnances royales se montrent impuissantes à empêcher les équipages de prêter solennellement le serment de ne rien dévoiler de ce qui se passera à bord : le bavard a trop lieu de craindre de rudes représailles.

Parfois, une dénonciation anonyme parvient au procureur de l'Amirauté; l'appareil judiciaire se met en mouvement; des rancunes qui couvaient trouvent soudain l'occasion de s'exercer, les langues se délient, et la vérité arrive à se faire jour. Ce sont des pièces d'instructions judiciaires qui nous ont permis de reconstituer l'histoire vraie de deux négriers. Tous deux se rattachent au port de Dunkerque, privilégié sous l'ancien régime pour le commerce avec les colonies françaises; les armateurs y joignirent tout naturellement la traite des noirs (1).

(1) Raymond de Bertrand : *le Port et le Commerce maritime de Dunkerque au*

Une des principales franchises conservées par Louis XIV à sa nouvelle conquête fut l'exemption des classes pour les gens de mer qui la fréquentaient. Afin d'avoir un certain nombre d'inscrits maritimes dans cette région, le roi dut les y importer du quartier de Boulogne. Mais ce désavantage pour la marine militaire fut largement compensé par le bénéfice que retira le port de l'afflux d'une quantité de marins étrangers, qui formèrent le principal noyau des équipages des bâtiments corsaires.

§

Au début du XVIII[e] siècle, trois ans après la paix d'Utrecht, un Irlandais appelé Edmond Burke commandait une frégate de Dunkerque, *le Saint-Jacques*, armée par Mathieu de Wulf, qualifié « bourgeois de cette ville, marchand et capitaine de navires », lequel avait été l'un des plus fameux corsaires de la dernière guerre (1).

Un peu plus tard, vers la fin de l'année 1721, la société d'armement « de Wulf et Compagnie » armait une autre frégate, *le Comte de Toulouse*, pour aller faire le commerce des nègres ; le commandement en fut confié à Burke. Il s'associa dans l'armement pour un huitième. Sa commission de premier capitaine lui valut 400 livres d'appointements par mois ; ses droits de commission furent réglés à 4 o/o des nègres qui seraient achetés, et à 4 o/o de ceux qui seraient livrés à terre ; il eut encore droit à vingt nègres de privilège, et enfin à 4 o/o sur toutes autres marchandises. Ses armateurs le munirent d'une lettre pour le sieur Lejeune, leur correspondant au Cap Français de Saint-Domingue, chargé de recevoir sa cargaison : et Burke mit à la voile.

Il fit route pour Madagascar, commerça dans les parages de l'Océan Indien, et réussit à échanger ses marchandises de troc contre une cargaison d'or, d'argent, de diamant, de marchandises des Indes très riches, c'est du moins lui qui l'affirme (2), et d'esclaves. Ainsi chargé, il se dirigea sur le lieu de sa destination, et aborda au Cap Français le 15 mars 1723.

A son arrivée, un négociant, le sieur Charles Legac, lui

XVIII[e] siècle, Dunkerque, 1865, in-8, p. 140, fixe à tort le début de ce trafic à l'année 1741, puisque la première affaire que nous allons conter remonte à 1721.

(1) Arch. du Greffe du Trib. de Commerce de Dunkerque, *Registre secret*, I, f. 18.

(2) Bib. Nat. f° Fm 2,558.

apporta une lettre de ses armateurs lui enjoignant de ne pas remettre au sieur Lejeune celle qu'il avait entre les mains, et de s'en rapporter à Legac pour toutes ses opérations commerciales. Sitôt à terre, il alla, conformément aux ordonnances, faire sa déclaration à l'Amirauté et au Domaine ; après quoi, il fit visiter ses noirs par Legac, un médecin et un chirurgien-major : les noirs furent reconnus en bon état, la vente en fut autorisée.

Burke se préparait à réaliser les gros bénéfices qu'il escomptait, lorsque, trois jours après son arrivée, le 18, il se vit arrêter par ordre du gouverneur, et mener prisonnier à bord du vaisseau du roi *le Portefaix*, commandé par M. de Tilly. Deux garnisons, comprenant un sergent, un caporal et quinze soldats, furent installées sur *le Comte de Toulouse* et à la factorerie de Legac. Burke affirma par la suite que, sans que le moindre inventaire en ait été dressé, ses effets furent abandonnés aux soldats et à ses « ennemis » ; on saisit ses registres, ses connaissements, ses livres de compte, ses factures, bref tous ses papiers de bord avec ses instruments de navigation. Le lieutenant général de l'Amirauté aurait encore fait enlever et forcer neuf coffres pleins d'or et d'argent. Au doigt même de Burke, on prit un brillant qui lui avait coûté 400 livres à Madagascar. Enfin, « pour comble de malheur », il se vit impliqué dans une affaire d'assassinat.

Que s'était-il donc passé? c'est ce que le procès criminel qui s'en suivit va nous apprendre (1).

Quelque temps après que *le Comte de Toulouse* avait quitté Dunkerque, Grégory, le second capitaine, s'aperçut que, contrairement à son attente, on n'allait pas faire la traite à la côte de Guinée. Il eut une explication avec Burke, et apprit que l'on devait tout d'abord vendre des armes aux pirates et forbans de Madagascar. Il se refusa à accepter la responsabilité d'un trafic qu'il considérait comme un « crime capital » ; il insista, ignorant que le capitaine obéissait aux instructions de ses armateurs, et tenta de s'opposer à la décision prise. Constatant qu'il n'y pouvait rien changer, il déclara qu'on ne la réaliserait que contre son degré, et sans son consentement.

Dès lors, Burke jura sa perte. Il se concerta avec Laurent O'Kalan, l'aumônier du bord (un assez inconcevable aumônier,

(1) Bibl. Nat., f° Fm. 1883.

comme on va le voir) et son propre beau-frère, Henry Voilche [Walsh]. Tous trois s'assurèrent la complicité de plusieurs hommes de l'équipage.

Leur plan une fois arrêté, Burke séquestra son second pendant deux jours et demi dans sa chambre; après ce temps, l'aumônier vint l'y trouver, et l'amusa de bonnes paroles pour tâcher de le faire revenir sur ses dispositions premières. Voyant qu'il n'y réussissait pas, il sortit de la chambre pour y rentrer quelques instants après accompagné de matelots affidés. O'Kalan tira sur Grégory le premier coup de pistolet, aussitôt suivi de plusieurs autres, puis le jeta à la mer par la fenêtre. La victime essaya de se sauver à la nage : l'aumônier, le pistolet au poing, contraignit le nommé Berlemont à l'achever d'un coup de fusil. On repêcha ensuite le cadavre pour le dépouiller de ses hardes; on lui ôta ses boucles et tout ce qu'il portait de précieux. Au cours de ses voyages en Chine et aux Indes, Gregory avait amassé des biens assez considérables : ses assassins se les partagèrent.

Burke avait tenté d'entraîner dans son parti les frères Bouand, Suisses de nation, l'un chirurgien-major, l'autre apothicaire sur *le Comte de Toulouse*. Ils ne répondirent pas à ses sollicitations, et d'eux aussi le capitaine chercha à se débarrasser. Il est bon de dire qu'ils possédaient personnellement sur le navire pour plus de 45.000 livres de marchandises. Un jour, qui tombait en temps de carnaval, étant à la côte de Madagascar, il descendit à terre en leur compagnie, sous prétexte d'aller à la chasse. Sitôt hors de la vue du rivage, il les mit aux fers. Pour que les gens de son équipage, qui semblent n'avoir pas approuvé des cruautés dont ils pouvaient devenir victimes, ne les entendissent pas crier, il avait fait organiser par l'aumônier O'Kalan un « tam-tam » retentissant : tandis que tambours, cymbales, trompettes et violons faisaient rage, dix nègres assommaient les frères Bouand à coups de bûches. Ils les traînèrent ensuite enchaînés et accrochés par une main et par un pied, dans la direction de la mer, avec l'intention de les y jeter. Un homme de l'équipage s'en aperçut, et donna l'alarme ; les autres accoururent, et décrochèrent les deux malheureux. Mais lorsqu'ils voulurent les rafraîchir et les panser, Burke et ses complices les en empêchèrent, les armes à la main.

Cette attitude des hommes leur donna toutefois à réfléchir. Pour se tirer d'embarras et perdre les Bouand, voici ce qu'ils imaginèrent : l'aumônier, sans prendre la peine de baptiser deux jeunes nègres de la cargaison, les fit communier, puis leur suggéra de déclarer qu'ils avaient vu quatre diables sortir des lits des frères Bouand. *Le Comte de Toulouse* ayant relâché à Pernambouc, qui appartenait aux Portugais, O'Kalan s'empressa de dénoncer au gouverneur les Suisses comme sorciers. Le gouverneur les renvoya devant le tribunal de l'Inquisition. Les inquisiteurs commencèrent leurs interrogatoires, et ne tardèrent pas, en confrontant les dépositions de Burke et de O'Kalan avec celles de l'équipage, à en constater les fausselés, à deviner que tous deux en voulaient surtout aux richesses de ceux qu'ils accusaient. Ils enfermèrent l'aumônier dans un couvent. Mais Burke parvint à négocier avec le supérieur, qui délivra le prisonnier. Ce supérieur fut par la suite interdit à perpétuité, et déposé. De leur côté, Burke et O'Kalan s'étaient sauvés à bord de leur navire, qui mit aussitôt à la voile.

C'est dans ces conditions que *le Comte de Toulouse* avait gagné Saint-Domingue, le lieu de sa destination.

Là, l'équipage, libéré de la contrainte de la discipline du bord, avait dénoncé l'assassinat de Grégory, et les sévices exercés contre les Bouand(1). L'arrestation des coupables s'ensuivit aussitôt ; leur procès fut instruit au criminel. L'interrogatoire des hommes révéla sur le compte du capitaine des détails plutôt pittoresques : le trompette du *Comte de Toulouse*, s'étant permis de blâmer les cruautés de Burke, s'en était vu faire l'application; l'irascible Irlandais lui coupa l'oreille droite, lui fendit le visage, et lui brûla les deux mains. Un matelot, Portugais de nation, ayant engagé le trompette à se soustraire à de pareils traitements, fut châtié de deux coups de pistolet, et, comme il n'en mourait pas assez vite, O'Kalan l'acheva d'un coup de fusil.

Et encore, le maître-coq ayant eu le malheur de laisser de l'écume sur la soupe, Burke, pour le punir, le coiffa de la marmite bouillante ; puis, quotidiennement, il le fit attacher nu sur un affût de canon, et fustiger, jusqu'à ce que le pauvre diable, un vieillard de soixante-cinq ans, en mourût.

(1) B. N. f° Fm 1883.

Une sentence du 22 mai 1723 condamna Burke, O'Kalan, Voilche et Berlemont à être pendus, après avoir restitué à la veuve de Gregory et aux Bouand les biens dont ils les avaient dépouillés. Ce premier jugement fut confirmé par un arrêt du Conseil supérieur du 8 juin suivant. Mais alors la Compagnie des Indes intervint pour demander la cassation de l'arrêt ; les armateurs réclamèrent la mainlevée du navire et de la cargaison, confisqués à tout hasard par le receveur de l'Amiral de France, si bien que l'affaire fut évoquée de la colonie à la métropole. Tandis que Burke goûtait les charmes d'une villégiature au Fort-l'Evêque, Voilche était pendu à Ostende, et O'Kalan mourait en prison, à Nantes. Un doute plana sur la fin de l'aumônier ; elle avait été précédée d'un testament innocentant complètement le capitaine : ce dernier affirma qu'elle fut naturelle, tandis que ses adversaires la mirent sur le compte du poison, en faisant remarquer que Burke avait un intérêt capital à ce que son complice ne subît pas la question.

Burke bénéficia de ce doute : il fut condamné en fin de compte à un an de prison, et à 3.000 livres envers la veuve de Gregory. En 1728, nous le trouvons encore au Fort l'Evêque, d'où il demandait instamment sa liberté. Dans sa supplique, il se déclarait volé : sa cargaison devait valoir de quatre à cinq millions de livres et on n'en retrouvait plus que pour 90.000 (1).

Il est possible que la traite des noirs, ainsi comprise, rapportât de sérieux bénéfices ; mais pratiquée plus normalement elle semble avoir été moins fructueuse. Le commissaire des guerres Sergent, après une inspection à Dunkerque, écrivait en juillet 1729 (2) : « Il est party, il y a dix jours, un vaisseau de 250 tx. pour le compte des négociants de Dunkerque, pour aller en Guynée y achetter des nègres et les transporter aux isles françoises de l'Amérique et l'on n'en a point encore vu qui ayt bien réussi. Il est très difficile et fort risquable par les maladies qui se mettent dans ces gens-là, et par les calmes qui les arrestent trop longtemps dans ces mers. » En vérité, le cas du capitaine Morel, commandant *le Duc-de-Choiseul*, ayant vu mourir de maladie tout son équipage à la côte d'Afri-

(1) B. N., f° fm 2558.

(2) *Mémoires concernant la ville de Dunkerque.* « Bull. Union Faulconnier », 1907, t. X, p. 115.

que et restant seul avec le chirurgien pour contenir vingt-cinq captifs, n'est pas aussi exceptionnel qu'on serait tenté de le croire (1).

Mais les difficultés de cette nature ne furent pas les seules, ni peut-être les moindres, que rencontrèrent les traitants.

Les Anglais ne trouvèrent pas d'emblée, afin de ruiner nos colonies d'Amérique, le moyen si simple et si peu coûteux de nous faire renoncer de nous-mêmes au commerce des noirs en jouant avec une admirable maëstria de cette fameuse « sensibilité » qui fut comme la marque de fabrique des âmes de nos pères au XVIII^e^ siècle, et dont les dernières vibrations nous font encore à l'heure actuelle commettre un nombre si respectable de solennelles bévues. Au début, il leur fallut bien employer la force. Ils n'y manquèrent pas, et ils le firent comme tout ce qu'ils font, en toute conscience. L'action tenace et inlassable des particuliers vint ici encore en aide aux vues de leur gouvernement, avec un ensemble, une discipline, dont seuls ils donnent un pareil exemple, et qui constituent une de leurs plus grandes forces.

Les registres des Délibérations de la Chambre de Commerce de Dunkerque ont gardé l'écho des plaintes adressées à leurs armateurs par les capitaines que molestaient les Anglais. Pierre-Jean Bart, officier du Roi, neveu du fameux corsaire, et qui devait avec son fils trouver une mort héroïque sur *la Danaë* au début de la guerre de Sept ans, commandait en 1750 *la Flore*, navire armé par Pierre Tugghe pour la traite des nègres et le commerce des isles d'Amérique. Le 1^er^ mai de cette année, il se plaignait amèrement dans une longue lettre des obstacles que les Anglais lui avaient opposés ; il avait dû surmonter les difficultés les plus inextricables pour acheter 407 esclaves, dont 108 étaient morts avant d'arriver au Cap Français de Saint-Domingue. Il insistait sur ce que nos rivaux « gâtaient » le commerce de la France, non seulement en lui suscitant une opposition systématique et des empêchements sans nombre, mais aussi en introduisant dans les colonies françaises des nègres et autres marchandises à plus bas prix que les négociants français, malgré la croisière des navires de guerre (2).

(1) Lettre de Sartine à d'Anglemont, du 12 novembre 1776, Arch. de Mar. de Dunkerque, B 2 reg. 7.

(2) Les plaintes sur ce dernier point n'étaient pas nouvelles. Dans une lettre au

La Chambre de Commerce transmit les doléances des armateurs au ministre de la Marine, Antoine-Louis Rouillé, comte de Jouï, qui répondit : « Le roi a déjà fait porter des plaintes à la Cour d'Angleterre sur les difficultés que les navires français éprouvent pour la traite à la côte d'Anamalou, et il y a lieu d'espérer qu'il sera donné des ordres convenables pour faire cesser ces difficultés. » Il y eut, en effet, « lieu d'espérer », jusqu'au jour où les Anglais eurent définitivement anéanti notre marine, et accaparé notre empire colonial (1).

Un de leurs nombreux actes d'hostilité motiva la procédure où nous avons puisé les éléments d'un récit, qui nous permettra d'entrer dans le détail exact de l'existence et des opérations des traitants (2).

Le 27 avril 1750, à quatre heures du matin, le senault *le Samuel-Marie*, jaugeant 90 tx., armé de 4 canons et 7 pierriers, équipé de 37 hommes, appareilla du port de Dunkerque. L'armateur, Rutldige, était ce banquier qui, cinq ans plus tôt, avait avancé la majeure partie des fonds nécessaires à l'armement des navires sur lesquels le Prétendant Charles-Edouard passa en Ecosse (3).

Le capitaine, nommé Jean-Baptiste Maginel, avait ordre de faire la traite à la côte de Guinée. Il emportait une cargaison de « fer, plomb, rasades, eau-de-vie, et autres marchandises permises et convenables pour ladite traite ». Tous ses papiers de bord étaient en règle, depuis le congé de l'Amiral jusqu'à l'autorisation de la Compagnie des Indes, datée de Paris, le 14 février précédent.

Conseil de Régence, Duquesne, qui gouvernait alors la Martinique (20 mars 1716), expliquait l'impossibilité où il se trouvait d'y mettre ordre : « Quant au Commerce, j'informeray messeigneurs que j'ay dans toutes mes lettres rendu compte de l'impossibilite de l'empescher, malgré toutes mes attentions et les ordres sévères que j'ay envoyés dans les quartiers. Je prens la liberté d'en joindre icy les copies. Comment puis-je m'opposer que les batteaux anglois n'aillent autour de l'isle et dans les anses ou les habitans vont la nuit avec leurs canots : je vois très souvent ces batteaux croiser, mesme mouiller hors de la portée du canon, mais je n'ay aucuns bastismens pour les chasser, et je n'ay osé exposer la chaloupe d'un marchand sur ce que je sçay qu'ils sont armés et ont du canon. Je ne puis donc malgré tous mes soins et mon attention aux ordres du Roy empescher que ces batteaux ne naviguent, et je puis asseurer que s'il se fait du commerce, ce n'est point dans ces rades, mais aux environs de l'Isle. » — Bibl. Nat., ms. nouv. acq. fr., 4.977, f° 213 v.

(1) Reg. del. Ch. de comm. de Dunk., XXIII, f° III.

(2) Déclaration du capitaine Maginel, du second capitaine Courson, à l'Amirauté du Bourg-Saint-Pierre de la Martinique ; série des procès-verbaux de bord du *Samuel-Marie*, aux Arch. du Greffe de Tribunal de commerce de Dunkerque.

(3) Emile Mancel, *Gaspard Bart et ses descendants*, « Bull. Union Faulconnier » 1904, t. VII, p. 29.

Parvenu à l'atterrage de la côte de Guinée, il relâche à Gorée pour faire de l'eau et du bois : le gouverneur lui refuse le second objet. Il remet bien vite à la voile, le 29 mai, pour en quérir ailleurs. C'est son premier déboire. Le second lui vient de son subrécargue, un Anglais nommé Fowler, qui fait en outre fonction de pratique, et dont il a ordre de suivre les instructions. Tous deux ne s'entendent que par interprète, et y parviennent difficilement, Fowler entrant à tous propos dans de furieuses colères. Or, *le Samuel-Marie* ayant sa chaloupe et son canot à la traîne, Maginel, qui prévoit du gros temps, veut la hisser à bord : cela suffit pour que le subrécargue s'y oppose, sous prétexte que, dans ce pays, il est d'usage de la laisser à la traîne. Le capitaine, après une violente discussion, doit s'incliner ; comme il l'a prévu, une tempête s'élève; il faut mettre à la cape ; la mer devient grosse ; une lame emplit la chaloupe qui chavire, et qu'il faut bien alors hisser à bord : son gouvernail est brisé, et elle perd trois tiercons cerclés de fer et sa grand'voile. Le vent souffle de plus belle; la situation devient dangereuse. Maginel réunit en conseil son état-major, et, afin d'éviter de se perdre corps et biens, on décide de courir vent arrière pour aller mouiller à la rivière de Sierra-Léone, où l'on parvient sans plus d'encombre le 17 juin.

C'est un endroit très fréquenté des négriers. Sept navires s'y trouvent en ce moment, quelques-uns depuis plus de six mois. Maginel reconnaît un Nantais, deux Bordelais, et un compatriote de Dunkerque ; les trois autres arborent pavillon britannique. Il lui semble qu'il y a là trop de monde pour opérer fructueusement, mais Fowler, dit-il, « m'aubligea d'y rester et de faire la traitte comme les autres, ce que je réusisez asez bien aprez la mort dudit Fauler ». Une dernière colère, et probablement aussi une crise d'alcoolisme, l'ayant à sa grande satisfaction débarrassé de son fâcheux subrécargue, Maginel, son navire réparé, approvisionné d'eau et de bois, cingle vers les îles Bananes. Le 30 juin, parvenu heureusement à la rade de la grande île Banane, lui et ses officiers commencent leur trafic le long de la rivière de Cerbera. Chacun s'installe à terre dans une hutte en torchis décorée du nom de magasin. Il va falloir ruser avec les concurrents, résister aux pilleries des chefs du pays, et aussi des habitants, contenir les captifs

toujours prêts à la révolte, et les ménager cependant de manière à ne pas les détériorer, car ils représentent une valeur marchande. Et cela tandis que la fièvre mine et brise toute énergie. Que de mélancolie dans le texte fruste de ces procès-verbaux qui constatent l'ouverture des caisses de vin de Malaga, de vin mousseux, ou de bière ! L'état-major est réuni au complet, les hommes jettent un coup d'œil inquiet : la caisse ouverte, on constate que les deux tiers des bouteilles sont brisées, ou que les bouchons ont sauté. L'eau, embarquée lorsque les paquets de mer ont inondé le pont, a pénétré jusqu'à la cale ; des vivres et des marchandises sont avariés. Il ne reste qu'à continuer à grelotter de fièvre, sans le cordial qui donne du ton ou le breuvage qui rafraîchit.

Le 10 septembre, J.-B. Maginel a récolté 78 captifs. Il en aurait davantage, sans une série de lamentables mésaventures.

D'abord son second, Courson, eut le malheur de perdre deux esclaves « lesquels, malgré que quatre gens de son équipage fussent couchés avec eux, eurent la finesse et la ruze, quoyque bien enchainés, de se débarrasser et de faire un trou au mur » par lequel ils se sauvèrent. On se mit en campagne à leur poursuite ; on n'en rattrapa qu'un, retombé aux mains d'un chef du pays, qui le rendit contre une rançon de 32 barres. Le second, on l'apprit par la suite, arrêté par d'autres noirs, fut revendu au capitaine d'un bâtiment de Bordeaux.

La nuit du 3 septembre, c'avait été une autre fuite : le capitaine souffrant d'une forte fièvre, le chirurgien l'oblige à se coucher. Il s'y décide, « après avoir fait une petite remontrance à l'équipage d'avoir à bien veiller, »... et à minuit, on l'avertit que deux des plus beaux nègres, « malgré qu'ils étaient bien enchaînés, eurent le secret de sortir de l'entrepont dudit senault, et de passer par la petite écoutille de l'avant, après quoy ils prirent le canot avec tant d'adresse et de subtilité que personne du bord ne s'en aperçut ».

Le capitaine fait tirer trois coups de canon pour donner l'alarme à terre, dans le vague espoir qu'on arrêtera les fugitifs, mais il n'en reçut depuis aucune nouvelle, malgré les recherches les plus actives.

Quant à son canot, il sut qu'on l'avait vu échoué « dans une ance chez un seigneur nègre », à six lieues de là. Malgré

sa fièvre, il descend à terre avec une pratique du pays, va « chez ce seigneur-là », qui consent à lui rendre l'embarcation moyennant le paiement de 600 barres. Après de longues négociations, le nègre abaisse ce chiffre à 200, mais Maginel le trouve encore trop élevé, et le « quitte là ».

Etant près de l'endroit où Courson tient son « magasin », il s'y rend. Il espère obtenir justice pour son canot et ses deux fugitifs, d'un chef qu'il appelle « le Grand Roy », ni plus ni moins que s'il se fût agi de Louis XIV. « Ledit Roy me fit faire réponce qu'il n'avoit point de justice à me rendre, et qu'il estoit sy malade que moy ce qui l'empechoit de venir me voire, qu'il avoit cinq captifs à me vendre. »

Le « magasin » de Courson est l'objet de la convoitise des gens du pays; Maginel confesse avoir trouvé son second entouré « d'une trentaine de voleurs », qui ont été jusqu'à le souffleter, menaçant de le tuer, avec l'écrivain qui l'accompagne. Il est plus prudent d'aller ailleurs établir son comptoir; mais au moment de déménager les marchandises, ces gens s'y opposent si énergiquement qu'il faut les leur laisser entre les mains.

Plus tard, le canot fut rendu par des courtiers, contre 32 barres : ce n'était pas 600, mais il n'en fallait pas moins payer pour rentrer en possession de son bien.

Le 17 du même mois, l'alerte fut autrement chaude. Les « captifs estans forts et robustes, quoy que enchaînés et enferrez de deux en deux », se débarrassent sournoisement de leurs fers; à huit heures du matin, après que le chirurgien vient de passer la visite habituelle, ils montent brusquement derrière lui, envahissent le pont, se saisissent de tout ce qui leur tombe sous la main, « tant morseaux de bois que poulies et autres vieux fermands ». Ils se jettent sur les officiers et l'équipage, s'emparent de plusieurs haches nouvellement aiguisées pour aller faire du bois, en donnent sur la tête du chirurgien qui, « sans une poulie qui luy para une partie du cout, luy auroit coupé la tette en deux, de mesme qu'au cuisinier ». Ils s'acharnent sur les blancs affaiblis par la fièvre. « Le nommé Laurent Fleury Crépain et le petit Glason, qui estoit alors dans la pirogue le long du bord, furent coupez à cout d'ache par les dits nègres qui sautèrent dans la pirogue où ledit Crépain fut mort sur-le-champ, et le petit Glason fut remis à bord extrê-

mement blesséz. » Les révoltés s'efforcent de couper les câbles des ancres. Il faut se mettre en défense.« Le carnage et révolte desdits nègres fut si terrible que, ne pouvant se rendre maîtres des blancs, ils se seroient tuez les uns les autres et plusieurs se jettèrent à la mer », malgré les *précautions* et les *ménagements* pris pour les *conserver*, car la denrée est précieuse et vaut qu'on la sauvegarde. « On fut contraint de faire main basse sur lesdits nègres quoy qu'ayant tollérez tout ce qu'on pouvoit pour tâcher d'apaiser cette révolte, ce qu'il ne fut point possible sans prendre des armes et de faire feu sur eux, ce qui les épouvanta. » Beaucoup se jettent à l'eau ; la chaloupe d'un négrier mouillé dans le voisinage aide à en repêcher quelques-uns. Les captifs sont enferrés à nouveau, et plus étroitement, des pieds et des mains. Le résultat de la bagarre se chiffre par deux blancs tués, deux qui se sont noyés en se jetant à l'eau par peur des coups, et cinq à six blessés ; de l'autre côté, par treize nègres tués ou noyés, et plusieurs dangereusement blessés, « l'un le bras cassez, l'autre plusieurs cout de coutelat de sur la tette, grande partie estropiez... de sorte que de 78 captifs qu'il y avoit à bord avant la révolte bien portans, il ne s'en est conservé et trouvé après ladite révolte que 65 ; qu'il est en outre mort de maladie deux nègres, de manière qu'il n'en restoit plus que 63 des deux sexes, grands et petits ». L'un des révoltés, évadé, fut racheté moyennant 25 barres (une pièce de bass bleu valant 6 barres ; une pièce cheeks, 8 barres ; une demi-ancre d'eau-de-vie, 4 barres ; un baril de poudre, 4 barres ; 36 couteaux, 2 barres ; 4 bouteilles d'eau-de-vie, 1 barre).

La paix rétablie à bord du *Samuel-Marie*, le capitaine recommence sa traite.

Sur ces entrefaites, « le Grand Roy vint à mourir. Cela fit une révolution dans le pays, que tous ces misérables nègres ne faisoient que courir pour piller et voller partout où ils pouvoit attrapez, et entre eux-même. » Pendant six jours et six nuits consécutifs, Maginel, avec six hommes de son équipage, doit monter la garde au magasin qu'il a installé à la côte, pour défendre ses marchandises qu'on cherche à lui voler. La situation se prolongeant, il décide de les rembarquer dans sa chaloupe : pour y réussir, il doit prier, menacer, promettre d'en

envoyer d'autres, et payer encore une ancre d'eau-de-vie et deux boucauts de denrées.

Il mène sa chaloupe à deux lieues de là, et, le 1er octobre, à trois heures du matin, mouille le grappin devant le territoire du « seigneur Augustin ». Une pirogue vient à lui : « Je chargeai quatre fusils moy-même pour la faire parler, ce qui fut impossible. Je restai à faire le quart jusqu'au jour ; la pirogue est disparut à 7 heures du matin. »

Confiant la chaloupe à Courson, le capitaine descend à terre voir le « seigneur Augustin » qui lui a promis de venir à bord du senault échanger des esclaves contre des marchandises. A son retour, il trouve Courson et ses six hommes « les mains amarrées derrière le dos » ; ils se sont laissé surprendre par une bande de nègres qui ont pillé et emmené les marchandises à trois lieues de là. « Le sieur Maginel fit tous ses efforts pour ravoir les dittes marchandises, ce qui ne fut pas possible ; il s'exposa parmy une bande de vollers qui estoit armez des aches, des armes, pistolet et sabres ; il resta un jour et demy parmy eux. Voyant qu'il ne pouvoit rien avoir, il s'en retourna dans sa chaloupe (1). »

Entre temps, six captifs sont morts, et une négresse a été échangée avec un autre capitaine de négrier, Souchay, contre un lot de marchandises propres à réassortir la cargaison de troc du *Samuel-Marie*.

Au cours de la révolte, les nègres ont réussi à couper les câbles de trois ancres, si bien qu'il ne reste plus que deux petites ancres de toue ; on s'en sert pour draguer le fonds, et l'on repêche une des ancres perdues. Mais J.-B. Maginel s'en trouve insuffisamment muni pour aller vers la Côte d'Or, où il espère trafiquer plus avantageusement. Il s'en est rendu compte la nuit du 13 au 14 octobre, où un ouragan a failli lui causer de graves avaries.

Non loin de là, *la Béhinnière*, une goëlette de Nantes,

(1) Les marchandises volées consistaient en : 3 fusils d'éléphant, 9 mousquets, 3 fusils de traite, 11 boucauts, 24 sabres, 12 douzaines de couteaux, 30 livres de rasades, 5 barres de fer, 19 demi-ancres et demi d'eau-de-vie, 5 barils de poudre, 27 pots de grès, 12 livres de neptune, 100 livres de bassins de cuivre, 38 d'étain, 5 pièces de bass bleu 8 de checks, 4 de coton, 12 de guinée, 6 de chiné, 24 pièces de platille, 38 d'étoffes diverses, 6 fusils de chasse, 5 fusils danois, 21 bouteilles de vin de Bourgogne. Auxquelles il faut ajouter comme provenant de la pacotille du capitaine : une robe de chambre et sa veste de perse, une veste et une culotte de bazin façon de serviettes, 156 livres de plomb à gibier, une robe de chambre et sa veste de ginga, deux culottes de toile grise, deux livres de thé verd.

capitaine Michel de Kervenny, se livrait également à la traite des noirs. Maginel s'entend avec le second, nommé Macnamara, gérant de la cargaison de ce navire, pour réunir en un stock toutes leurs marchandises, et opérer en commun. Dans l'état des choses, un tel contrat de société ne peut qu'être profitable à ses armateurs, dont les intérêts sont fort compromis. Maginel et Macnamara signent leur traité le 4 novembre. Mais le *Samuel-Marie* n'étant pas propre au voyage à la Côte d'Or, Maginel en confie le commandement à Courson, auquel il donne toutes les instructions nécessaires, avec l'ordre d'attendre son retour; il ignore ce que durera son absence, six semaines, deux mois peut-être. Le 22 novembre, il quitte son bord et passe sur *la Béhinnière* pour aller à la Côte d'Or, « avec mille protestations [tant] de messieurs les officiers que de l'équipage, me promettant qu'il auroit tout le soin possible du navire et des nègres ».

A son retour, il ne trouve plus *le Samuel-Marie :* il le cherche en vain du cap de Monte aux îles Bananes. Le seul parti à prendre pour vendre au lieu de sa destination les 17 nègres *et demi* qui lui reviennent pour sa part dans la traite commune, est de passer au Bourg-Saint-Pierre de la Martinique sur *la Béhinnière.*

La goëlette mouille à la rade de ce port le 28 mai 1751. Le premier navire qu'y aperçoit Maginel est *le Samuel-Marie.* Il en trouve l'équipage réduit à dix-neuf hommes : quatre ont déserté, le reste est mort de maladie. Courson a vendu les marchandises de la cargaison et celles de pacotille sans en opérer la distinction, sans retirer les reçus des mains des acheteurs, sans même prendre les précautions les plus indiquées pour les empêcher de se gâter. Sa déclaration à l'Amirauté est entachée de mensonges et il a gravement contrevenu à l'Ordonnance de la Marine, en n'attendant pas son capitaine le temps de trois mois, ainsi qu'il est prescrit.

La déclaration de Courson, dont nous avons eu sous les yeux l'original, est en effet fort peu claire et souvent contradictoire.

Il explique qu'après le départ du capitaine il continua sa traite dans la rivière de Cerbera, jusqu'à ce qu'un navire anglais de la Compagnie le contraignit à la cesser, le 2 décembre 1750, menaçant de le couler s'il n'appareillait pas sous

trois jours. Un vaisseau du Roi d'Angleterre appuyait ces démonstrations, qu'accentua à coups de canon un navire marchand de Bristol, *le Triton*, armé de huit pièces de canon. Il fallut bien obtempérer. Courson cingla vers les îles Bananes, où il arriva le 6 décembre. Il aurait attendu Maginel pendant quarante-cinq jours, au cours desquels il traita de 14 captifs, « pour ne pas perdre son temps... de sorte que sa traite se seroit montée à 115 noirs tant grands que petits, mâles et femelles, pour le compte de la cargaison ; qu'en outre ledit sieur Maginel auroit envoyé à bord dudit lieu de Cerbera avant de s'embarquer dans ladite goëlette (*la Béhinnière*), 7 noirs (1), sans qu'il ait sçu s'ils estoient de la cargaison ou de pacotille. »

Courson comptait continuer encore quelque temps lorsque survint un navire anglais, une frégate du Roi d'Angleterre, dit-il en un endroit, et en un autre *le Triton*, qui, le 2 janvier 1751, l'obligea à déguerpir à coups de canon. Les boulets passèrent entre les mâts du senault. Un senault de Nantes, *la Marguerite*, capitaine Gervaizeaux, fut maltraité de même ; « de sorte que les Anglois font un tort considérable à ses armateurs ».

Après une traversée exempte de « fâcheuses rencontres », et favorisée par le temps, il avait gagné le 27 février la rade du Bourg-Saint-Pierre, où il ne put mouiller définitivement que le 2 mars. A ce moment, il ne lui restait plus que 59 captifs.

Le 2 juin 1851, J.-B. Maginel reprit sans opposition le commandement de son navire. Un dernier procès-verbal, daté du 7 juillet, porte qu'il traita « toujours à l'amiable » avec Courson, pour « tâcher d'en tirer quelque chose, et qu'il fit son retour en France pour le remaitre entre les mains de Messieurs les Armateurs dudit s'naux, pour en faire telle qu'il jugerez à propos ». *Le Samuel-Marie* entra au port de Dunkerque en août. L'armateur Rutlidge « jugea à propos » d'entamer un procès contre Maginel et Courson. Ce dernier s'étant évadé avant le départ de la Martinique, Rutlidge affirma qu'il n'avait pu y parvenir que grâce à la connivence de son capitaine. Il fut prouvé au contraire que Maginel l'avait fait arrêter et emprisonner au Havre, d'où il fut transféré à la prison de Dunkerque. Il y resta jusqu'en 1754.

(1) Le procès-verbal porte 8.

Le capitaine avait été complètement innocenté. Plusieurs sentences furent rendues contre Rutlidge et ses co-intéressés, de sorte que les frais du procès leur incombèrent. Ils perdirent en outre de 20 à 30 o/o de leur mise dans l'opération, soit environ 50.000 livres. Maginel gagnait son procès, mais perdait toute sa pacotille (1).

§

Telle est l'histoire vraie du *Comte de Toulouse* et du *Samuel-Marie*. Elle nous dévoile un coin pittoresque des mœurs maritimes dans la première moitié du XVIII^e^ siècle. Elle nous prouve que le sort des négriers ne fut pas toujours enviable ; des générations sensibles ont trempé de larmes les pages de « la Case de l'Oncle Tom », et sans doute avaient-elles raison, en morale sinon en droit économique, si bien qu'il n'en reste plus à verser sur l'existence de ces équipages soumis d'une part à tous les dangers d'une navigation périlleuse, dont le confort des modernes transatlantiques ne peut donner la moindre idée ; et d'autre part attaqués par la fièvre et les voleurs de toutes sortes dont leurs marchandises de troc excitaient la cupidité, sans compter les mutineries des captifs et les violences des Anglais, qui piétinaient avec sérénité les règles les plus élémentaires du droit international, sitôt leurs intérêts en jeu.

Pour toutes ces causes, le commerce du « bois d'ébène » ne semble pas avoir été aussi rémunérateur qu'on s'est plu à le dire. Le passage du *Mémoire* du commissaire des guerres Sergent, que nous avons cité plus haut, paraît rigoureusement exact. Ce négoce, peu paisible, ne donna que des bénéfices très aléatoires, et nous avons pu constater qu'à Dunkerque, où l'on fit cependant de forts armements pour les colonies d'Amérique, les armateurs ne le pratiquèrent jamais bien activement. Dès avant la Révolution, ils l'avaient à peu près complètement abandonné.

HENRI MALO.

(1) Arch. Mar. Dunk., B2, cart. 12.

TROIS ARTISTES

« NOLI ME TANGERE [1] »

(CÉZANNE)

Le lion enchaîné rugit vers son désert, l'aigle captif garde dans les yeux le reflet du ciel où il a plané seul et libre ; tel l'homme aspire sur cette terre d'exil à l'Eternité.

Plus il est homme et plus son génie est fait de désespoir et d'espérance, de révolte et d'acceptation, de douleur et de joie, de mélancolie et de sérénité, de sainte fureur ou d'amour. C'est un cri unique, immense, sanglot ou rire formidable qui pourrait absorber et résumer en lui les mélancolies ou les joies de plusieurs siècles. J'ai voulu écrire aujourd'hui les lamentations ou les litanies d'un artiste qui a entrevu au milieu des théories décevantes et de l'anarchie latente une Terre promise où il a pu travailler avec simplicité et amour.

« Ne m'approche pas, ne me touche pas (2) : je porte en moi toute la beauté que le monde ignore ou qu'il méconnaît.

« Ne m'approche pas, ne me parle pas : les paroles et les gestes sont vains ; je suis silencieux, vieux et impuissant ; tous mes efforts ont tendu vers la Vérité et la Beauté ; pour cela essentiellement j'ai été forcé de vivre loin des hommes, il m'a fallu méditer, souffrir pour réaliser ce que je devais faire ici-bas.

« Ne m'approche pas : je suis le lépreux qui fuit les hommes et que les hommes fuient ; loin d'eux j'ai connu la joie d'un effort total vers l'absolu de mon âme. C'est peu. Mon art était un moyen, non une fin ; je me suis rejeté sur lui comme le lion

(1) L'on pourra, avec un grand semblant de raison, critiquer le choix que j'ai fait de cette expression, consacrée par les textes saints. Le fond de ma pensée, cependant, est infiniment respectueux, je crois avoir assez montré dans ces pages la touchante misère humaine des chercheurs d'absolu et l'imperfection de nos pauvres moyens de réalisation pour ne pas laisser supposer un instant que je veuille diviniser Cézanne.

(2) « Il balbutiait : « Personne ne me touchera... jamais, jamais. » J'avais beau lui représenter que mon acte avait été cordial et respectueux, que je voulais éviter qu'il tombât. Il sacra et remonta dans son atelier en cognant si rudement la porte que la maison trembla jusqu'à sa base... » (Emile Bernard, *Souvenirs sur Paul Cézanne*, « Mercure de France », 16 octobre 1907.)

sur sa proie et je n'ai jamais été pleinement heureux; j'eusse vécu plusieurs siècles qu'il en eût été ainsi. Quelques rares artistes ont jugé mon œuvre belle et profonde; je ne les ai pas connus, j'ai vécu avec les Morts, avec les grands morts, ceux qui ont laissé transparaître une petite flamme d'éternité dans leur œuvre. J'ai communié avec eux et avec la Nature : ç'a été là ma vraie joie; mais l'idéal qui m'emplissait le cœur était si haut que la copie la meilleure de ce que j'avais sous les yeux et que je me suis épuisé à réaliser imparfaitement n'était qu'un reflet fugitif : tel un beau visage transparaît dans une onde claire qu'un léger souffle peut troubler et faire disparaître à l'instant.

« Ne m'approche pas : je suis mourant. Que peut-il pour ceux qui restent, celui qui a accompli... et qui s'en va, sinon faire ce que j'ai essayé de réaliser : laisser le meilleur de lui-même ?

« Ne m'approche pas : je ne puis rien t'apprendre ; ma vie fut cachée, mais lumineuse et pure, modeste et grave et recueillie; mon art en a été l'expression la plus absolue, la plus discrète. Cherche dans mon œuvre imparfaite ce que tu demandes inutilement à l'homme vieux, infirme et souffrant.

« Ne m'approche pas : si tu le veux, si tu le peux, fais bien ta besogne à ton tour, loin des hommes ou au milieu d'eux, mais sans trop croire à leurs enseignements, à leurs consécrations, car, si tu vivais deux ou trois existences consécutives, tu les verrais inlassablement occupés à brûler ce qu'ils ont adoré et à adorer ce qu'ils brûlèrent. Cependant sois plein de miséricorde envers eux, car tu es faible aussi, et peut-être après m'avoir admiré sincèrement me renieras-tu demain ! Qui peut sans orgueil répondre absolument et pour toujours de lui-même?

« Ne crois pas que notre très haut et très noble art s'enseigne ou s'apprenne aux écoles, aux académies : ce que tu sauras là sera réformé dès que tu pourras observer avec amour les formes et les couleurs. Crois encore moins aux pontifes qui vivent les erreurs qu'ils enseignent qu'à ces erreurs : elles ne sont quelquefois qu'une ancienne vérité déformée qui apparaîtrait magnifique si on enlevait les scories qui la recouvrent et qui la cachent.

« Crois moins encore à ceux qui après ma mort parleront en mon nom ou se disputeront sur mon malheureux cadavre qu'à la plus mauvaise et à la plus imparfaite de mes œuvres.

Il y aura toujours après la bataille, et à la nuit propice, des chacals et des hyènes qui rôderont.

« Si l'on organise mon triomphe, n'y crois pas; s'ils essaient en mon nom de créer une école, dis-leur qu'il n'ont jamais compris, jamais aimé ce que j'ai fait.

« Il faudrait vivre exclusivement pour le culte intérieur d'une beauté cachée et mystérieuse que nous avons en nous-même et surtout ne pas tresser des couronnes à un vaincu (1) en se retranchant derrière son effort pour profiter d'un bien inaliénable.

« Ne m'approche pas, ne me touche pas : je veux mourir en paix loin du bruit et du mensonge de la vie. Mon art, si modeste et si humble soit-il, ne m'a pas déçu dans le fond de mon effort ; j'ai pu, loin des théories décevantes, retrouver à certaines heures un coin du Paradis perdu. *Noli me tangere...* »

LA TOISON D'OR

(CARRIÈRE)

« Homme, si ton cœur vaillant et généreux n'est point corrompu par les théories décevantes et troublantes, traverse les forêts où la lumière du ciel n'a jamais pu pénétrer, les marécages insalubres, les continents glacés ou torrides, les océans infinis. Nouveau Jason, affrète ton orgueilleux navire, et avec tes jeunes compagnons pleins d'allégresse chasse de ton cœur héroïque et pur les chimères aux ailes noires du scepticisme et les réalités décevantes.

« Va conquérir l'âme de ton frère souffrant ou malheureux, aime-la comme ton âme : c'est ton plus beau trophée, et ce sera la Toison d'Or reconquise.

« Je suis dans la paix et la sérénité magnifique, loin de l'agitation vaine que j'ai partagée d'un cœur sincère avec mes frères de misère.

(1) Cézanne est un vaincu par rapport aux parasites triomphants de l'heure qui passe. Quelle œuvre, quelle idée nouvelle et belle ont apportée ceux-ci ?... Plus nombreux chaque jour, ils profitent apparemment, par les consécrations, les titres, les récompenses, du labeur obstiné, de l'effort très pur de ceux qui, vivant pour une idée, la réalisent dans l'isolement ou la pauvreté. L'on peut dire cependant de ces derniers qu'ils ont encore beaucoup à donner, et des parasites qu'ils ont usurpé leur salaire; mais aucune force humaine (et c'est là une belle compensation) ne peut empêcher une pensée de naître et de s'épanouir, une belle œuvre d'art d'être aimée, comprise des hommes, celui qui eut cette pensée, ou qui fit cette œuvre eût-il le monde entier contre lui pendant un instant.

« J'ai souffert et espéré avec eux, je me suis senti très petit et très humble devant les plus malheureux et les plus inférieurs des hommes, j'aurais donné tous les dons que je possédais à leur témoignage pour un regard fugitif de bonheur ou de joie d'un être disgracié ou malheureux.

« Les temps où la force, la vaillance et l'endurance de l'homme étaient sa gloire ne sont peut-être pas finis, mais s'ils l'étaient ce serait encore la lutte sous une autre forme; les armes différeront : voilà tout.

« Maintenant, pour moi, mon art ressemble au sanglot ou au rire d'un petit enfant qui ne sent ni pourquoi il pleure, ni pourquoi il rit ; c'est aussi comme le bruit très discret d'une source souterraine cachée sous la terre et qui filtre lentement... : tout cela est si loin, si vague, si infime dans l'Éternité!.. J'ai aujourd'hui grand'pitié de mon œuvre qui, je le sens, ne vaut qu'autant que mon cœur et mon cerveau ont pénétré le sens caché de la Vie et de la Mort.

« Je ne me suis donc pas dispersé vainement. O mon beau rêve de tendresse et de bonté infinie, c'est toi qui m'as porté vers l'unité d'une pensée plus grande, plus absolue, plus haute.

O rêve, c'est toi qui étais la seule réalité! J'ai eu raison de te conserver dans le plus profond de mon cœur, avec la folie d'amour qu'une mère peut avoir pour un enfant disgracié que le monde regarde avec dédain ou avec pitié et qu'elle seule trouve beau et adorable.

« O rêve infini où les éléments les plus humbles et les plus touchants du foyer domestique se transfiguraient jusqu'à m'attendrir aux larmes, devenaient de grandioses et sublimes créations autant que les plus belles de la statuaire grecque !

« O rêve adorable ! l'amour que j'avais pour les hommes, c'était là toute ma science!... Il dilatait, épanouissait et embellissait mon art et ma vie; c'était un doux parfum très pur, très intense, s'infiltrant et rayonnant autour de moi, dominant tous mes actes, enlisant toutes mes douleurs, exaltant toutes mes joies, les rendant infiniment sereines et fortifiantes.

« O beauté de la Vie transfigurée par l'Amour ! »

LE GRAND PAN

(RODIN)

Attaché à la terre comme Prométhée à son roc, Pan est l'âme même de la Nature; il peut comprendre, sentir et aimer comme Jupiter dans l'Olympe. Son âme est grande et mélancolique, c'est un demi-Dieu enchaîné.

« O Pan (1) ! contemplant ta main brisée et ton corps mutilé, œuvre d'un statuaire grec inconnu, je sais que l'ouvrier qui fit cette œuvre, d'une forme si pure et si parfaite, communie en ce moment avec moi au-delà des siècles. Celui-là comprit la joie de l'effort passionné, la beauté mystérieuse cachée aux yeux profanes, l'ardente vie de tout ce qui semble inanimé et mort.

« Nature inspiratrice du renouvellement des formes, des rythmes, des harmonies ! tu es l'« Alma parens », l'« Alpha » et l'« Oméga ».

« Attaché à la terre, j'ai pourtant la nostalgie des cieux. Les formes que je vois et qui ont pu faire dire que j'étais un ouvrier plastique incomparable peuvent, je le sais, se recréer sans cesse : rien, cependant ne pourra me faire oublier cette main et ce corps mutilé que je contemplais à l'instant. Je suis glorieux, dites-vous ! l'ouvrier grec qui fit ces œuvres plusieurs siècles avant l'ère chrétienne le fut-il?

« Comme le plongeur habile traverse les abîmes de l'Océan pour chercher la perle dont une femme coquette et vaine se parera demain, ainsi j'ai pénétré au cœur de la nature pour en extraire la forme cachée nouvelle et sensible que les hommes contemplent un instant et qu'ils ne regardent plus un moment après.

« O grand Pan des mythologies défuntes, comme toi aussi je suis solitaire, et l'accumulation des formes plastiques que j'ai pu trouver dans la Nature me fait un rempart inaccessible ; j'apparais au faîte, comme sur un roc élevé tu apparaissais tout à coup aux troupeaux, semant la terreur avec ta figure altière et fantastique, malgré les harmonies nouvelles et sublimes que tu savais créer sur la flûte harmonieuse.

« J'ai la nostalgie de l'Infini. Le grand frisson passionné de

(1) Rodin considère une statue antique de Pan mutilée.

mes Titans brisés, pantelants du rêve qu'ils firent d'escalader les cieux, m'a saisi.

« O Pan mutilé, plus touchant dans ta sérénité que toute la passion fougueuse dont je sais animer mes faunes ou mes centauresses, symboles d'ardente et grande volupté, mélancolique et décevante comme la gloire des hommes !

« Si l'Egypte a laissé les grands sphinx mystérieux, la Grèce le Parthénon, le Moyen âge ses cathédrales, que laisserons-nous ?... O Pan mutilé et sublime, toi qui as vu depuis des siècles se renouveler sans cesse la fleur du génie des races, dis-le-moi ?... »

GEORGES ROUAULT.

LETTRES SENTIMENTALES
D'UNE AMÉRICAINE

—

I

Palm-Beach Florida, février 1895.

Le matin d'un beau jour, une vérandah entourée de fleurs étincelantes, de grands palmiers, la mer, le silence... Et vous, mon ami bien cher, j'ai lu et relu votre lettre, je ne puis comprendre que vous n'ayez pas reçu la mienne. Je suis toujours attristée quand je pense que par moi-même je vous ai occasionné un chagrin : je ne voudrais vous apporter que du bonheur, de la joie et du soleil dans votre vie. Ne dites pas que je suis sans confiance avec vous, je vous ai donné mes pensées les plus intimes et votre amitié est dans mon cœur pour y rester toujours.

—

II

Palm-Beach Florida, mars 1895.

Votre lettre m'a fait une impression si forte que je n'ai pu ni sortir, ni étudier ce matin ; tout travail m'était devenu impossible! Le sentiment est plus puissant que la raison : je suis restée toute la matinée devant mes livres ouverts... ma pensée vous suivait bien loin, en Italie... Je suis furieuse contre moi-même, et mon manque de volonté, mais ce plaisir d'être près de vous est le seul qui puisse me réjouir, malgré ce défaut de caractère de voir la douleur au fond de la joie.

Je vous avais défendu de m'écrire, et maintenant je vous prie, écrivez vite, vite...

—

III

Boston, avril 1895.

Minuit et quart! Je ne puis résister au plaisir de vous en-

voyer quelques lignes ce soir. Je suis sous le charme de votre lettre de Pétersbourg.

Pouvez-vous croire que j'ai déjeuné ce matin avec vous? Cela veut dire que j'étais seule à table, avec votre lettre, imprégnée de toutes les idées dont vous me faisiez part, vous suivant dans votre promenade en traîneau, à votre bal de cour, à tout ce qui vous intéressait et m'intéressait plus encore...

Maintenant je lis la *Psychologie* dont je vous ai parlé et vous enverrai mon opinion sur ce sujet qui vous intéresse afin que vous puissiez constater mes progrès.

N'est-il pas étrange que depuis mon retour je me sois mise à étudier ces choses si sérieuses, pour satisfaire vos propres goûts? Seule je ne pourrais rien faire, mais j'étudie avec une amie pour laquelle j'ai une grande affection et qui est au courant des questions sérieuses de la littérature, ayant reçu une éducation très forte à l'Université. Elle est peut-être la seule personne avec vous, connaissant mes nombreuses imperfections et mes rares qualités et pouvant dire pourquoi « je suis ce que je suis », sachant enfin les influences qui dominent mon cœur et les impressions qui le font agir...

Adieu! Non, au revoir!

N.-B. — Lisez, *Illusions* d'Emerson. Je lui dois des heures charmantes et vous serez vivement intéressé avec lui.

—

IV

Boston, mai 1895.

Mon ami, vous partez enfin mercredi! Je vais vous revoir, mais je suis si inquiète à la pensée que vous retarderez peut-être encore.

Ma dernière lettre était bien triste, je suis presque honteuse d'avoir été si franche... mais maintenant je suis joyeuse, et votre profil qui est là, encadré dans un fil d'or, a l'air de sourire. Je ne vous regarde plus, puisque je sais devoir bientôt vous voir. J'avais l'idée qu'après cette longue absence je n'aurais pas le même désir de votre retour, mais je me suis trompée, car je ne vous ai jamais tant désiré et je crains tellement que vous ne partiez pas! Si vous pensez à moi comme je pense à vous, vous ne vous éloignerez plus. A la seule pensée de votre

retour je vous sens déjà plus près et mon esprit est à côté de vous.

J'ai rencontré Melba dans le monde, elle était belle comme une fée, spirituelle et gaie. Elle a chanté d'une façon délicieuse et après le souper j'ai longuement causé avec elle. Que n'étiez-vous là déjà !

—

V

Boston, janvier 1896.

Mon ami cher! non pas cher, mais bien cher !

« Le temps semble léger et le jour est beau, parce que mon âme sent son cœur au lieu de sa raison. » C'est un de vos auteurs favoris qui a écrit cela et je commence ainsi cette lettre qui va vous rejoindre bien loin, à Paris ou à Monte-Carlo, et cependant je me sens bien près, tout près de vous. C'est lundi soir, et ma petite horloge vient de sonner onze heures, je me suis persuadée que, pour arriver à New-York assez tôt pour le bateau, je suis obligée de vous écrire dès maintenant, pas plus tard, car, en vérité, je ne puis pas attendre encore une minute. Je me dis que je suis sans caractère, que je ne sais rien sacrifier à mon désir... mais je me réponds à moi-même que j'ai un cœur qui maintenant dirige toutes mes actions et, enfant gâté, si je n'obéis pas à mon désir, je suis triste jusqu'à la mort. Le combat a été long, c'est contre la raison, contre les lois qui m'entourent, enfin contre la décision dont je croyais pouvoir rester maîtresse que je vous écris ainsi, mais, vraiment, il faut que je me le permette. Ce matin déjà je vous ai envoyé un câble! ne vous moquez pas de moi, je vous en prie, j'ai passé deux fois devant le bureau du télégraphe avant de m'y décider, mais j'ai voulu que vous ayez des nouvelles de votre amie d'au delà des mers, aussitôt votre arrivée. On ne vit qu'une fois, pourquoi faudrait-il renoncer à tout bonheur et remonter le courant de sa vie? Qu'allez-vous penser de ma dernière lettre? soyez indulgent! C'était après une triste soirée, suivant une journée plus triste encore. Vous veniez de partir, et j'étais torturée par cette idée qu'il fallait renoncer à vous, à mon bonheur, à tout enfin ! Je ne puis pas vivre avec cette pensée de renoncement et de séparation. Votre lettre du bateau, si affectueuse, a fait évanouir mes craintes,

mais est-ce le défaut de mon éducation américaine, je n'ose ni croire tout à fait, ni douter complètement, et je trébuche sans cesse entre mon cœur et ma raison. Je sens parfois dans mon âme cette triste semence, ce grain qui germe sourdement et me force, malgré moi, à ne croire qu'après analyse et dissection.

—

VI

Boston, janvier 1896.

Pouvez-vous comprendre pourquoi je suis allée trois fois de suite au théâtre voir jouer *Cyrano de Bergerac*? Pourquoi j'ai fait venir cette petite Parisienne qui donne des leçons de français ? Pourquoi je ne veux chez moi qu'une femme de chambre française ? Dans la vie, les choses les plus simples touchent parfois aux sentiments les plus intimes, n'est-il pas vrai? Toutes mes pensées sont au-delà ; je ne lis même plus. *Amitié amoureuse*, commencé avec vous, est là à demi terminé, *la Sagesse et la Destinée*, aussi, à côté de moi fermée, mon Grieg est presque oublié ! Mais je veux être plus sage et me remettre à lire le Tolstoï dont vous m'avez parlé. Pour la première fois je ne désire pas aller dans le monde, je verrai mes amies intimes, car je dois me distraire et ne puis maintenant rester tranquillement chez moi. Sachez, mon ami, que j'ai deux vies, l'une ici.., et une autre ailleurs... et que je ne vis que pour cette dernière.

Plus tard dans la nuit.

Je reviens du concert ; j'étais seule avec Mme B. dans sa loge et pendant qu'on jouait les préludes de Liszt, j'ai vraiment pleuré. C'est une chose bien rare pour moi, mais je pense que j'étais nerveuse et j'avais hâte de rentrer pour lire vos lettres, quoique je les sache par cœur. A chaque ligne, vos impressions passent en moi et se gravent dans mon esprit. Vous dire les sentiments que j'éprouve serait vous laisser voir le cœur de votre petite amie qui, elle aussi, possède « une fleur sans parfum, sans couleur et sans forme qu'elle-même ignore ».

Ce soir, je ne suis qu'une rêveuse perdue dans ses pensées et, pour me suivre, il faut vous attacher aux étoiles. Je ne cherche pas mon idéal, car il est bien loin...

—

VII

New-York, mars 1896.

Pourquoi ne pas vous écrire en anglais? j'ai honte de mon mauvais français et cependant je comprends très bien pourquoi je vous écris dans cette langue que j'aime : je me trouve plus près de vous. Voici, n'est-ce pas, une preuve de confiance? Ne dites plus que je ne crois pas en vous, en réalité j'y crois au fond de mon cœur. *I think is Emerson who say : « we live by our imaginations, by our admirations and by our sentiments.* » Mon ami cher, parfois je pense que vous ne me connaissez pas ou que vous n'avez aucune idée de ce qui se passe en mon âme en ce moment. Je regarde tout autour de moi, dans mes rêves la nuit, dans mon cœur le jour, je n'y vois que le désir extrême d'être associée à votre vie, d'y tenir une place quelconque me permettant de ne vous quitter jamais. C'est là, je le sais, une idée absurde et impossible à réaliser, mais ces idées-là ne sont-elles pas parfois les plus douces? C'est une folie avec laquelle je vis... et de mes désirs je fais une réalité ! vous me comprendrez, car vous avez une sensibilité que j'admire et un cœur tendre pour une fleur lointaine qui vous attend...

—

VIII

New-York, mars 1896.

C'est le soir, la nuit dirais-je mieux, car il est près de deux heures. J'ai été à l'Opéra, puis souper, mais maintenant je suis seule avec vos dernières lettres. J'adore votre anglais, mais j'apprécie avant tout votre confiance en moi ; vous avez raison de me faire partager vos inquiétudes et de me demander quand nous nous reverrons. Je serais désolée de perdre votre amitié, il me semble pourtant que j'aimerais mieux la perdre que de la laisser mourir. Je voudrais ne vous avoir jamais connu quand je vous sens si loin de moi. Attendre la poste est ma seule préoccupation. Pensez, il faut trois longues semaines pour avoir une réponse ! Il faut écrire, toujours et encore, et c'est un travail de vous exprimer des pensées si simples à vous dire. En entendant ce soir Melba et Alvarez, dont les

voix se mêlaient avec une telle impression musicale de sentiment, je me souvenais de cette même adorable musique entendue avec vous à Londres et je revivais ces inoubliables instants de bonheur. Ne vous semble-t-il pas que nous avons eu plus qu'une existence dans la vie ? Le bonheur, la joie, la tristesse et les chagrins, le désir de l'infini, le plaisir de vivre et de nous percevoir sensibles à la destinée, avec un peu de sagesse et beaucoup de folies... Toutes ces expériences, ces mystères, ces désirs, ces rires, sont devant mes yeux avec une netteté parfaite et comme au théâtre, au cours d'une féerie, il me semble qu'un voile léger de gaze se lève successivement sur toutes ces impressions de ma vie pour m'en laisser pénétrer les détails intimes, et en même temps je sens votre esprit si près du mien, si intimement lié à toutes mes impressions que je suis bien certaine que c'est seulement maintenant, aujourd'hui, que nous pourrions l'un et l'autre nous trouver avec « *This exquisite and perfect feeling of sympathy* ». On nous a donné la vie : nous ne savons guère pourquoi, mais il semble évident que ce n'est pas pour l'amoindrir ou la perdre dans l'inactivité et l'insouciance.

—

IX

Boston, avril 1896.

C'est un jour de printemps, il fait un soleil très gai et pourtant je suis triste ! Devant mes yeux, j'ai mon « Helleu » que vous venez de m'envoyer, je l'aime tant !... et ainsi chaque jour, toute ma vie, j'aurai le souvenir de mon ami cher. Croyez bien cependant que je n'ai besoin d'aucun souvenir. Serait-il possible de vous oublier? Pour me consoler, je dis que c'est un « petit au revoir » que je vous envoie, mais, en vérité, c'est *Good bye !* Est-il possible, mon Dieu, que je ne vous revoie pas de longtemps et si vous ne recevez rien de moi, souvenez-vous que mes pensées ne vous quittent pas. « Il pleure dans mon cœur », comme l'a écrit votre admirable Verlaine, mais même alors je suis votre amie la plus vraie, l'amie des joies, l'amie des douleurs. J'aurai toujours un peu, beaucoup de vous et ne serait-ce que pour le bonheur de vous avoir connu je devrais vous en remercier toute ma vie !

—

X

Boston, mai 1896

Je deviens tellement fière depuis que vous me dites que je n'écris pas trop mal votre langue. Quand, dans mes pensées, vous êtes avec moi, il me semble que je suis encore en France et je triomphe de toutes les difficultés. En vous écrivant en anglais, je sens une différence que je ne pourrais bien vous expliquer. Je suis persuadée que vous me comprenez mieux que n'importe qui en Amérique, n'ai-je pas raison? Dans mes lettres, vous ne trouvez qu'une seule beauté : des sentiments vrais, une parcelle de mon cœur et toute mon âme. Cette essence de mes pensées remplacera bien pour vous la beauté de la forme! Depuis cet affreux départ de Paris je n'ai eu aucune joie. Ce soir cependant, je suis heureuse; je me demande si ce sont vos deux lettres qui m'ont rendue gaie comme un papillon. Je les ai lues, je ne vous dirai pas combien de fois...

Mais je vous quitte, ayant peur de laisser trop courir mes pensées; dans mes rêves je serai avec vous et recevez les adieux d'une amie « sans nom ». Good bye!

XI

New-York, février 1897.

Quel plaisir j'éprouve ce soir avec votre lettre sérieuse sur Maeterlinck! Si je l'avais reçue sans les autres, j'aurais eu sans doute une « attaque de bleues », car vous ne me parlez pas de vous-même... mais je veux aussi devenir sérieuse et vous devez m'aider à lire *la Sagesse et la Destinée*, mon cher maître!

Suivez-moi du regard, et imaginez-vous une jeune personne assise près d'une table avec deux volumes, dont un dictionnaire qui me guide, et (il faut bien que je vous le dise) je l'appelle à mon aide trop souvent! Il me sert à la façon de Beatrix pendant la route de Dante au Paradis. Dehors il fait très froid; il est aussi très tard, je m'arrête à cette pensée : « Il ne s'agit pas de sauver la vie de notre corps, mais celle de nos sentiments les plus beaux et de nos meilleures pensées... Que reste-t-il de moi, si, pour conserver ma vie, tout ce que j'aime doit périr dans mon cœur et dans mon esprit? » Au

revoir, merci d'avoir été sérieux, je vous quitte avec cette dernière pensée, en guise d'adieu : « Plus l'amour est profond, plus l'amour devient sage ».

XII

Bar-Harbor, juillet 1897.

Bonjour, mon ami, je suis toute à votre disposition et prête à partir pour les Indes, avec vous... Enchantée, en attendant, de lire votre voyage ! Je viens de terminer vos articles, ils m'ont vivement intéressée et pourquoi me les avoir cachés jusqu'à ce jour ? Ces montagnes prodigieuses, ces fleuves d'or, avec tous ces noms imprononçables, me font rêver ! J'arrive à ce passage, où vous dites : « Je vous engage à entreprendre le même voyage. » Ce n'est pas pour moi que vous écriviez cela, à qui pensiez-vous, je vous le demande ? Je ne suis pas jalouse, mais horriblement curieuse... vous me le direz. La description de ce pays, que j'aime sans le connaître, m'a ravie. Pourquoi ne vous mettez-vous pas à écrire encore ? Vous avez tort de laisser votre esprit inactif et je rêverais de travailler avec vous à quelque chose de sérieux. Travaillez, donnez de vous-même, c'est l'heure dans votre vie et ne laissez pas s'évanouir vos pensées. Je désire collaborer avec vous, et depuis longtemps, j'ai cette idée.

XIII

Boston, septembre 1897.

Il fait si beau ce matin, et malgré ma lettre d'hier je veux encore vous envoyer un gai bonjour avant de sortir. J'aime le soleil et la lumière, comme les peintres vénitiens, et je comprends si bien les adorateurs de cet astre tout de force, de joie et d'amour. J'aime surtout vous écrire sous l'impression d'un gai rayon, il me semble qu'il garde en lui, pour vous la porter, une parcelle de mon cœur.

Le même jour, au soir.

Pour avoir votre lettre plus tôt, je suis rentrée en grande hâte : j'avais été déjeuner à la campagne, chez une amie, et je conduisais mes petits chevaux noirs, pensant ainsi revenir

plus vite. Je suis rentrée, votre lettre à la main, déjà lue et relue. Vos vers m'ont émue, et merci de leur douce et forte impression. Un de ces jours, je vous enverrai quelque chose que j'ai écrit à Florence, nous le lirons ensemble plus tard, dans cette ville suave.. C'était après vous avoir rencontré à Rome, et à ce moment-là, écrire en français m'eût été impossible. Dans certaine disposition d'esprit, être sensible aux différences de langues est une chose qui m'a frappée depuis que je vous ai bien connu. C'est cette communion d'idées qui donne la vraie confiance, et je comprends exactement ce qui vous faisait dire que j'écris bien, ce n'est pas tout à fait juste, sauf dans ce sens que l'union d'une amitié réelle se présente devant vos yeux d'une façon qui vous touche, comme étant l'impression d'un sentiment vrai.

J'ai lu le *Livre de Jade* et il m'a donné un infini plaisir ; c'est un extraordinaire petit livre, je vous le garderai jusqu'à votre retour : n'est-ce pas un souvenir de plus de vous ? Je lis aussi les lettres de Shelley, un vrai poète, avec une âme sensible aux beautés de la nature. Sans nos rêves, la vie serait-elle possible ? *Good night*, mon ami, après avoir écrit quatre pages pour ne rien dire ! c'est cependant une chose facile, même en causant, « comme deux amants quand ils ne parlent pas d'amour ».

—

XIV

New-York, novembre 1897.

J'ai commencé cette lettre en chemin de fer : un coucher de soleil éclatant qui illumine encore ces admirables feuilles d'automne, véritables fleurs d'adieux, d'une coloration inconnue ailleurs que dans nos forêts américaines. C'était une vraie débauche de couleurs : du rouge vif, du violet, du jaune d'or, et pourtant ce tableau enchanteur me rappelait que l'été n'était plus qu'un souvenir ! Si j'avais pu vraiment, je serais descendue du train pour entendre la musique des feuilles... « *crisp and brown and covering every corner of mother Earth.* »

—

XV

Le dernier jour de l'automne 1897.

En bas, au piano, est ma belle-sœur ; elle vient de chanter,

avec cette voix que vous admirez, les plus belles conceptions de Schumann : *Ich grolle nitch*, et de Grieg : et tout en écoutant je rêve. D'où viennent mes pensées ?

Une amie me disait aujourd'hui qu'elle se réjouissait parce que personne ne pouvait lire ses pensées intimes, les enfermant au fond de son cœur, loin de la perception de tous ceux avec lesquels elle vivait. En effet, dans l'existence on est souvent obligé de jouer ce rôle de geôlier de ses pensées, ne trouvant ni assez de sympathie, ni une suffisante amitié pour ouvrir le trésor de son âme. Je ne pense pas, toutefois, que ce soit une joie de vivre ainsi renfermée en soi-même et nous sommes créées pour faire partager nos sentiments intimes, amitié ou amour. C'est même, peut-être, le plaisir le plus divin. Ceci me rappelle l'infortunée Mrs R... qui donnait tous les trésors de son cœur, et même sa vie, à un homme qui était incapable d'apprécier cette grande passion, ne sachant pas lui-même aimer, dans le sens idéal qui était l'essence de sa propre existence à elle.

Mais, mon ami, la musique a cessé, et, séparée de mon accompagnement, je rentre dans les réalités de la vie. Je lis votre lettre de samedi et je suis si touchée de votre charité vis-à-vis mon infortuné compatriote. Ayez toujours de la pitié pour l'humanité, même si elle ne s'en trouve pas digne. On ne reçoit pas toujours ce qu'on mérite, mais, en donnant, ne se procure-t-on pas un réel plaisir à soi-même ? On ne peut dire sous quelles misérables influences, souffrances ou hérédité ont été lancés dans les mystères de l'existence ceux que le hasard nous fait soulager. Je n'ai pas une connaissance assez raffinée de votre langue pour pouvoir discuter certains points psychologiques dans lesquels votre bonne action m'a entraînée, car n'oubliez pas que souvent, pour moi, le Français devient « terre inconnue » et que je ne suis qu'une jeune personne très simple et très modeste... Et maintenant la maison dort, je dois abandonner la plume et cette correspondance dans laquelle je trouve un si grand plaisir. Si parfois je vous écris avec tristesse, lisez la joie entre les lignes, car les sentiments tristes sont ceux qui sommeillent en moi, tout en ayant la possibilité d'y trouver une réjouissance qui me transporte au royaume de l'idéal. Très sérieusement, cette fois, je vous quitte pour laisser courir mes pensées à la suite de mes rêves.

—

XVI

Boston, décembre 1897.

Il pleut tout le temps, je lis vos livres reçus dernièrement et *les Pensées d'automne* sont d'une tristesse qui convient à mon état d'âme. Je voudrais partir pour Florence : j'ai la nostalgie de l'Italie. Vous vous souvenez de ce que disait Gœthe : « où il y a de la beauté, il y a de la joie » ; et Shelley : « où il y a de la beauté, il y a de la liberté » ; et enfin Chateaubriand : « où il y a de la beauté, il y a de l'émotion » ! J'aime la beauté qui donne la joie, la liberté et les émotions !

Dites-moi que nous irons ensemble sur les bords de l'Arno nous asseoir sur ce banc où on lit : « a grateful inscription ». Mais il faut que je vous quitte ; Van D... vient dîner ce soir et nous allons faire de la vraie musique.

—

XVII

Newport, juillet 1898.

Pardonnez-moi ce que j'ai dit hier et surtout ne le croyez pas. J'ai des remords et je vous envoie ces lignes, quoique je doive vous revoir demain. Ne croyez jamais ce qu'une femme peut dire dans certains moments, car elle n'exprimera pas ses vrais sentiments, souvent parce qu'elle ne les connaît pas elle-même, souvent aussi parce qu'elle ne veut pas les faire connaître... mais n'oubliez pas qu'il faut toujours savoir lire dans le fond de la pensée et que nous ne sommes pas toutes faites sur le même modèle. Si vous aviez été ici aujourd'hui au lieu d'hier, il en eût été autrement. Ne m'en voulez pas, et pardonnez à « votre petite fleur » ses défauts de caractère. Ils étaient trop réels hier, et j'étais loin de voir en rose ! Maintenant j'ai reçu votre télégramme de New-York, « *life is love* », je suis heureuse de la vie, tandis qu'hier j'étais dans la classe où le Dante a placé tous ceux qui « ne se réjouissaient pas au milieu des joies ».

Au revoir, *I send you my love.*

—

XVIII

Newport, juillet 1898.

Je désire tant voir mon ami, le jour est si beau, la mer si bleue, mes idées si roses et vous auriez pu voir ce matin votre amie courir dans le jardin, au Summer house; partout j'ai trouvé votre souvenir. Pourtant, vous ne m'avez pas écrit le plus petit mot. Il est vrai que je vous avais défendu de le faire ici, mais pourquoi ne m'avez-vous pas désobéi ? Venez demain me dire que j'ai une mauvaise tête, mais un bon cœur et un sentiment bien cher pour mon ami cher.

—

XIX

Newport, août 1898.

J'étais très inquiète après avoir reçu votre lettre. Ecrivez-moi vite malgré « votre disposition à la stupidité ». Votre maladie peut vous enlever vos idées, mais non votre cœur, et surtout pensez que, gai, triste ou souffrant, vous êtes toujours l'ami de mon âme. Dites-moi que vous n'avez pas gardé une mauvaise impression de l'autre jour; si je suis parfois dure pour vous, n'oubliez pas que je le suis encore davantage pour moi-même et que j'ai beaucoup souffert.

Je ne veux pas terminer ce mot sans vous exprimer ma reconnaissance pour les heures heureuses que je vous dois. Toutes mes pensées sont avec vous, pensées si tristes puisque vous n'êtes là. Je veux pas perdre la notion du temps, ne garder que celle d'être encore près de vous. Les autres heures sont perdues, et ne comptent plus pour moi! Jugez combien vous m'êtes cher et croyez bien qu'il n'y a rien de plus précieux pour moi que le sentiment d'infinie gratitude que je vous garde pour avoir réalisé mon rêve d'une amitié idéale.

—

XX

Newport, septembre 1898.

Un vrai temps d'automne, la pluie, puis un pâle rayon de soleil. N'est-ce pas un exemple de la vie, ces continuels changements qui nous laissent entrevoir les beautés les plus idéales s'évanouissant ensuite dans l'obscurité?

Je viens de lire les lettres de Mérimée à « Une inconnue ». A la fin, après trente ans, il nous montre une amitié vraie! Que deviendra la nôtre après que les années auront succédé aux années? Et je voudrais dissiper les ténèbres de notre pauvre existence terrestre, soulever le voile de l'avenir pour percevoir ce qu'il nous réserve. A minuit ce soir, nous partons dans notre *Private Cars* pour ce voyage dans l'Ouest où j'aurais tant désiré vous voir me suivre. La vie est vraiment stupide avec ces barrières de *respectability* qu'elle dresse sans cesse devant mes pas! Demain donc, longue journée en chemin de fer et malgré votre jour de fête et mon désir de vous envoyer un souvenir tendre, une fleur, vous n'aurez ni l'un, ni l'autre. Un télégramme, dans sa banalité vous prouvera que je n'oublie pas ce jour, mais si vous-même vous avez un télégraphe sans fil, vous recevrez mes pensées, comme vous les recevez aujourd'hui, ainsi que vous les avez reçues hier, telles qu'elles occupent toutes mes journées. Votre petite amie Rose ne pourra pas vous envoyer la moindre fleur de son nom. Il y a beaucoup de fleurs, il est vrai, et les roses ne sont pas rares; je voudrais en cueillir une seule pour demain, la plus belle, afin que vous voyiez que toute la nature pense à vous. Sachez tout au moins que mes vœux sont que vous trouviez toujours, là où vous serez, le soleil le plus radieux, les fleurs les plus belles, les oiseaux les plus joyeux, car vous possédez les qualités pour jouir de toutes ces beautés et de tous les bonheurs. J'ai votre lettre de ce matin devant moi. Vos projets de voyage avec nous ne sont, hélas! pas possibles, malgré, croyez-le bien, mon vif désir. Bien des raisons s'y opposent... Si vous étiez américain, je vous inviterais à notre *camping-party* et ce serait délicieux, mais je vais être obligée de vivre loin de vous, et même sans vos lettres pendant plusieurs jours. Voilà un réel dévouement pour ma famille; sérieusement pourtant je n'ai nulle envie de me dévouer, excepté pour mon ami le plus cher...

—

XXI

Chicago, septembre 1898.

J'ai trouvé votre lettre en arrivant à l'hôtel; il est tard, je ne sais plus si c'est dimanche ou lundi, mais je sais que tou-

tes mes pensées sont à vous. Que font alors, les jours, les mois, les années? C'est le sablier du temps qui unifie toutes les heures dans le même immuable sentiment.

Vous me gâtez avec vos compliments, je vous écris simplement comme je vous parlerais, si vous étiez là, près de moi, sans penser ni réfléchir au style ; je ne m'arrête pas si je prévois une faute, ne me les pardonnez-vous pas toutes? Je pourrais bien vous écrire en anglais, mais vous me sembleriez plus loin encore. J'attendais votre lettre, je la désirais, merci encore... Les pensées de ceux qui s'aiment ne se retrouvent-elles pas à travers l'espace? Envoyez les vôtres au Jelowstone-Park.

—

XXII

Boston, janvier 1899.

Un petit mot, mon ami! c'est un gai bonjour que je vous envoie; quand vous l'aurez lu, vous vous direz : « Tiens, pourquoi m'a-t-elle écrit, puisque je vais la voir dans un instant? » Vous ne devinez pas, mais moi je le sais. C'est pour me faire plaisir et c'est mon devoir aujourd'hui de suivre mes désirs. Voici une philosophie heureuse et facile, je puis l'exprimer dans n'importe quelle langue!

—

XXIII

Boston, mars 1899.

J'attends avec impatience votre réponse à ma lettre d'hier. Je suis assaillie par mes idées noires et je dois subir une vraie lutte avec mon cœur — ce pauvre cœur qui ne veut pas être tué, qu'ayant fait de mon mieux pour cela.

Et ces idées que vous traitez d'enfantines ont cependant pour moi une importance capitale; je ne puis pas faire disparaître ces sentiments qui sont la joie de mon existence. Dites-moi que je n'ai pas tort : vous êtes si bon que vous direz n'importe quoi pour faire plaisir aux malheureux qui souffrent!

Je suis née pour le soleil, et n'ai que brumes autour de moi; je prévois déjà votre réponse : allons à Florence où il fait chaud et où la beauté de la nature remplit le cœur.

Jamais la vie n'est vide dans un tel pays. Et ici, devant

moi, j'ai la neige, un édredon blanc qui vous enveloppe et vous glace!

—

XXIV

New-York, avril 1899.

En ouvrant un livre ce matin, je suis tombée sur ce passage de *la Sagesse et la Destinée* : « Allez au bout du monde, ou bien promenez-vous autour de la maison, vous ne rencontrerez que vous-même sur les routes du hasard. » Quelle pensée juste et profonde!

Vous souvenez-vous, mon ami, d'une belle nuit au bord de la mer, près de Naples, dans ce silence que troublaient seules des vagues bien douces, la lumière mystique et la pensée entre les étoiles et la mer? Là se rencontraient deux âmes non encore unies, mais une flamme idéale brûlait déjà entre elles et les attirait vers les mystères de la Destinée, avec une perception intime, et presque miraculeuse quand on se rend compte de la distance qui les séparait; ces deux âmes n'entrevirent-elles pas l'union spirituelle qui devait les unir sur d'autres rivages lointains?

J'ai laissé mes pensées voler vers le royaume des esprits, et pendant quelques instants j'ai vu « le ciel sur la terre ».

—

XXV

Boston, décembre 1899.

Une ou deux minutes avant le dîner, et cinq heures après le départ de mon ami si cher, je vous envoie ces tristes lignes dans ce moment où je n'ai qu'un cœur affreusement triste et où toutes mes résolutions sont comme les feuilles d'automne à terre, sèches et mortes... et je marche dessus avec rage...

Je suis comme un enfant qui se réjouit en faisant ce qu'il sait lui être défendu. Pendant ces moments j'adore vous écrire, il me semble que je plane avec ma liberté et je vais là où se trouvent mon désir et mon plaisir.

Quel bonheur de se laisser aller au-dessus des convenances banales de l'existence; aimer est une plante du ciel, arrosée par les larmes de la terre!

—

XXVI

Boston, le dernier jour de l'année.

Mon ami très cher... Vous l'êtes, mais pourquoi vous le dire, puisque vous lisez si bien mes pensées ?

Je dîne seule dans ma chambre, quoiqu'il y ait un grand dîner en bas, mais j'ai préféré rester ici avec vous, ce dernier jour de l'année, et je bois mon verre de champagne à votre santé !

Je suis assise à mon bureau ; près de moi, ma table, où l'on m'apporte des choses pour lesquelles je n'ai point d'appétit : je n'ai que celui de causer avec vous, car partout, toujours ne suis-je pas avec vous ! N'est-il pas vrai aussi que le seul plaisir d'un dîner vient de la personne qui le partage ? Donc ce soir je suis heureuse de le partager seule avec vous et j'entends la musique lointaine qui joue un air dont les mots disent le besoin d'être aimée... quand on aime !

Je n'ai pu, avant votre départ, vous dire tout ce que j'avais dans mon cœur, mais n'avez-vous pas le pouvoir de deviner tout ce que je ne puis ou ne veux exprimer ? Ne poussez pas trop loin ce don de divination, vous liriez peut-être ce que vous ne devez pas lire...

Vous êtes en pleine mer : que les Dieux vous protègent et vous envoient un ciel bleu qui vous rappellera les yeux de votre amie veillant sur vous. « *Close thine eyes and thou shalt see. Imagination is the eye of the soul.* »

La mer m'effraye souvent, mais je l'adore ; rien au monde n'est si sublime, si magnifique même dans ses fureurs. Je la vois maintenant comme l'été dernier, avec vous, au « Summer house »... Dieu ! que c'est loin et cependant si près ! Je serais affreusement malheureuse si vous manquiez à votre promesse de revenir bien vite ; j'y crois, et tâcherai d'être raisonnable. Je voudrais, pendant votre absence, m'occuper de choses sérieuses : souvent j'ai eu l'idée de consacrer ma vie à ceux qui souffrent, non cependant comme religieuse : je n'ai ni assez de foi, ni assez de dévotion pour cette vie contemplative, et surtout j'aime trop la liberté.

Demain, les jours suivants, que vais-je faire si loin de vous ? Seule, je compterai les battements de mon cœur et jette-

rai dans la mer les secrets de ma destinée... Ils y seront bien gardés...

Quand vous serez triste, appelez-moi, et quand vous serez gai, il faut vous souvenir que j'éprouve toujours la réflexion de vos sensations. Et maintenant, je vais me bercer dans mes larmes...

—

XXVII

Boston, janvier 1900.

Combien je vous suis reconnaissante de vos deux lettres; « avant le départ » je suis sortie toute heureuse ce matin en les lisant, mais ne pensez pas qu'elles me suffisent, j'attends maintenant un long message de Paris avec toutes vos pensées, vos impressions, vos désirs, enfin un peu de tout ce qu'il y a dans votre vie. Quant à moi je vais travailler à vous oublier. Pourquoi? Pour une idée stupide peut-être, et je torture mon cœur à plaisir, j'ai un si douloureux souvenir de notre dernière séparation que je regarde celle-ci avec une infinie tristesse. Il me semble impossible de me séparer de votre cœur, que je connais si bien.

Un sentiment comme le nôtre est bien rare dans la vie, n'est-il pas vrai, mon ami, vous qui avez l'expérience du monde?

En travaillant à le briser, il me semble que je m'éloigne de tout ce que je trouve vrai et beau dans l'univers. Dites-moi que je n'ai pas tort de garder l'enthousiasme de mon cœur et qu'il n'y a aucune raison à me forcer d'y renoncer, puisqu'il est né d'une confiance et d'une sympathie que rien ne peut briser. Je suis affolée comme l'aiguille d'une boussole et parfois je me reproche le partage si intime que je fais avec vous de mes pensées les plus secrètes; je sais que je vous ai donné trop de moi-même, trop de mon cœur ; à d'autres, il me serait impossible et j'ai réalisé en vous ce rêve de partager la sympathie la plus idéale qu'il soit au monde. Non, je ne veux pas renoncer à tout ce qui fait ainsi ma joie pour me plonger dans les ténèbres d'une vie absurde, sans horizon ; je veux à jamais ensevelir ces idées qui me rendent si triste. *The night has a thousand eyes, the day but one.*

—

XXVIII

New-York, février 1900.

Je me suis persuadée que je devais dès ce soir répondre à vos lettres et vous remercier de tout ce que vous m'avez envoyé depuis votre départ. Ce courrier vous portera aussi un souvenir de votre amie absente dont la faute est de trop penser à vous, de vous avoir trop donné de son cœur et de son âme. J'ai voulu, ces dernières semaines, me « prendre en mains », comme vous dites, je crois, en français, en m'efforçant de résister au besoin de vous écrire, en vous mettant autant que possible hors de ma vie, par crainte de vous y voir trop entrer, mais aujourd'hui ma souffrance morale est si vive que je viens vous demander un peu de tendresse.

Et pensez donc, mon ami, pendant ces deux dernières semaines, depuis le 21 janvier jusqu'à hier 4 février, pas un mot de vous! Pendant dix jours se lever tôt le matin pour avoir une lettre, désirer toute la longue journée des nouvelles qui ne venaient pas ! Enfin, hier tout au matin, j'ai reçu ces lettres qui m'ont ravie et bien vite fait oublier mes sérieuses résolutions. Ne riez pas si je vous dis que j'ai presque pleuré, tant ma joie a été vive. Hier encore il y avait comme un écran, ou peut-être un brouillard exprimerait mieux ma pensée, à travers lequel je percevais votre souvenir ; aujourd'hui le soleil a dissipé les buées et je puis vous rendre présent près de moi, vous approcher, je touche votre main... et plus de quatre mille milles nous séparent! C'est ainsi qu'une grande joie peut développer infiniment l'intensité de notre perception. Peut-être n'est-ce qu'un rêve, n'importe, je veux vivre au milieu de ses rayons radieux.

—

XXIX

New-York, mars 1900.

C'est dimanche, mon ami, très tard, je voudrais vous avoir près de moi et puisque c'est impossible, je vous écris quelques lignes. Peut-être n'aurez-vous aucun plaisir à les lire, car je suis inquiète et nerveuse. Hier soir, au théâtre, je vous ai évoqué : il faisait sombre dans la loge et je me disais mon ami est là, à côté de moi, je ne le vois pas, mais je puis le deviner,

le reconnaître et ma sensibilité m'a fait éprouver toutes sortes d'impressions...

Qu'il est triste de vivre toujours entre des souvenirs et des espérances! Je voudrais me retrouver en Italie, y vivre cette vie intense d'art, de beauté, de lumière, qui vivifie le cœur; y lire ces pages adorables de d'Annunzio, lues et relues si souvent avec vous, oublier enfin que dans ce monde il faut souffrir. Rappelez-vous les soirées de Fiesole et aussi les nuits sur le Nil, à Luxor. Les mêmes étoiles doivent être quelque part dans leur lumineuse transparence et cependant je ne vois que la neige qui m'entoure... et mon ami n'est pas là!

J'ai fini *Jean d'Agrève*. Pauvre Hélène, elle avait trop donné pour un homme qui doutait toujours!

—

XXX

Santa-Barbara-Californie, septembre 1900.

« C'est quelque chose de grand que l'amour, un bien au-dessus de tous les biens! Il rend léger ce qui est pesant et doux ce qu'il y a de plus amer... Rien n'est plus fort, plus élevé, plus délicieux... Celui qui aime court, vole, il est dans la joie... » Je termine cette lecture au bord d'une mer de saphir, au milieu des orangers et des roses et vous serez ici demain! Mon âme est inondée de lumière, je vis maintenant, et je suis convaincue que, sans votre sympathie si douce, je serais destinée à l'intime tristesse. Dois-je donc repousser le bonheur et la joie?

—

XXXI

Santa-Barbara-Californie, septembre 1900, minuit.

Une nuit parfumée et translucide comme celles d'Egypte. Je ne veux pas dormir sans vous exprimer toute ma reconnaissance pour les heures heureuses que je vous dois aujourd'hui! Toutes mes pensées sont avec vous, mais je suis déjà triste parce que vous n'êtes plus là. Je perds toute notion du temps, je n'ai que celle d'être près de vous. Toutes les autres heures sont mortes et ne comptent plus pour moi... Voyez combien vous m'êtes cher! Je n'ai pas une petite place pour vous dans mon affection, j'ai l'idée d'en avoir une trop grande!

XXXII

Boston, Noël 1900.

Je suis très occupée! Mais malgré tout je vous envoie une pensée brève. Je vous ai écrit longuement samedi, ce qui est bien gentil de ma part, car je ne sais si vous m'avez oubliée ou non, mais comme ces jours de fête doivent toujours être gais, je pense à mon ami cher. Vous dirais-je cependant que des souvenirs tristes se pressent en masse dans mon esprit. Qui pourrait les illuminer d'un feu mystique et les tirer de ce terre à terre, pour les porter vers des régions éthérées où tous désirs sont réalisés et non plus des espoirs perdus? Avec un peu d'idéal, on peut se promener avec son ami dans ce merveilleux jardin de beauté où chaque fleur est un souvenir de joie, où tout est bon, beau et vrai!

XXXIII

Boston, mars 1901.

Les jours que je viens de passer ont été bien tristes et il m'a fallu une grande patience; j'ai dû attendre plus de quinze jours une lettre de vous, le mauvais temps ayant retardé tous les courriers d'Europe. Je passais mon temps à consulter les « Shipping News », je ne voyais que tristesse devant moi et j'aurais voulu arracher ce qui en était la cause... Mais c'est trop tard: autant essayer la traversée de l'Atlantique à la nage que d'aller contre le flot de mes émotions; il est impossible de briser ce sentiment sans briser ma vie en même temps, et mon cœur aussi bien que ma volonté s'y refusent.

Votre lettre enfin arrivée, je l'ai trouvée délicieuse, mais je ne veux pas vous donner des dispositions à la fatuité et je prétends que je ne l'ai lue qu'une fois!

XXXIV

New-York, avril 1901.

Devant moi j'ai vos deux lettres, mais ce n'est pas une consolation à la tristesse dont je suis envahie, malgré un soleil qui brille radieusement; je cherche à vous voir près de moi,

la cruelle réalité vient bien vite briser mon rêve, d'où je sors encore plus meurtrie devant l'implacable vérité.

Il est impossible de passer nos vies ainsi séparées, et mon courage s'épuise. Franchement je ne sais, et ne veux savoir comment j'ai vécu depuis votre départ : nuits sans sommeil succédant à des jours sans repos. Voilà l'état d'âme de votre « Petite Fleur ». Qu'est devenue ma volonté ferme d' « Américaine résolue » ? Vous le savez peut-être... Un vent d'orage a bouleversé « mon jardin si soigné » et les fleurs qui l'ornaient ont été renversées.

Cette amitié « amourable », dans laquelle je trouvais un plaisir exquis ne peut plus vivre : c'était un rêve idéal, mais un rêve et c'est fini. J'étais beaucoup plus heureuse que je le suis maintenant et ma folle psychologie me laissait vivre dans une douce quiétude dont je ne prévoyais pas la fin, dans un demi-sommeil que je voulais croire sans réveil.

Que ferais-je de la vie si vous n'êtes pas près de moi ? je ne vous ai jamais caché mes pensées les plus intimes, mais j'en ignorais moi-même l'intensité.

Depuis votre départ j'ai lu clairement dans mon cœur et je ne puis plus vous écrire comme avant.

Etre dans un tel état d'esprit et en même temps obligée de dissimuler devant tout le monde, c'est assez pour me rendre folle !

Toutes mes pensées d'Américaine et ces principes si forts sont sans doute quelque part, mais où ?

Une amitié délicieuse m'a conduite par des sentiers fleuris sur des hauteurs entourées de précipices.

Et je me reproche maintenant de vous avoir permis de me quitter ; mais qu'est-ce une journée, un mois de plus, si la séparation doit fatalement suivre et si ma destinée est celle d'une pauvre « rose » devant vivre seule, dans un jardin abandonné ?

Je ne veux plus écrire, je ne pourrais le faire, un brouillard épais envahit mon esprit. Je suis un livre d'inspirations dont la tristesse est la couverture; dans l'intérieur, est un cœur qu'une flamme dévore !

—

XXXV

Boston, mai 1901.

Mes pleurs vous ont appelé à moi. Vous allez revenir et nous ne parlerons plus de séparation !

Mon âme vole au-devant de la vôtre, et les tristesses passées se sont évanouies comme un fantôme chassé par la réalité.

Je me réjouis de n'avoir plus rien à décider et je me laisse entraîner au courant de ma destinée, heureuse d'obéir enfin à ces sentiments si doux et si précieux qui ont toujours été le but de mes désirs les plus secrets, si soigneusement enfouis dans cette tour d'ivoire dont la clef était perdue !

Je vais vivre au soleil de la confiance et me réjouir dans cette joie dont je n'avais eu que le rêve délicieux.

BÉRBINS.

REVUE DE LA QUINZAINE

Dialogues des Amateurs.

CII. — L'Inondation.

M. DELARUE. — Ah! que ce fut déprimant, toute cette eau! De l'avoir si longtemps vue couler à ras de l'œil, j'en garde encore une sorte de vertige. Ah! cette eau entêtée, cette eau cruelle, cette eau mal obéissante!

M. DESMAISONS. — Elle obéit à sa nature. A l'homme de la connaître.

M. DEL. — Vous conviendrez que sa nature fut excessive, dévergondée et débridée.

M. DESM. — Sans doute, mais ce n'est pas, en somme, si extraordinaire qu'on le veut dire ; et même ce l'est moins que la présomption des hommes, et leur imprévoyance.

M. DEL. — Enfin la qualité de l'imprévu est de ne pouvoir être prévu.

M. DESM. — Et qui vous a dit que c'était imprévu?

M. DEL. — Mais...

M. DESM. — Un fait naturel qui se reproduit, à des échelles variables, cinq ou six fois par siècle et par région n'est pas un fait imprévisible.

M. DEL. — Et quand on l'aurait prévu?

M. DESM. — Je ne sais pas tout ce qui aurait pu être fait, mais peut-être aurait-on ouvert moins de gouffres dans Paris, moins bouleversé la terre, qui alors, moins spongieuse, se serait opposée à l'eau, au lieu de la propager. Des caves, des rues inondées, ce n'est rien, si le sol et la maçonnerie sont solides. On a fait de Paris un champ de terre meuble et une taupinière ; on a creusé à l'eau des canaux factices qui ont porté le fleuve partout à la fois. Croyez-vous que cela soit très intelligent? Ingénieur, auriez-vous ouvert des fenêtres au-dessous du niveau des hautes crues à un tunnel longeant la Seine?

M. DEL. — Peuh! Il y avait si longtemps...

M. DESM. — C'est cela. Vous, non plus, n'avez pas la notion du discontinu. Vous êtes un évolutionniste naïf qui croyez que la nature va dorénavant suivre des voies sages, parce que Darwin l'a décrété.

Savez-vous maintenant que la nature procède volontiers par bonds?

M. DEL. — Si vous prenez cela comme une leçon de philosophie!

M. DESM. — C'en est une, péremptoire, et non pas la dernière. Avec le temps qu'il fait, cette histoire peut recommencer au printemps.

M. DEL. — Qu'y pouvons-nous?

M. DESM. — Le mal étant accompli, rien. Mais nous n'allons pas discuter technique, hein? Restons dans la critique des idées et la critique du spectacle. C'est toujours une consolation qu'aucune œuvre humaine n'excitera la dixième partie de l'intérêt offert par un fleuve qui sort de chez lui et court. M. Rostand a reculé avec sa petite bluette et son petit coq en vraies plumes.

M. DEL. — Oui, la nature aura toujours le dessus dans l'admiration des hommes et leur épouvante.

M. DESM. — Nous avons savouré lentement le péril et le malheur. Vraiment, cela nous incite peu à goûter des pointes à la Scudéry ou des calembours à la Bièvres. Fâcheux prologue. On attend la voix d'un Lamartine et c'est celle d'un Scarron.

M. DEL. — Paris a reçu un coup. Son esprit va en être changé.

M. DESM. — C'est bien possible. Sans doute, dans trois mois, il ne pensera plus guère au désastre, s'il reste isolé, mais il en aura longtemps la hantise inconsciente. Il se souviendra obscurément qu'il a failli être noyé par le jeu de trois ou quatre rivières coalisées. Le Grand Morin est en colère : il suffira de cela pour le laisser réfléchir.

M. DEL. — Enfin, j'ai vu une inondation!

M. DESM. — Dans les journaux!

M. DEL. — Oh! ce que j'ai vu m'a permis de deviner le reste et de le contempler, ce qui me serait impossible pour un pays que je ne connais pas.

M. DESM. — Egoïsme de la curiosité! Ne dites pas cela tout haut.

M. DEL. — Cela n'a pas été un spectacle gratuit, croyez-le, je l'ai payé d'un certain état nerveux qui n'était pas agréable. Enfin, j'ai vu, cela est évident.

M. DESM. — Moi aussi, quoique moins que vous. Le seul pont qui m'inspirait confiance, c'était le Pont-Neuf, qui fut commencé sous Henri III! Depuis ce temps-là, l'art des ponts est allé en dégringolant, jusqu'aux ponts modernes, dont les meilleurs ne sont encore que des sortes de passerelles. Les ingénieurs de ce temps-là étaient moins présomptueux que les nôtres. Ils ne rougissaient pas de compter avec les forces de la nature et, pour n'être pas vaincus par elle, ils voulaient du premier coup la dominer. Cette masse de pierre en dos d'âne, qui fait lever les épaules aux ingénieurs de la Compagnie d'Orléans, reste le témoin d'un temps où l'on construisait non

seulement avec la solidité suffisante, mais avec la solidité excessive. Nous en sommes réduits maintenant aux miracles d'équilibre.

M. DEL. — Je pense surtout que maintenant l'activité des hommes s'engage dans trop de voies différentes. On commence tout, on ne finit rien. On rêve l'impossible, on dédaigne le possible.

M. DESM. — C'est que la chimère est placée dans la réalité. Le possible ennuie. Mais, monter à mille mètres en aéroplane, voilà qui est amusant.

M. DEL. — On n'a pas vu beaucoup d'aéroplanes planer sur Alfortville, s'arrêter de maison en maison pour enlever les sinistrés, ou du moins les ravitailler,

M. DESM. — La conquête de l'air ! C'est de la conquête du sol qu'il s'agit. Cela va peut-être nous délivrer de ces mornes plaisanteries où l'on voit ces instruments s'approcher d'une fenêtre et y débarquer des amis qui viennent déjeuner ; des concierges au sixième étage, des embarcations sur le toit. Les embarcadères, il s'agit de les retrouver sous l'eau, et c'est plus difficile que de construire des romans scientifiques.

M. DEL. — Si nous citions une fable de La Fontaine ?

M. DESM. — A quel propos ?

M. DEL. — A propos de l'eau et du ciel.

M. DESM. — Ah ! *l'Astrologue qui se laisse tomber dans un puits.*

M. DEL.

Un Astrologue un jour se laissa choir
Au fond d'un puits. On lui dit : pauvre bête,
Tandis qu'à peine à tes pieds tu peux voir,
Penses-tu lire au-dessus de ta tête?

M. DESM.

C'est l'image de ceux qui bâillent aux chimères.

M. DEL. — Et l'image de ceux qui ont ravagé Paris en lui perçant tant de trous sous la peau.

M. DESM. — Je suppose que les célèbres ingénieurs du quai d'Orsay faisaient des calculs astronomiques en construisant leur tunnel.

M. DEL. — C'est assez vraisemblable.

M. DESM. — Il s'agissait de la hauteur des eaux au-dessus des fenêtres de leur galerie, ils ont pris celle de la lune au-dessus de l'horizon.

M. DEL. — Et maintenant que l'eau remonte, ils s'ébrouent à *Chantecler*.

M. DESM. — S'ébrouent... mais c'est lugubre.

M. DEL. — Ce qui est à la mode n'est jamais lugubre.

M. DESM. — Enfin, on a ressorti les sifflets en son honneur.

M. DEL. — Croyez-vous ?

M. DESM. — Les journaux ont dû l'avouer, malgré qu'ils fussent payés pour le taire. Le bourgeois mystifié va se venger durement, si je ne me trompe, de l'impudence d'une réclame sans précédent. Aucun chef-d'œuvre ne l'aurait portée. Elle a écrasé nécessairement cette sorte d'opéra-bouffe où il y a moins d'esprit et autant de coq-à-l'âne que dans une chronique de Willy. Les animaux de M. Rostand ont l'œil aussi malin que ceux de B. Rabier, et il emploie des formules démodées même dans l'opérette et les revues de fin d'année :

C'est nous qui sommes les crapauds...

Enfin, un critique bienveillant l'a comparé à Emile Augier : «... mais il est un poète plus adroit et plus séduisant qu'Emile Augier. » On ne peut décocher, je pense, une plus dégoûtante injure, mais elle venge la poésie française.

M. DEL. — Je ne l'aurais pas trouvée, celle-là.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Marguerite Gillot : *Le Passé ;* Editions de « Vers et Prose ». — François Mauriac : *Les Mains jointes ;* H. Falque, 3 fr. 50. — Charles Batilliot : *Le Rosaire des soirs ;* Sansot, 3,50. — Xavier Canny : *Aurores et couchants ;* Bibliothèque générale d'édition, 3.50. — Gabrielle Latoison-Duval : *Sur la route humaine ;* Bernard Grasset, 3 fr. 50. — Jacques Noir : *L'Ame inquiète :* Editions du « Beffroi », 3.50. — Georges Turpin : *Parcelles de cœur et feuilles mortes ;* « L'Edition » 2 fr. — Pierre Hirsch : *Le Miroir du Passé ;* Sansot 3 fr. 50.

Le Passé. Un mince livret, mais exquis : les vers ne s'estiment pas au poids ; et ceux là ne ressemblent ni à ceux de Mme de Noailles, ni à ceux de Mme Marie Dauguet, ni d'aucune de nos meilleures poètesses ; ils sont de Mlle Marguerite Gillot et d'elle seule ; et c'est quelque chose d'extrêmement subtil et délicat ; le sortilège du temps est presque vaincu : en une seule journée sans doute la forêt n'est plus la même et un seul instant creuse pour le cœur un abîme entre les heures ; mais même dans une demeure nouvelle où les objets ne sont pas encore devenus familiers, des ombres aimées peuvent revenir, parce que le présent n'existe pas pour qui le passé est demeuré plus cher et comme plus habituel :

Mais le soir qui m'entend efface autour de moi
Le décor d'aujourd'hui par celui d'autrefois.
Je revois la maison aux meubles familiers
Pleins de reflets témoins de mes jeux d'écolier,
Cette maison paisible aux chambres agrandies
Du champêtre horizon de leurs tapisseries :
Vendanges, bergeries où la mort a passé,
Et ces pâles moissons que le temps a flétries !
C'est la maison où j'ai laissé
La lueur de mon âme éparse sur les choses

Et pas un objet n'y repose
Dans son rayonnement discret
Qui ne soit pour mon cœur un sépulcre secret.
Où suis-je ? Et suis-je là ? Je laisse aller mes songes,
Les laisse aller au gré du soir qui les prolonge.

Au parc, dans la forêt, une chère image d'absent accompagne la promeneuse nostalgique, aussi réelle que naguère, et quand l'heure vient de partir, elle ne s'en va pas seule :

Il m'a fallu partir et « nous » abandonner...
C'était à cette place que tu connais
Devant la grande allée d'eau dormante...
Hier j'ai refait la promenade charmante
Que j'avais faite avec toi.

Pour exprimer cette persistance du souvenir presque hallucinatoire, Mlle Marguerite Gillot a inventé les tours les plus nombreux :

J'ouvre encore une fois la porte familière
Et j'entre doucement, regardant en arrière :
La pluie a donc lavé la trace de ses pas ?

La plainte est discrète et confidentielle et si loin de l'âpre propos de Rutebeuf :

Amis sont que le vent emporte
Et il ventait devant ma porte.

Cependant il n'y a point ici de lâche pleurnicherie et c'est tout simplement l'aveu d'une âme dolente et blessée, mais capable de réfléchir, sans en altérer la beauté, le fantôme du bonheur évanoui et revivifié un instant pour s'évanouir à nouveau.

Les Mains jointes. Ernest Renan se demandait ce qu'en telles conjonctures auraient pensé Boèce et Cassiodore : qu'auraient pensé Julien Sorel et Jules Vallès de l'écolier et de l'étudiant très sincèrement catholique que fut M. François Mauriac ? Ils l'auraient jugé sans indulgence : ils auraient concédé à l'adolescent la licence de vouloir ressembler à René et de défaillir d'amour en se récitant « le Lac de Lamartine » ; mais ils n'auraient pas compris que l'homme pût regretter de n'avoir pas vécu aux temps de ces Messieurs de Port-Royal ; il leur en eût coûté un effort qu'ils auraient estimé inutile pour pénétrer une âme aussi étrangère à la leur ; quand on n'est ni Julien Sorel, ni Jules Vallès, il vaut mieux essayer de comprendre ; si loin que l'on soit de sa pensée, on sera pris au charme triste qui émane de l'œuvre de M. François Mauriac et pour ne la pas trahir par des gloses, il est plus honnête de transcrire sans plus ces vers composés au cours d'une retraite :

La vie inquiète est là tout près qui me repousse.
Elle ne franchit pas le seuil du vieux jardin.

A l'autel brun et or, aux messes du matin,
On entend comme un froissement de choses douces..

La vie est là, mais je ne crains pas son atteinte.
Le prêtre se retourne avec un geste lent,
Et dans le son aigu d'une cloche qui tinte
Il élève le Pain lumineusement blanc

Qui monte sur nos fronts comme un soleil levant,
Au vol silencieux des anges invisibles.
La chapelle cirée est nette au jour paisible
Et pleine de l'abaissement du Dieu vivant.

Le Rosaire des soirs. Il est difficile d'augurer de ce premier livre sans grands défauts et sans qualités éminentes, ce que pourra être dans l'avenir le talent de M. Charles Batilliot : il n'a pas encore choisi ; des voix diverses le sollicitent ; il les a entendues et ses poèmes en répètent l'écho à peine dénaturé. On croirait d'abord qu'il dut s'abandonner à la tendresse élégiaque, au charme crépusculaire du souvenir et ses alexandrins un peu monotones, aux assonances très atténuées lui interdisant les rythmes souples et variés conviennent à des sentiments qui ne s'emportent jamais jusqu'à la violence, puis voici, plus heurtés et plus véhéments, des vers dans la manière de M. Emile Verhaeren et, inspirés des tragiques images de Steinlen, des accents de révolte rude et triste ; puis des épitaphes indulgentes absolvent ou glorifient dans leur tombe la courtisane, l'assassin et le poète ; et quittant l'allée des tombeaux M. Charles Batilliot retrouve les morts ressuscités ; ils ont brisé les lourdes pierres et abandonné les hideuses nécropoles ; c'est dans la forêt et par les plaines qu'ils se sont dispersés et qu'ils se mêlent à la vie universelle. La langue n'est pas toujours très pure en ce *Rosaire des soirs ;* le verbe s'affaisser y prend des sens inattendus :

Où viennent s'affaisser des baisers de lumière
. . . . . .
Le chant mystérieux de la forêt s'affaisse

et supplier devient par une extension abusive synonyme d'implorer :

La Mort a des amants qui supplient sa venue.

Aurores et Couchants. C'est une rare et singulière originalité pour un poète Corse que de ne point professer à l'égard de Napoléon une admiration quasi-familiale et héréditaire : M. Xavier Canney en de grandes strophes lyriques, parle sans respect du héros et surtout de ceux qui furent les exécuteurs obéissants de sa volonté. Ce n'est pas qu'en répudiant ainsi le plus illustre de ses compatriotes, il soit infidèle à sa petite patrie ; il l'aime au contraire passionnément, soit qu'il aspire à reposer au village de San Quilico, d'où l'on

voit par delà les cimes des arbres se creuser des vallées tranquilles et d'autres villages silencieux dormir au pied des monts, soit qu'il dise anathème à ceux qui déshonorent, pillent et asservissent l'antique Cyrnos ; et il poursuit même par delà la tombe de ses invectives furieuses les ombres des hommes qu'il tient pour les ennemis de son peuple. Mais son âme n'est pas exclusivement livrée au désir de la vendetta, les idylles alternent avec les iambes et les chansons tendres avec les farouches voceros. Malheureusement, sauf en un point que nous avons indiqué. M Xavier Canney ne témoigne pas d'une originalité bien remarquable ; il n'est pas assez sévère envers soi-même et il se contente trop vite de son abondante facilité avec trop peu de souci de la perfection.

Sur la Route humaine. Deux redoutables sonnets de M. Charles Fuster enjoignant au lecteur futur de saluer humblement dans le livre de Mme Latoison-Duval l'amour, l'art et la pensée, déconseilleraient plutôt d'en couper les feuilles : une louange excessive risque d'attirer les représailles d'une critique injuste. Les poèmes de Mme Gabrielle Latoison-Duval appartiennent au genre de l'élégie romantique, encore qu'elle dénie à Musset le privilège d'avoir connu la vraie souffrance et qu'elle attribue à Marceline Desbordes-Valmore « les plus beaux cris d'amour du siècle ». Mais il semble qu'après la tourmente sentimentale elle se soit ressaisie et qu'elle ait demandé à Marc-Aurèle et aux femmes du dix-huitième siècle un conseil de courage et de sérénité.

> Tandis qu'avec des pleurs, des cris et des blasphèmes,
> Lasses d'offrir en vain un inutile amour,
> Nous accusons le ciel d'être insensible et sourd,
> Vous aimez, vous donnez dans la paix de vous-mêmes,
> Sans espoir de retour.

Ce silence est plus noble que les clameurs désordonnées des bacchantes tristes.

L'Ame inquiète. M. Jacques Noir nous avertit que « depuis déjà longtemps il a écrit et pensé ces pages » et que, dans cette anthologie dédiée par lui-même à sa jeunesse morte, il a choisi « des œuvres de son passé, celles-là seules qui lui paraissent un peu siennes » avant de commencer une lutte nécessaire et « un travail indispensable ». Ces paroles sont peut-être moins énigmatiques et sibyllines qu'elles ne le paraissent tout d'abord : dans le poème *l'Aveu* le poète confesse que tout de sa vie antérieure fut parade et artifices ; il joua la comédie de l'amour et son ironie même n'était encore que mensonge ; mais son orgueil reste entier :

> Echos qui m'écoutez, astres puissants et forts,
> Puisque je suis bien seul dans la nuit de ma vie

Qui réveillera tous ces morts,
Au moins donnez-moi le génie.

L'amie à qui il vient de dire qu'il ne l'a jamais aimée répond à son angoisse secrète :

Ton chant m'a fait voir clair en toi ; mon cœur calmé
Aperçoit maintenant le reste de ta vie ;
Sèche tes yeux, ami, te voilà prêt d'aimer
Et d'avoir du génie.

Quant au sens de l'œuvre future, il est indiqué dans le dernier poème *Maintenant*. M. Jacques Noir se sépare à jamais des hommes vains et frivoles qui l'ont cru l'un des leurs :

Tocsin qui dois sonner à mon cœur consolé
L'aurore de la paix montant sur leurs décombres,
Tu leur diras que sous ma bruyante gaîté
J'avais un frère inconnu d'eux puissant et sombre.

Pour rendre plus efficaces les versets de l'apocalypse annoncée, le voyant devra réformer également sa langue et prendre garde qu'elle n'offense pas outre mesure l'harmonie qui est aussi nécessaire et même indispensable.

Parcelles de cœur et Feuilles mortes. Une préface de M. Guillaume Apollinaire ou plus exactement un précieux poème en prose présenté au public M. Georges Turpin. *Parcelles de cœur et Feuilles mortes* prendront place sur le rayon où sont rangés les *Poetæ minores ;* plus volontiers que des strophes d'un éclat un peu factice, comme *le Héros*, *le Ruffian* ou *la Ruée*, on en goûtera quelques tableaux champêtres et trois chansons sur des thèmes populaires de Champagne, d'Auvergne et de Berry.

Le Miroir du passé. Comme M. Jacques Noir, M. Pierre Hirsch a rassemblé avec des vers assez récents ses premiers poèmes ; bien qu'il n'ait pas adopté l'ordre chronologique, il serait assez aisé de discerner sous quelle influence passagère fut composée telle ou telle pièce ; tour à tour, Verlaine, Samain, M. Henri de Régnier, M. Sébastien-Charles Leconte, André Chénier et Sully-Prudhomme, les parnassiens et les symbolistes, durant quelque quatorze ou quinze ans, se sont disputé amicalement la faveur éclectique de M. Pierre Hirsch ; en eux il recherchait avec ferveur sa propre pensée qu'il ne se décidait pas encore à livrer telle quelle aux regards malveillants des hommes ; mais elle s'est un jour révélée, sous son vêtement d'emprunt, et il est apparu qu'elle n'était point difforme :

Cette rose qui meurt dans la coupe a connu
Toute la vanité terrestre d'être belle,
Et le dernier parfum qui s'exhale encor d'elle

Est pur comme un sanglot trop longtemps contenu
Puisque chaque pétale en tombant met à nu
Un peu plus de son cœur vieilli qui se morcelle,
C'est donc que sa beauté n'était pas éternelle
Et que pour elle aussi le soir est survenu ?
Pourquoi faut-il qu'un jour ainsi l'ait dépouillée
De toute sa splendeur lentement effeuillée
Qui jonche maintenant le tapis de brocart ?
Peut-être, ayant souffert de nos laideurs humaines
S'isole-t-elle au fond du silence, avec l'art
Que mettent à mourir les âmes souveraines.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

J.-H. Rosny aîné : *La Vague rouge*, Plon, 3.5o. — Valentine de Saint-Point : *Une femme et le Désir*, A. Messein, 3.5o. — Henry Mirande : *Elagabal*, Ambert, 3.5o. — Vigné d'Octon : *Le Pèlerin du soleil*, Bernard Grasset, 3.5o. — Emile Clermont : *Amour promis*, Calmann Lévy, 3.5o. — Albert Autin : *Boulard et Nenette*, Bernard Grasset, 3.5o. — Marius d'Athis : *Gustave Ancelin*, Société générale d'édition, 3 fr. — Fernand Dacre : *Traineurs de sabre*, Daragon, 3.5o. — Marc Elder : *Trois histoires*, Tassel 3.5o. — François de Nion : *La Dépêche de Mars*, Librairie universelle, 1.5o.

La Vague rouge, par J.-H. Rosny aîné. Le peuple tel qu'il est! Le peuple vu par un philosophe en armes, c'est-à-dire par un homme doué d'une froide ironie d'artiste, d'une redoutable perspicacité de savant et surtout d'un bon sens que rien ne peut dérouter. Nous serons probablement écrasés demain sous l'irrésistible avalanche de pierres et de briques lancées du haut de cette monstrueuse machine de guerre qu'on appelle, on ne sait pourquoi, le socialisme, car c'est la négation même de toute espèce de société, nous coulerons dans la marée de sang et d'immondices qui tend de jour en jour à nous monter jusqu'à la gorge, mais il nous restera le plaisir, en succombant devant la force de cet élément déchaîné, de penser que quelqu'un l'avait étudié, qu'une intelligence d'élite n'admettait pas cette dernière duperie, plus malsaine, plus dangereuse que n'importe quelle absurdité religieuse. Je me hâte de déclarer que l'auteur, jugeant inutile de condamner la cause après en avoir fait ressortir tous les effets, n'a pas conclu. En prenant François Rougemont par la main pour le conduire au néant, l'auteur n'a pas daigné louer ou blâmer cet illuminé qu'il a nimbé d'une auréole d'apôtre et dont il a défendu l'action absolument malhonnête par une foncière honnêteté individuelle. François Rougemont teinte de poésie tous ses rêves de meurtre. Il possède l'éloquence comme on tient une lame dangereuse et parce qu'il est poète, il voit rouge... C'est cependant un brave garçon, tendre, amoureux, capable de tous les dévouements, mais il ressemble à Néron : il met le feu à une cité pour s'entendre dire de belles

phrases dans une apothéose de fumée ou d'encens. C'est le meneur qui s'emballe à la suite de ses chimeres et, comme tous les poètes, il se laisse voler la raison par la rime. Autour de lui, autour de cette idole, de ce faux dieu, qui ne connaît pas très bien l'étendue de sa puissance et en use en aveugle-né, le peuple se groupe avec ses défauts, ses tares, sa faiblesse ou sa violence, le peuple boit ses paroles, doublant ses alcools coutumiers du poison de ses chants révolutionnaires : c'est *la Trompette de Jéricho*, Alfred *le Rouge*, Vérieulx, Piston *la Tomate*, Vacheron *l'Acacia*, Cambrésy, etc..., et nous les distinguons à la loupe, ces pauvres diables d'insectes de la grande fourmilière des ouvriers. L'auteur nous a conduits chez eux aux soirs de leurs journées lamentables et nous avons partagé leurs misères intimes, saisi sur le vif leurs véritables griefs, deviné le pourquoi de leur haine et de leurs pitoyables désirs. Eux aussi sont des aveugles nés ! Ces troupeaux destinés aux grands abattoirs des guerres civiles sont inévitablement anti-militaristes et l'un de ces moutons enragés tue en une crise de mysticisme un malheureux officier qu'il ne connaît même pas. Tout est absurde et tout est fatalement inutile dans leurs actes, mais ils sont menés aux abîmes par la logique effarante du discours français... et on n'imagine pas jusqu'où peut aller la subtilité des métaphores dans une salle de réunion publique. *La Vague rouge*, qui le croirait, jette aussi sa lueur d'azur : l'amour de François pour Christine, cette fille sage, inflexiblement raisonnable ! Cependant, l'auteur n'a pas voulu sacrifier au romanesque pour intéresser le lecteur, il possède mieux que la note sentimentale pour distraire les esprits effrayés par l'envergure de son œuvre, il a découvert froidement le détail comique dans tous les actes de la vie quotidienne de son peuple et il est arrivé à ce tour de force ironique sans se moquer de personne. Rien n'est plus intéressant, plus amusant, plus franchement drôle que *la Vague rouge*. Et si on n'a pas envie de rire, c'est parce qu'on est émerveillé du ton de vérité, d'humanité, qui se dégage de ce roman ou plutôt de cette superbe page d'histoire. On ne rit pas, car le bel art vous attendrit et transforme toujours la gaieté en émotion. *La Vague rouge* demeurera, je crois, l'œuvre maîtresse de J.-H. Rosny aîné. Les socialistes comme les anti-socialistes pourront la lire avec une égale admiration. Ce fidèle reflet du grand océan humain contient des miroirs pour tout le monde, et c'est le meilleur éloge qu'on en puisse faire.

Une femme et le Désir, par Valentine de Saint-Point. Le désir épistolaire d'un homme pour une jolie femme est toujours une impolitesse, car il est la formule même de son égoïsme, mais si on amuse les hommes avec des serments, on intéresse toujours les femmes avec des lettres d'amour. Il faut croire qu'on les intéresse plus qu'en des gestes sincères, puisqu'elles relisent les lettres alors

qu'elles ont reproduit les gestes. Une héroïne de romans-feuilletons, Aude (la très volontairement solitaire », ouvre le coffret, tombeau où des flammes, jadis brillantes, achèvent de s'éteindre. Il y en a beaucoup, depuis le petit collégien ému par son titre éblouissant de petit mort, jusqu'au passant quelconque, après d'une toilette originale, d'un costume de bal masqué, tous les aventuriers mâles se promettent à courir l'aventure féminine au galop de leurs plumes enflammées. Osent-ils autant de plus qu'ils ne pensent ? Mais cette femme, livrée de tous les rayons, but de toutes ces flèches qui s'aiguisent, a-t-elle bien la conscience de ce tout à bras de l'amour, et peut-elle dérouler dans ce fatras de guirlandes fanées, ce qui fut la fleur printanière, le parfum sincère ? Numéraux lira ses réponses. De ce prévisible des heures délirantes, il faut tirer une morale, c'est que le cœur de l'homme poursuivant une belle femme artiste peut l'inquiéter, la troubler, au point de changer son cœur et de transformer une créature exotique et bonne en être pervers et probablement cruel. Aude qui songe, je crois, doit faire son profit de cette phrase d'un de ses admirateurs : « Si, tout ému par vos lignes, vos couleurs ou vos rythmes, nous apprenions que vous êtes laide, ce nous serait une douleur étrange ! » Hélas ! Voilà bien l'éternelle duperie. La femme artiste ne saura jamais la vérité de l'égard des hommes qui l'admirent... ce qui n'empêche pas le livre de Mme de Saint-Point d'avoir tout le courage d'une opinion personnelle et d'une recherche sans l'absolu.

Elagabal, par Henry Miranda. Pauvre gosse ! Certes, tout pervers qu'il puisse être, cet empereur pris de folie « au jardin d'Adonis » où il était heureux normalement, car un monstre à qui l'on demande la représentation d'un homme sérieux, de jouer le rôle de chef de peuple, ne peut devenir que de plus en plus anormal, et Héliogabal, fils d'une mère presque folle de son corps, me fait de la peine. D'ailleurs il avait un genre d'esprit différent des instincts bestiaux des simples qui l'entourèrent et pas très éloigné d'une recherche littéraire. Donnez la puissante actuelle poète qu'on admire de nos jours pour le jeu de ses complications de rimes internes, j'imagine qu'il fera de plus bêtises ! L'auteur a tiré tout le parti possible de son héros et il l'entoure convenablement entouré d'orgies romaines. Il déjeune un jour merveilleux de repas où l'on retrouve avec plaisir le plat de « langues de phénicoptères ». Les femmes et les hommes parlent d'une manière agréable et même souvent bien parisienne. Jean Lombard est bien froid auprès de ce chatoiement d'étoffes qui nous rappelle le temps de *Quo Vadis*... ? avec les dessous en plus.

Le Pèlerin du Soleil, par Vigné d'Octon. Histoire d'un paysan instruit qui est aussi un philosophe. Il est le précepteur d'un jeune homme et lui apprend la beauté de la nature sous toutes ses formes. On voit passer une douce ânesse et ses ânons, des chèvres,

des brebis, des abeilles, et l'on sent l'odeur du thym, des fleurs sauvages. Une idylle se termine par un mariage, et le livre se ferme sur l'éloge du fougueux Léon Cladel, romancier-chantre du Quercy. Ah ! si le Midi pouvait ressembler à toutes ces belles exagérations des *Pèlerins du Soleil !*

Amours promis, par Emile Clermont. Mais qu'est-ce qu'il veut ce jeune homme qui joue au Jean-Jacques avec ces élans d'amoureux seulement gonflé de mauvaises philosophies ? Il ressemble furieusement à un malfaiteur. La jeune fille qu'il fascine et qui d'ailleurs ne l'aime pas, méritait mieux que ce séducteur pourri de vices littéraires. Il y a un personnage de Bourget qu'il doit reconnaître souvent dans sa glace. Oh ! le vilain Monsieur.

Boulard et Nénette, par Albert Autin. Où l'on constate que c'est l'élève qui finit par pervertir le professeur à force de lui poser des questions naïves. Subtils marivaudages entre des gens de même caste, lesquels sont assez bien élevés, du reste, pour se faire pardonner leurs opinions politiques.

Gustave Ancelin, par Marius d'Athis. Il s'agit de ceux de 48. En effet, ces braves gens savaient à la fois vivre avec une belle conviction et mourir pour la défendre. Ils nous reposent des socialistes présents... mais ils eurent tout de même le grand défaut d'être leurs grands-pères.

Traîneurs de sabre, par Fernand Dacre. Types d'officiers modernes assez bien venus, des hommes tâchant d'idéaliser ce qui reste de discipline et de devoirs dans leur métier vis à vis des guapes qu'on leur confie. *Traîneurs de sabre* n'est peut-être point le titre qui convient, car ils traînent surtout le boulet du fameux anti-militarisme à la mode. Leur courage ne signifie pas grand'chose en face de l'ennemi intime qui les ronge, mais il faut tout de même les remercier de ne pas encore prendre la trique des marchands de porcs. En tous les cas félicitons l'auteur d'avoir traité les deux adversaires avec une équité toute littéraire.

Trois histoires, par Marc Elder. Jeune homme qu'on prend à la glu du mariage alors que celle du collage aurait suffi. *La Bonne tante* qui arrive à faire payer... le baptême de l'enfant au prêtre innocent de l'aventure est amusante : « Mon petit bon Jésus Mignon ! »

La Dépêche de Mars, par François de Nion. Une amoureuse correspond par la télégraphie sans fil avec un gardien de phare, son amoureux. Personne ne peut comprendre la langue singulière qu'elle emploie, pas plus le fiancé mystifié que tous les savants d'alentours et la Presse demeure convaincue que Mars enfin nous répond. Dans les autres contes du même auteur, il se fait une grande consommation d'*autos*. On voit bien que cet objet-là coûte de moins

en moins cher... et je prévois le moment critique où il sera complètement démodé, au moins en littérature.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Alfred de Musset : *Lettres d'amour à Aimée d'Alton (Madame Paul de Musset, suivies de poésies inédites, 1837-1848, avec une introduction et des notes* par Leon Séché. 1 vol. in-18. 3.50 « Mercure de France ». — *L'Œuvre du Chevalier Andrea de Nerciat, Introduction, Essai bibliographique, Analyses et Notes* par Guillaume Apollinaire, 1 vol. in-8°, 7.50, « Bibliothèque des Curieux ». — *L'Œuvre du Comte de Mirabeau. Introduction, Essai bibliographique et Notes* par Guillaume Apollinaire, 1 vol. in-8°, 7.50, « Bibliothèque des Curieux. — Emmanuel Chabrier : *Lettres à Nanine, précédées d'une Vie de Nanine*, par Legrand-Chabrier, 1 vol. in-12, 1 fr., « Collection de la Grande Revue ».

C'est à M. Jules Troubat que nous devons de pouvoir lire aujourd'hui ces **Lettres d'amour** d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton ; ce fut lui qui les préserva du bûcher, en conseillant à l'amie du poète de déposer cette correspondance à la Bibliothèque Nationale, sous cette réserve qu'elle ne pourrait être communiquée avant un délai de trente ans.

— Vous n'avez pas le droit, en conscience, de brûler des lettres d'Alfred de Musset, affirmait M. Jules Troubat. « Aussi bien, ajoutait-il, du moment que vous êtes fière d'avoir été l'amie d'Alfred de Musset, je ne vois pas que vous le seriez moins dans la mort que dans la vie. »

Quelques jours plus tard, Aimée d'Alton apportait à M. Jules Troubat le coffret contenant les précieuses lettres du poète, et sans doute les plus doux souvenirs de sa vie.

M. Léon Séché, qui nous rapporte cette anecdote, dans l'introduction qu'il a écrite pour ce volume, nous présente Aimée d'Alton, jeune fille spirituelle, jolie, blonde et blanche comme un lys, et nous dit les circonstances de sa rencontre avec Musset. Ils fréquentaient tous les deux le salon de Mme Jaubert, et furent d'abord quelque temps sans se douter qu'ils allaient s'aimer. Un soir, qu'Aimée, avant de se retirer, s'était enveloppée d'un capuchon blanc qui faisait ressortir la roseur de son teint, Musset s'écria : « Ah ! le joli petit moinillon blanc ! », et, rentré chez lui, écrivit les strophes que l'on connaît :

Charmant petit moinillon blanc,
Je suis un pauvre mendiant,
Charmant petit moinillon rose,
Je vous demande peu de chose.
Accordez-le-moi poliment,
Charmant petit moinillon blanc.
. . . . . .

Ce petit badinage poétique plut à la jeune fille ; elle répondit, et

c'est ainsi que s'engagea une correspondance tendre et bientôt amoureuse. Bientôt Aimée d'Alton se donna à Musset. *Les Lettres d'amour* nous diront les phases de cette aventure, qui dura deux ans, au bout desquels Musset abandonna le moinillon blanc pour se lier momentanément avec Rachel. Aimée, nous dit M. Séché, trouva tout simple qu'il lui préférât une reine de théâtre, et « peu à peu leur lien se relâcha, se dénoua tout seul, sans qu'il y ait eu entre eux d'explication, je ne dis pas sans larmes. Car Aimée d'Alton l'aima toute sa vie... ». L'épilogue de cet amour est assez inattendu : quatre ans après la mort d'Alfred, Aimée d'Alton épousait son frère, Paul de Musset. Elle avait 50 ans, et Paul de Musset en avait 57. Les deux époux relurent ensemble les lettres d'amour du poète, et, en prévision d'une publication future, Paul fit des coupures, biffa et tronqua des phrases. Tout ce qu'il y avait de voluptueux a été enlevé, et c'est dommage, quoique Musset n'ait guère développé dans cette correspondance l'expression de son amour ou de son désir. Il sait que son amie est toute proche de lui, et toute à lui; il lui écrit de venir, et elle vient. Ces lettres diffèrent absolument des lettres à George Sand qui n'étaient qu'un long cri de passion et de désespoir romantique ; ici, le ton est plus léger, souvent badin ; on a l'impression que ce sont deux grands enfants qui jouent à l'amour, sans prendre les choses au tragique. Les premières lettres sont les plus graves, les seules littéraires :

Faire de beaux rêves et vouloir les réaliser est la première, l'inévitable condition des grands cœurs. Il faut cependant qu'en entrant dans la vie la réalité et ses mille dégoûts frappent tôt ou tard l'espérance encore vierge, et l'abattent au plus haut de son vol. Ce n'est pas une phrase de moraliste que je dis là, c'est une vérité éternelle. La première expérience, Aimée, consiste à souffrir, elle consiste à trouver et à sentir que les rêves *absolus* ne se réalisent presque jamais ; ou que, réalisés, ils se flétrissent et meurent au contact des choses de ce monde...

Mais l'heure du premier rendez-vous approche, et Musset ne songe plus à épiloguer sur les divins lieux-communs de l'amour ; il vit dans le présent et est heureux comme un enfant auquel on a promis un beau jouet.

Je vois, mon amour, qu'il y a sympathie parfaite entre nous. Tu m'annonces un si-sol au reçu de ma lettre, et avant d'avoir ouvert la tienne, j'avais exécuté précisément le même pas. Mais je m'avoue vaincu, je n'ai rien cassé Je ne sais pourquoi quelque chose de cassé m'a toujours paru avoir une mine triste ; quant aux pantoufles, c'est autre chose ; les miennes à l'aspect de tes lettres voltigent comme des oiseaux...

Pendant quelques mois, Musset fait son unique occupation de son nouvel amour ; mais il faut travailler, et il écrit quelques-unes de

ses *Nouvelles* et *l'Espoir en Dieu*. A propos de cette poésie, il confie à son amie : « J'ai des vers à faire qui sont absolument indispensables à finir. J'y travaille sans relâche, je me couche à 7 ou 8 heures, et je ne sais pas si j'aurai fini à temps. » On voit que l'inspiration ne lui tenait pas lieu de travail. Comme la plupart des poètes, il ne travaillait que poussé par la nécessité : « Je vais faire ma 4e nouvelle suivie de plusieurs autres, écrit-il encore. J'aimerais autant être marchand de chandelles... » On est un peu étonné de ces aveux, ces nouvelles semblent en effet avoir été écrites avec plaisir. Ce sentiment de la vanité de l'art et de la poésie devant la vie et devant l'amour, Musset l'a exprimé dans *le Fils du Titien*, qu'Aimée d'Alton était très fière d'avoir inspiré au poète.

Vois combien c'est peu que la gloire ici-bas.
Puisque, tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas
(Crois-m'en sur ma parole) un baiser du modèle.

Les vers inédits, adressés au moinillon blanc, et que l'on trouvera à la fin du volume, ne sont pas de cette qualité, mais leur nonchalance est encore un hommage à la bien-aimée, puisque Musset dédaignait pour elle la vanité de la gloire :

Vous demandiez un impromptu.
Je l'ai tenté, mais n'y réussis guère.
Croyez bien que, pour vous complaire,
Je l'aurais fait si j'avais pu.
A votre tour, essayez, ma maîtresse,
Et faites-moi jusqu'au tombeau
D'une douce et vieille tendresse
Un impromptu toujours nouveau.

§

M. Guillaume Apollinaire, qui réédite **l'Œuvre du Chevalier Andréa de Nerciat**, nous présente, dans une préface très documentée, cet écrivain dont la vie jusqu'ici était à peu près ignorée. Pourtant, mieux que tout commentaire critique, la vie de Nerciat, telle que l'a si habilement reconstituée M. Apollinaire, explique son œuvre libertine et voluptueuse. Nerciat fut mêlé à cette société galante de la fin du XVIIIe siècle, dont il a décrit les mœurs dans ses *Aphrodites*. Poète, conteur, musicien, il est reçu dans les salons et dans les boudoirs. Andréa de Nerciat, nous dit son biographe, « aima l'amour et il en étudia passionnément le physique, pénétrant les mystères des sociétés d'amour, et les secrets de cette maçonnerie galante qui, sans savoir toujours qu'elle répandait en même temps le goût de la liberté, propageait le culte de la chair en Europe ». Ses *Aphrodites* ne sont pas une œuvre de pure imagination, et cette société de voluptueux qu'il met en scène exista réellement.

L'ordre comprenait environ deux cents adeptes, en comptant les deux sexes, et recrutés parmi les gens de qualité, l'armée, le haut et le petit clergé, etc., personnages ardents et pourvus des vices les plus agréables et les moins avouables. Outre les adeptes appelés *intimes*, on admet dans l'ordre des *auxiliaires* qui ne sont pas mis au courant des secrets de l'Association. Les unisexuels ne sont pas favorisés par les règlements des Aphrodites. Les initiations donnent lieu à de somptueuses orgies, à de voluptueux banquets...

Ce sont ces voluptueuses orgies que Nerciat raconte dans son roman qui me semble, avec *le Diable au corps*, être son chef-d'œuvre. Ces deux romans dialogués, d'une admirable hardiesse d'expression, mettent en scène des marquis et des marquises, des comtes et des comtesses qui ne songent qu'au plaisir physique : le sentiment n'a aucune place dans ces aventures, vraiment amusantes, et contées avec une grande vivacité de style. Mais il est difficile d'exposer les diverses intrigues et situations de ces romans. Ils eurent, au moment où ils parurent, un immense succès : « La vivacité de quelques tableaux, écrit Monselet, qui aimait l'œuvre de Nerciat, ne doit pas nous empêcher de rendre justice à l'une des plus charmantes productions que la décadence du XVIII^e^ siècle ait inspirées. »

Monselet parle ici de *Felicia ou mes fredaines*, roman dont l'auteur serait poursuivi aujourd'hui, mais qui se vendait ouvertement au XVIII^e^ siècle, et que les femmes lisaient sans se cacher. On trouvera dans ce volume les plus curieuses pages de ce roman audacieux, ainsi que de nombreux chapitres d'autres œuvres de Nerciat, tels que *Monrose ou le libertin par fatalité*, qui est un peu l'autobiographie de l'auteur. Sans doute l'œuvre complète de Nerciat n'est plus lisible, mais ces pages choisies justifient le jugement de M. G. Apollinaire :

Psychologue subtil et raffiné, esprit dégagé de tous les préjugés, écrivain délicieux, aux néologismes presque toujours heureux, personnage équivoque et séduisant, le charmant auteur de *Félicia* finissait en même temps que le XVIII^e^ siècle, dont il est l'expression la plus délicate et la plus voluptueuse.

§

Dans la même collection *les Maîtres de l'Amour*, et conçue d'après la même méthode érudite et critique, voici, de M. Guillaume Apollinaire, **l'Œuvre du Comte de Mirabeau**. Ce volume contient *l'Erotica biblion* en entier, avec les annotations et les commentaires du chevalier de Pierrugues, des fragments de *la Conversion*, de *Hic et Hec* et du *Degré des âges du plaisir*. A propos de *l'Erotica Biblion*, voici un article découpé dans un journal de l'époque, cité par Lemonnyer dans sa *Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour*... qui explique bien l'œuvre de Mirabeau :

Son objet est de prouver que, malgré la dissolution de nos mœurs, les anciens étaient beaucoup plus corrompus que nous, et l'auteur le fait méthodiquement et par une comparaison suivie, à commencer depuis les juifs compris, ce qui s'établit à leur égard par des citations des livres saints qui ne sont pas fort édifiantes. De là une érudition immense et les tableaux les plus licencieux plus forts que ceux du *Portier des Chartreux*.

L'œuvre de Mirabeau est à la fois un dictionnaire érotique et une encyclopédie des gestes et des aberrations de l'amour : il s'y mêle une certaine moralité souriante qui ne manque pas de charme. Quoique ce petit roman ne soit pas de Mirabeau, mais d'un gentilhomme bas-normand nommé le marquis de Sentilly, M. G. Apollinaire a tenu à nous donner quelques pages du *Rideau levé* ou *l'Education de Laure*, qui est un petit chef-d'œuvre, et « un ouvrage au-dessus de sa réputation ». Il s'agit ici de l'éducation sexuelle méthodique d'une jeune fille, éducation qui est bien négligée de nos jours. Mais les chapitres les plus curieux, en raison de leur hardiesse, n'ont pu être reproduits. Cependant, par cet ouvrage de M. Apollinaire, nous possédons toute l'œuvre de Mirabeau, des extraits et l'analyse de livres rares et parfois même introuvables. La lecture de ces romans libertins nous console de tant d'œuvres contemporaines d'une si détestable moralité.

§

Voici, d'Emmanuel Chabrier : **Lettres à Nanine**, précédées d'une vie de Nanine par Legrand-Chabrier. Nanine fut la servante dévouée d'Emmanuel Chabrier, qu'elle aima « quasi-maternellement ». Ces lettres de son jeune maître sont aussi touchantes que le dévouement affectueux de la vieille Nanine.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Henri Hauser : *Etudes sur la Réforme Française :* Alphonse Picard, s. p. — Noël Aymès : *La France de Louis XIII ;* Nouvelle Librairie Nationale, 3,50. — G. Lenotre : *Vieilles Maisons, vieux papiers,* 4e série ; Perrin, 5 fr. — Raoul Arnaud : *Le Fils de Fréron* (1754-1802) ; Perrin, 5 fr. — Memento.

Etudes sur la Réforme Française, par Henri Hauser. — M. Henri Hauser est l'auteur de solides travaux sur le Protestantisme français. Le présent volume nous fait assez complètement connaître les idées de cet historien en cette matière.

Sur l'« internationalisme » du Protestantisme, M. Hauser, répondant précisément à des critiques qui lui ont été adressées, objecte que si internationalisme il y a, il y a donc « un internationalisme aussi caractéristique dans le catholicisme comme doctrine et (du moins au XVIe siècle) dans le catholicisme comme parti ».

Pour l'auteur de ces études, la Réforme Française a, en réalité, un caractère national indubitable. Il fait remarquer que le mouvement réformé remonte, en France, très haut dans le XVI^e siècle, beaucoup plus haut que l'année 1560. Nous devons dire que nous avons pu noter ici même des faits, comme la Révolte de la Gabelle en Guyenne, se rattachant dès les dates invoquées par M. Hauser, au mouvement réformé. M. Hauser insiste sur les caractères nationaux que prit le Protestantisme en France, « où il fut, jusque vers 1560, une religion de petites gens ». C'est en 1560 seulement, par une conséquence de l'ambition des Guises, qu'il devint politique et se compliqua de questions européennes.

Une autre question, liée à celle des caractères nationaux du Protestantisme français, est celle du développement de la Réforme dans les classes populaires. Comment et dans quelle mesure y recruta-t-elle des partisans? A cet égard, M. Hauser pense que la doctrine d'historiens comme Th. Lavallée, d'après laquelle « le peuple seul haïssait sincèrement les novateurs », ne saurait plus être acceptée. Selon l'auteur, le protestantisme s'est répandu largement chez les ouvriers; et le protestantisme rural, « sans que le développement puisse en être comparé à celui du protestantisme ouvrier, a eu plus d'importance qu'on ne l'a cru ». Et d'ailleurs « les mêmes raisons qui avaient retardé, dans le milieu rural, l'éclosion du protestantisme, lui ont assuré au village, une fois qu'il y a été installé, une vie plus durable ».

Quant aux classes intellectuelles, la question des destinées que le Protestantisme y put trouver n'est autre que le problème même des rapports entre l'Humanisme et la Réforme. Il est bien certain que la Renaissance et le Protestantisme sont deux choses qu'il ne faut pas confondre; du moins se distinguent-elles de bonne heure l'une de l'autre. Sans prétendre épuiser un tel sujet, M. Hauser, avec quelque mauvaise humeur, croit pouvoir, en somme, reprocher aux humanistes d'être restés dans leur tour d'ivoire. Ils ont, certes, rendu des services à la civilisation. Mais, au total, « ils ont manqué à leur tâche », à leur tâche essentielle. Laquelle? Selon M. Hauser : « assurer le triomphe de la Réforme », comme ils l'auraient pu faire, « s'ils l'avaient voulu », ou bien bien alors, « sauver, en la purifiant, l'Eglise catholique ». M. Hauser parle pour le Passé. Cela ne saurait s'entendre du présent; ou alors M. Hauser serait bien dur pour ce pauvre Humanisme actuel, qui s'emploie à la fois à l'une et l'autre œuvre. Nous avons les humanistes intellectuels, comme M. Hauser lui-même, et nous avons les humanistes romains, comme M. Maurras.

On trouvera les vues de M. Henri Hauser sur le Protestantisme français, vues que nous résumons très sommairement, dans les études d'ensemble intitulées : « La Réforme et les Classes populaires en

France au XVI^e siècle » et : « De l'Humanisme et de la Réforme en France. » Ces aperçus généraux alternent avec d'importants travaux d'érudition : dans la pensée de l'auteur, ceux-ci doivent corroborer ceux-là. Tel est l'office, par rapport à la question de l'Humanisme et de la Réforme, des études intitulées : « Un nouveau texte sur Aimé Maigret », et : « Petits livres du XVI^e siècle » ; et telle est encore l'utilité des savantes pages, sur « la Rebeine » (rébellion) de Lyon (1529) » et sur « la Réforme en Auvergne », qu'il faut lire après les pages sur la propagation de la Réforme dans les classes populaires en France.

La France de Louis XIII, par Noël Aymès. — M. Noël Aymès, qui considère le règne de Louis XIII comme une époque de transition, a jugé qu'il était d'autant plus utile de se former de ce temps une « idée claire » : « Epoque singulièrement intéressante, dit-il. Le jeu des institutions la rattache, et de très près, aux âges précédents ; en même temps, la fermeté puissante d'un Richelieu montre quelle part le gouvernement peut revendiquer dans les destinées politiques du pays. »

C'est le gouvernement de Richelieu qui opère la transition en fondant l'idée de l'Etat. Digne protecteur d'une telle politique, Louis XIII est intéressant. Ce n'est plus le Louis XIII nul de la légende. Avec « une intelligence presque toujours remarquablement lucide », il conservera sur lui-même « un mutisme fait de clairvoyance, de pudeur et de dédain. Il a mesuré en silence l'incapacité des ministres ; très vraisemblablement, il a étudié Richelieu. Avec fermeté, il lui remet la fortune de l'Etat ». M. N. Aymès connaît, on le voit, les travaux de M. Louis Batiffol.

Tel est, de cet âge, le roi, Louis XIII ; et tel en est le grand homme, Richelieu. La marque de leur œuvre commune se manifeste dans les suites de la Réforme et de la Guerre de Trente Ans, et dans les destinées de la Noblesse. Ajoutez des chapitres, où l'étude de mœurs domine, sur le Clergé, la Bourgeoisie et le Peuple ; d'autres chapitres, qui sont des exposés de seconde main, mais bien faits et aussi complets que le comportait le cadre de l'ouvrage, relatifs à l'Administration, aux Parlements, aux Institutions ; enfin des morceaux de littérature (Corneille, Descartes ; pourquoi donner de si longues analyses des pièces de Corneille ? on allègue, il est vrai, pour le *Cid*, que c'est la pièce la plus *française* qui ait jamais été portée sur la scène) ; et des critiques d'art (architecture, peinture, gravure) : et vous aurez les composants principaux de l'« idée claire » que M. Noël Aymès s'est efforcé de présenter de cette France de Louis XIII, — qu'il caractérise en l'appelant une France alors éminemment active.

Active est écrit ici un peu comme on écrit ce mot à « l'Action Française ». Cela nous amènerait, si nous en avions la place, à

examiner le point de vue de M. Aymès touchant le Protestantisme sous Richelieu. M. Noel Aymès est ici louablement objectif, tout en demeurant catholique de tendance, ou plutôt nationaliste. Son livre est, au demeurant, un bon et rapide ouvrage d'ensemble, qu'anime un sensible effort de donner, sur toutes les parties du sujet, des notions vraiment positives.

Vieilles Maisons, Vieux Papiers, 4e série, par G. Lenotre. — M. G. Lenotre, c'est le maître de la Curiosité historique. Elle est même si curieuse, cette Curiosité, dans ses livres, que d'aucuns se sont avisés qu'il l'inventait un peu. Hâtons-nous de dire que c'est là, pour nous, et pour d'autres, une appréciation tout à fait mal fondée. L'habileté de M. Lenotre, c'est, au contraire, croyons-nous, d'écrire l'histoire d'une manière libre, pittoresque, colorée, — à force, précisément, de documentation. La documentation qui, pour d'autres, est une entrave, pour lui est le moyen même de se donner licence du côté de la forme. On lui demande : comment pouvez-vous savoir, vous qui, dans vos récits, affectez de noter jusqu'aux états du ciel, le temps qu'il faisait, tel ou tel jour, il y a plus d'un siècle? Il nous rétorque ceci, en nous conseillant d'aller consulter les archives de l'Observatoire. Ou encore, à un dialogue écrit *de chic*, en apparence, on s'informe d'où il peut bien savoir que les personnages aient parlé précisément ainsi à tel moment donné : il nous renvoie aux pièces que lui ont fourni les morceaux, les menus morceaux, de sa marqueterie. Que répondre à un tel homme? Tout de même, il ne faudrait pas jurer que partout la liberté de l'allure ait pour principe même l'extrême littéralité et l'extrême spécialité du document. Il y a, par exemple, dans « l'As de Pique », où M. Lenotre fait revivre une baudelairienne « Petite Vieille » qui fut jadis une des maîtresses de Richelieu, des bouts de dialogue et des coins de mise en scène dont les phrases ou les indications seraient peut-être difficiles à retrouver dans les documents. N'importe, M. Lenotre, collectionneur et metteur en œuvre des mille et une Curiosités de l'Age révolutionnaire et des époques suivantes, prétend, et à juste titre, selon nous, dans sa fonction d'Historien de la Curiosité, au titre et aux prérogatives d'homme de science. On pourra dire, d'un autre côté, que cette maîtrise, dans l'ordre de ce qui est simplement curieux, n'est pas d'une très grande portée en ce qui concerne la grande histoire. Et pourtant! La Curiosité nous renseigne sur les mœurs d'une époque, sur ce qui a constitué sa « contemporanéité » spéciale. Elle n'est pas négligeable, non plus, dans l'élucidation des questions historiques. Magnifiques services, en somme, si, toutefois, — ce que nous souhaitons et ce que nous croyons mérité, — elle est définitivement admise dans la littérature scientifique. L'œuvre de M. Lenotre pose la question avec autorité.

Les caractères que nous venons, une fois encore, de noter sont ceux qui distinguent, comme les précédentes, cette nouvelle série. Une moitié du volume se compose de récits de la guerre de Vendée, application à un nouveau sujet de la méthode de M. Lenotre. Tels sont les morceaux intitulés : « L'Evêque d'Agra », « Thomazeau », « Madame Gasnier, l'Américaine », « Monsieur de Charette ». Le « Paris Révolutionnaire » occupe à peu près le reste des pages. C'est, le savait-on ? dans « les Meubles de M. Berthélemy », archiviste de l'Ordre du Temple, et comme tel logé dans le château du même nom, que vint habiter, inopinément, après le 10 août, Louis XVI, au grand désespoir du doux et confortable sinécuriste, chassé brutalement de chez soi, et qui, dans tous ces appartements du Temple, que tant d'horreur, *ingens horror*, fit funèbres et sépulcraux pour les contemporains, ne vit jamais, lui, que ses clairs et chers meubles perdus, ses chères « bergères chenillées prune de Monsieur » ! Dans le même cadre du Temple, « le menage Tison » est évoqué, couple de geôliers trop faibles pour leur formidable et lugubre tâche, guettés, l'un par l'hébétement, l'autre par la folie. Et c'est encore « Herman », le Président du Tribunal révolutionnaire aux grands jours, vrai Spartiate de la Terreur, intègre, toujours d'une « aménité glaciale ». Parmi les « Epaves » de l'Ancien régime, qui en eut tant, M. Lenotre a retenu et dessiné ces silhouettes, d'un « détraquement » si curieux : la comtesse de « Montcarzain », fille naturelle du galant prince de Conti, qui passa toute une vie de misère et de demi-folie, sous Louis XVI, sous l'Empire et sous la Restauration, à vouloir se faire reconnaître comme princesse du sang ; Catherine Thévenin, dite « l'As de Pique », une des reines du Paris galant « au XVIII^e siècle, maîtresse de Richelieu et du comte d'Artois, qui vivait encore aux approches de la Révolution de juillet, monstre de décrépitude » ; enfin Thérèse Levasseur, « M^me Jean-Jacques Rousseau », qui, vieillie sous la Révolution, vit, sans y comprendre grand'chose, le triomphe posthume de ce pauvre homme de mari. Un premier chapitre, « Papa Tam », précise, en traits débonnaires et presque adipeux, la figure si peu connue quoique fameuse de Roustam, le Mamelouk de l'Empereur, Géorgien authentique. Et il faut lire aussi l'Introduction où M. G. Lenotre défend son œuvre, à qui les attaques n'ont point manqué. Nous avons dit plus haut notre avis sur ce point.

Le Fils de Fréron, par Raoul Arnaud. — Fréron, le père, l'ennemi de Voltaire, fut, au demeurant, en même temps qu'un journaliste de grand talent, un homme courageux et loyal, un caractère fortement trempé. Mais il ne communiqua point, — hors le sens journalistique, — ces qualités à son fils, et, aggravation, lui légua, par contre, la disgrâce qui avait marqué sa vie. Ce fils, Louis-Stanislas Fréron, eut tout de suite une âme de révolté. Joint à un man-

que de caractère, et combiné avec des dons d'esprit et de grâce, ceci peut expliquer l'inconsistance, brillante aux bons moments, tout à fait dépourvue de dignité aux heures mauvaises, que la conduite de Fréron offre d'un bout à l'autre. « Il servit et renia toutes les causes, trahit ses amis, subit des influences contraires, se démentit sans cesse, sans trop savoir pourquoi. » C'était, au moral, un de ces Arlequins dont la Révolution devait aggraver jusqu'au cynisme, et au-delà, les contradictions de nature. Déclassé de bonne heure, après quelque essai de rester dans la ligne paternelle, qui était la tradition et la monarchie, Fréron « se laissa gagner par ceux qu'il avait attaqués, monta l'un des premiers à l'assaut de la Bastille, fonda un journal », *l'Orateur du Peuple*, « s'y montra aussi féroce que Marat qui le dominait ». Protégé aussi de Danton et ami de Desmoulins, il fut élu à la Convention, joua un rôle dans les événements de 1792, la pétition du Champ de Mars, la journée du 20 juin, le 10 août, mais non toutefois dans les massacres de septembre, comme on l'a parfois dit, puisqu'il était en ce moment-là à Metz. On connaît sa mission dans le Midi, où il fut envoyé après la mort du Roi. Ses cruautés à Toulon et à Marseille ne sont pas ce qu'on peut le plus reprocher à sa mémoire : il était dans le style des représentants en mission. Mais sa poltronnerie devant Robespierre, à son retour à Paris, sa défection à l'égard de ses amis, Danton et Desmoulins, l'importance qu'il se donna après Thermidor, à un moment où il n'y avait plus de danger à se mettre en avant, et où il s'y mit, comme « chef de la jeunesse dorée », pour mener le branle de la réaction anti-jacobine et persécuter ses anciens compagnons de la Montagne ; ses débauches ; son obséquiosité, bientôt, envers Bonaparte, qui ne le tira de la misère et de l'oubli où il était tombé, comme tant d'autres simili-héros de Thermidor, que pour l'envoyer, signe de mince estime, dans un poste dérisoire, comme sous-préfet des Cayes, à Saint-Domingue, où il mourut presque à son arrivée : voilà ce qu'il y a de tour à tour médiocre, bas et minable dans l'existence de ce malheureux Fréron. Malheureux, somme toute, car, comme dit son biographe, M. Arnaud, dont le livre est plein d'intérêt, quelque mépris qu'il inspire, on ne peut se défendre envers lui « d'un sentiment d'instinctive pitié ». Et une chose qu'il ne faut pas oublier quand il s'agit de Fréron, et que M. Raoul Arnaud a mise bien dans son jour, c'est que le journaliste fut en lui hors de pair, l'un des plus actifs et des plus curieux de la Révolution.

Memento. — Ces souvenirs du bon Arnault, ces vieux *Souvenirs d'un Sexagénaire*, eux-mêmes plus que sexagénaires (1833), ont bénéficié de la vogue attachée aux publications relatives à la Révolution, et les voilà réimprimés (4 volumes à 3 fr. 50, Garnier). Ces mémoires d'un homme de lettres que la Terreur chassa, que Bonaparte employa, appartiennent au-

tant à l'histoire qu'à la littérature, mêlant aux souvenirs sur les gens de lettres et les artistes ceux sur les hommes de la Révolution, du Directoire et du Consulat. Ils s'étendent de 1789 à la fondation du gouvernement de Bonaparte. M. Auguste Diétrich a donné ses soins à la nouvelle édition de ces mémoires, dont l'agrément trouve un véritable renouveau. On avait oublié cette abondance de « choses vues » par un contemporain d'une époque dont on ne cesse de s'occuper, et l'on est tout heureux de retrouver cette richesse. Peut-être ne manque-t-il à ces pages, pour avoir la grande vogue, que la nouveauté de la découverte posthume.

On aura, par la lecture des *Episodes et Portraits* de M. Arthur Chuquet (2e série, Champion, 3 fr. 50), la substance de maints ouvrages parus ces derniers temps. Relatifs, pour la plupart, à la Révolution et à l'Empire, ces ouvrages ont trouvé en M. Chuquet le maître excellemment qualifié, qui, dans ces pages, les rendît en quelque sorte plus saisissables dans le clair et vigoureux raccourci de ses analyses et de ses appréciations. — On peut en dire autant de *la Vieille Eglise* de M. Emile Gebhardt (Bloud, 3 fr.50), également recueil de critiques sur de récents ouvrages dont les sujets, presque tous médiévaux ou pris à la Renaissance italienne, n'avaient point de secrets pour l'écrivain regretté, qui les caractérise avec l'aisance spirituelle que l'on sait.

Ce manuel d'*Histoire politique et sociale* contemporaine (1815-1909) (Alcan, 5 fr.) ne saurait faire double emploi avec divers manuels historiques parus ces derniers temps. Les auteurs, MM. E. Driault et G. Monod, ont eu effectivement pour souci dominant de bien marquer, dans l'âge contemporain, l'évolution *sociale* en même temps que l'évolution politique. Par là cette histoire de l'Europe depuis 1815 peut répondre aux préoccupations actuelles. Tout en faisant quelques réserves sur l'importance absolument exclusive donnée par les auteurs à la doctrine de la lutte de la Révolution en Europe au cours du XIXe siècle, on doit reconnaître que, du moins, dans ce Manuel, tout y est, quitte, pour le lecteur averti, à modifier çà et là quelques proportions.

Reçu : *la Famille Impériale de Russie à Cherbourg en 1909*, par Henri Daragon (Daragon, s. p.); historique de ces circonstances, conçu du point de vue de la « curiosité » et du « bibelot ». *Princes et Princesses en Voyage*, par Léon Sahler (Champion, 6 fr.) : voyage des fils du prince Frédéric-Eugène de Wurtemberg-Montbéliard aux cours de Berlin et de Saint-Pétersbourg, raconté d'après les lettres du philosophe Holland, leur précepteur. Somptueuses et suggestives reproductions des portraits de ces princes allemands du XVIIIe siècle.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Maurice Hauriou, doyen de la faculté de droit de Toulouse : *Principes de droit public*, 10 fr. Larose. — Memento.

Il serait bien à souhaiter que la publication des **Principes de droit public** de M. Maurice Hauriou marquât le début d'une ère nouvelle comme le fit celle du *Contrat social*. Depuis un siècle et

demi nous vivons sur la conception politique de Jean-Jacques : l'Etat considéré comme la personnification de la nation et de la société, donc seul agissant et seul existant, les individus et leurs groupements réduits en sa présence « à se taire sans murmurer » et mieux encore à besogner sans barguigner. D'où les conséquences de fait que nous pouvons voir chaque jour : une action étatique d'une force absolue, jacobinisme latin ou paternalisme germanique, s'exerçant aussi bien par le canal des kaisers et des czars que par celui des *caucus* et des blocs, et par contre une réaction anarchique, légitime peut-être, mais insane, le tout pouvant faire définir l'état contemporain : la compression tempérée par les soubresauts.

Et il paraît tout d'abord abracadabrant que le Léviathan autoritarien puisse être rué bas par un simple chevalier-ès-lois, il est vrai de Toulouse ! Mais enfin tout arrive, et ce qu'un livre a fait, un autre peut le défaire. Sans doute, des *Principes* « à l'usage des étudiants en doctorat ès sciences politiques » ne s'adressent pas au vaste public du *Contrat social*, et ne sont pas écrits en même style. Pourtant, qui sait ? D'abord par ce temps d'électionomanie, tout homme et bientôt, grâce aux suffragettes, toute femme, est en fait étudiant en doctorat politique, et, quant à l'écriture, Maurice Hauriou, bien qu'il ait la coquetterie du vocable technique et de la page absconse, n'ignore pas « ce bon style étoilé de blanches métaphores » qui rehausse l'intérêt des Taine et des Tarde.

Un jour que je le complimentais sur la première phrase de son *Traité de Droit administratif*, en laquelle il s'attendrissait sur la joie qu'il avait à fixer la physionomie changeante de la jurisprudence du Conseil d'Etat, « puisque aussi bien toute forme de beauté est périssable », il me répondit, ce pince-sans-rire, qu'il avait un peu pensé à moi en écrivant cette phrase. Mais alors que n'y pense-t-il sans cesse ! Le public est je ne dis pas un grand enfant, mais un grand artiste inconscient qui se laisse prendre aux sons, aux couleurs et aux images. Si Hauriou veut que ses idées se répandent qu'il laisse là la *Herrschaft* et la *Wilehmsmacht* et l'objectif et le subjectif, et qu'il fasse entrer le droit administratif dans le grand domaine des honnêtes gens, comme Renan y avait fait entrer l'exégèse religieuse et Buffon l'histoire naturelle. N'y a-t-il pas, justement pour le droit public, le précédent de Montesquieu ?

Donc, pour M. Hauriou, et espérons-le, bientôt pour tout le monde, l'Etat n'est plus un grand manitou (feu l'amiral Réveillère orthographiait manie-tout), mais, redevenons grave, une confédération nationale de seigneuries et principautés politiques antérieures, l'une et non la moindre de celles-là étant l'individu lui-même, le sage-jésuite espagnol Balthazar Gracian l'a dit il y a trois siècles : « Il n'est si grande seigneurie que de soi-même », les autres étant des institutions

des associations, des fondations. Et, dès ce premier pas, nous voici jetés dans les plus épineuses broussailles, puisque l'Etat, jacobin ou césarien, nie justement que ces institutions lui soient préexistantes et indépendantes et s'arroge le droit de ne reconnaître que celles qui lui plaisent. L'une de ces institutions, l'église catholique, se donne en ce moment le malin plaisir de prouver au dit Etat qu'elle existe sans sa permission, et il faut bien espérer qu'un jour viendra où n'importe quelle association, syndicat, bourse du travail ou université populaire, se paiera le même luxe, l'Etat gardant d'ailleurs toujours son droit supérieur de police.

Dans cette conception nouvelle, l'Etat n'apparaît plus comme avant tout une personnalité juridique (celle-ci, se modelant sur la personne humaine, a trop de tendance à tomber dans l'égoïsme et l'autoritarisme), mais comme un système d'équilibres superposés ; équilibre d'abord en lui-même, tout régime d'Etat impliquant division des pouvoirs et modération des forces ; équilibre ensuite par rapport à ce qui n'est pas lui, par exemple le pouvoir de domination de l Etat opposé et limité, donc équilibré, par les situations établies ; encore l'action politique de l'Etat obligée de se combiner avec l'action économique du commerce, l'action juridique du contrat, l'action sociale des institutions, l'action locale des pouvoirs décentralisés ; à ce point de vue on voit combien l'Etat est différent de la nation qui comprend, elle, toutes ces forces, et comment il peut y avoir conflit entre le gouvernement et le peuple, ce que le Jacobin n'admet que quand il n'est pas encore le gouvernement.

Ce n'est que comme aboutissant lointain et presque comme réaction contre les forces centrifuges qui constituent ces équilibres que la personnalité morale de l'Etat apparaît chez Hauriou. Alors que les juristes commencent par poser cette personnalité en tant que support de droits subjectifs, peut-être pour mieux en affirmer la réalité, notre auteur construit d'abord l'automate social qu'il anime ensuite en lui insufflant la personnalité juridique. Il semble que ce soit là discussion sur pointes d'épingle, mais les conséquences pratiques d'un faux départ en ce qui concerne la théorie de l'Etat sont si importantes qu'on aurait vraiment tort de parler de byzantinisme ; la distinction de l'individualité objective divisible et de la personnalité morale indivisible et coextensive permet notamment d'expliquer comment les départements et les communes, tout en étant membres de l'Etat, ont leur propre personnalité sans gêner celle de l'Etat ; les deux sources d'action administrative s'interféreront sans se nuire, dans les actes d'un même fonctionnaire, comme des courants d'ondes lumineuses et électriques dans le même milieu physique, et de cette multiplication des personnes morales administratives naîtra la possibilité d'un

commerce juridique intense, et d'une substitution en fait d'un régime de droit à un régime d'autoritarisme arbitraire.

Je me suis un peu étendu sur ces considérations techniques, parce qu'elles abondent dans le livre de M. Hauriou. Parfois, le lecteur profane sera tenté de demander grâce ou de regretter qu'à côté de tant de constructions abstraites et profondes le savant professeur n'ait pas fait place à des suggestions pratiques, dans le genre de son projet de commission de contrôle des fondations locales. Le droit public est comme la médecine, il ne peut pas se contenter de la science pure et doit aller jusqu'à la thérapeutique. On aurait aimé qu'Hauriou multipliât les aperçus sur les perfectionnements de détail, sur les comparaisons avec les droits étrangers, sur les inconvénients de nos rouages actuels. Tel quel, son ouvrage n'en est pas moins le plus remarquable qui ait paru chez nous depuis Montesquieu, et à ce titre il méritait mieux que les quinze ou vingt lignes qu'il faut bien me contenter — *aqua hæret* — de consacrer aux ouvrages dont je rends habituellement compte ici.

Je ne voudrais pourtant pas quitter ce livre sans noter un de ses aperçus sur le droit de propriété, qui, par le côté « propriété littéraire », nous intéresse plus particulièrement dans cette revue. A propos du caractère d'équilibre que l'auteur trouve dans tout phénomène juridique et qui lui fait définir un droit : la synthèse d'un intérêt, d'un pouvoir et d'une fonction, il précise, ce qui plaira aux socialistes, que, même dans le droit de propriété, le plus absolu et individualiste de tous les droits, il y a, caché mais reconnaissable pourtant, un élément fonction publique ; le propriétaire mobilier peut sans doute aujourd'hui détruire son meuble, et le propriétaire foncier ne pas cultiver son fond, mais rien ne dit qu'il doive en être toujours ainsi; la société pourrait très bien un jour imposer l'exploitation comme elle le fait d'ailleurs déjà aux concessionnaires de terres dans les colonies et de mines partout; ici la remise à la disposition de la nation, comme disait la Constituante, serait la sanction inévitable d'un refus prolongé ; même pour les meubles, on concevrait que la société imposât au propriétaire d'une collection d'art, *a fortiori* d'un parc, d'un palais, l'obligation de recevoir le public une ou deux fois par semaine ; c'est ce qui avait lieu en Italie sous le régime papalin, les princes Borghèse, Pamphili, etc., étaient tenus d'ouvrir leurs villas jeudis et dimanches, et ils continuent d'ailleurs à le faire de leur plein gré. On comprendrait, dans le même ordre d'idées, qu'il existât une expropriation pour utilité demi-publique; quand un simple particulier veut acheter une maison pour la reconstruire en plus beau, ou en plus confortable, le propriétaire devrait être obligé à vendre. Tout ceci nous amène à la propriété artistique et littéraire. On sait chez nous qu'elle dure 50 ans après la mort de l'auteur; ce laps de

temps, n'en déplaise aux éditeurs à qui seuls la loi profite, est excessif : tel ouvrage publié par un auteur jeune mort vieux, par exemple *la Campagne de Russie* de Ségur, n'est pas encore dans le domaine public. En Angleterre, le délai est de 40 ans à partir de la publication de l'ouvrage, ce qui fait que, de son vivant, un auteur peut voir vulgariser et galvauder un de ses livres, cas excessif aussi. Une remarque d'Hauriou : « il y a des chances pour que les œuvres soient mieux mises en valeur par le public que par la famille de l'auteur et qu'ainsi la fonction sociale soit mieux remplie », met sur le chemin de la solution. La propriété littéraire devrait en principe disparaître avec l'auteur ; dès lors liberté absolue d'éditer, d'illustrer, d'anthologier, etc., seulement pendant un certain laps de temps, cinquante ans si l'on veut, les éditeurs devraient verser aux héritiers un tant pour cent sur la vente ; avec le dépôt légal et les agences d'affaires, rien ne serait plus facile aux héritiers que d'obtenir leur redevance, mais du moins ne verrions-nous plus cet odieux spectacle de vieilles dames refusant de publier un ouvrage de valeur parce qu'elles n'en approuvent pas les idées, ou d'éditeurs prohibant la réédition de tel ou tel chef-d'œuvre, parce que cela fait tort à leurs exemplaires, quelquefois bien sottement imprimés, comme les anciennes éditions des *Mémoires d'outre-tombe*.

Memento. — Le *Journal des Economistes* entre dans une phase nouvelle sous la direction de M. Yves Guyot qui remplace le vénérable G. de Molinari ; la ligne de conduite de la revue reste d'ailleurs la même, individualiste et libre échangiste. — Les *Libres Entretiens* (Union pour la vérité, 21, rue Visconti) poursuivent leurs discussions politico-sociales ; MM. Charles Benoist, Buisson, Demartial, Ch. Gide, etc., ont pris part à celle qui a porté sur la réforme électorale ; on y a envisagé toutes les hypothèses, même celle du tirage au sort. « Laissez-moi tendre un filet place de la Concorde, a dit le premier de ces messieurs, permettez-moi seulement de choisir mon heure, et je n'aurai pas un résultat sensiblement différent de celui que donne le suffrage universel. » Il serait certainement meilleur, et à n'importe quelle heure, les passants en question n'étant plus des hommes de parti. J'ai moins bien compris M. Ch. Benoist quand il a parlé de l'impossibilité d'appliquer la Représentation proportionnelle aux élections municipales. Qu'importe qu'il ne s'agisse pas de partis politiques ? D'ailleurs le grand avantage de la R. P. est d'adoucir les passions électorales et celles-ci sont aussi vives pour les mairies que pour les Chambres. — Georges Zimm, *l'Erreur double de la R.P.*, Marcel Rivière, 1 fr. L'auteur n'est pas hostile à la R.P. de Ch. Benoist et ses amis, mais il préfère son propre système, ce qui n'a rien que de légitime. — Sigurd Tornud : *Cosmopolitisme* (traduit du suédois), Giard et Brière, 3 fr.50. L'auteur cherche louablement à faire prédominer le droit conventionnel en matière politico-sociale, mais s'il avait lu Hauriou justement, il saurait que le droit social est plus institutionnel que contractuel, ce qui change tout. « Il n'y a, dit-il, que quatre objections au cosmopolitisme, les questions de nationalité, de langue, de

races, et de frontières. » Eh ! voilà déjà quelque chose ! Déclarer les frontières inexistantes, c'est facile, et proclamer que l'individualisme résoudra les conflits de races, c'est optimiste, et enfin citer les Etats-Unis comme exemple de l'insignifiance des questions de nationalité et de langue, c'est, ma foi, renversant. — Léon Bourgeois : *Pour la société des nations*, Charpentier, 3 fr. 50. Recueil de discours et rapports sur la limitation des armements, l'arbitrage et la juridiction internationale, sur les Conférences de la Paix, etc. Intérêt documentaire de premier ordre. — Alberto Torres : *Vers la Paix*, études sur l'établissement de la paix générale et sur l'organisation de l'ordre international. Rio de Janeiro, Imprimerie Nationale. L'auteur serre de près les questions, ce qui fait plaisir dans ce domaine où le nébuleux règne ; et, par exemple, pour l'organisation de la Cour internationale de justice, il oppose à la thèse de l'égalité de tous les peuples, et à celle de la hiérarchie des états d'après leur présente force militaire, une troisième combinaison : les puissances partagées en trois catégories d'après leurs armées respectives et les jugements rendus par des commissions de juges pris en nombre égal dans les trois catégories. Ce système est en effet judicieux, et mériterait d'être adopté si jamais la Cour de Justice internationale se réalise. On peut même s'amuser à répartir les états indépendants d'aujourd'hui entre les trois susdites catégories. Dans la première : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, les Etats-Unis, la France, la Grande-Bretagne, l'Italie et la Russie. Dans la seconde : la péninsule ibérique, la péninsule balkanique, la Chine et le Japon. Dans la troisième : la Scandinavie, la Hollande, la Belgique, la Suisse en attendant l'Alsace-Lorraine, le Mexique, l'Amérique centrale, l'Amérique des Andes, le Brésil, l'Argentine, la Perse et autres petits états asiatiques, l'Abyssinie et autres petits états africains. A 3 représentants pour les premiers, 2 pour les seconds, 1 pour les troisièmes, cela fait 40 représentants, chiffre académique et sacré ! Voilà constituée la Haute Cour de M. Alberto Torres. — G. Normandy et E. Lesueur : *Ferrer, l'homme et son œuvre, sa mort. Castille contre Catalogne*, A. Méricant, 3 fr. 50. J'avais eu, moi aussi, dès le premier jour, l'idée que l'affaire Ferrer pouvait bien recouvrir quelque question séparatiste ; je me suis donc jeté bien vite sur le livre, et plus spécialement sur le chapitre final Castille contre Catalogne ; mais je n'ai rien trouvé de très net ; Ferrer, nous dit-on, page 215, n'était pas catalaniste, et le député Lerroux, chef des séparatistes, lui était hostile, de sorte que cette explication, qui aurait été satisfaisante, ne doit pas être retenue. Alors faut-il nous lancer à notre tour dans le maëlstrom des hypothèses, des imprécations et des sauts-de-carpe comme du temps de l'autre Affaire ? Ma foi non, *cosas de Espana !* Je ne veux même pas savoir en quoi consistait cette *Escuola moderna* dont tout le monde parle et dont personne ne donne ni le nombre d'élèves, ni le régime intérieur, ni même l'aspect extérieur, bien qu'assurément avec les 450.000 fr. empruntés au Crédit Foncier, sur son legs Meunier, Ferrer eût pu élever une bâtisse très architecturale.

HENRI MAZEL.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

J. Français : *L'Eglise et la Sorcellerie*, in-18, E. Nourry, 3 fr. 50. — J. Orsier ; *La Moquerie Savoyarde*, 8°, Champion. — Marie Kœnig : *Musée de Poupées*, 8°,

Hachette, 2 fr.60.— A. Bros : *La Survivance de l'âme chez les peuples non civilisés*, Blond, in-18 : 0 fr. 60. — *Les Races humaines : types, mœurs et coutumes*, in-4, 400 ill., Hachette, 22 liv. à 1 fr. — Légende Wallonne sur Février.

C'est une excellente idée qu'a eue M. Français de nous exposer en détail les rapports de l'**Eglise et de la Sorcellerie** au cours des siècles. On peut distinguer trois périodes. Pendant la première, qui va des débuts du christianisme jusqu'au XIIIe siècle, la réalité de la magie et la sorcellerie sont rejetées par l'Eglise, qui les regarde comme l'œuvre caractéristique des païens, par opposition à la vraie religion révélée. En se diffusant parmi les peuples situés à des degrés très divers de civilisation mentale, le christianisme a dû s'adapter aux conditions nouvelles et peu à peu il a accepté des éléments païens qu'ensuite il a développés dans un sens propre. Après avoir nié que la magie eût un fond de réalité, l'Eglise admit ce fond et a fait de la croyance à la sorcellerie un véritable dogme. L'état d'esprit qui marque la deuxième période et comprend les XIIIe et XIVe siècles est en quelque sorte transactionnel. La magie est admise, non sans doute comme un élément constitutif du christianisme, mais comme une catégorie d'activités qui n'est mauvaise que sous certaines conditions. Il est remarquable en effet que les grands procès de l'époque sont surtout politiques (comme celui d'Enguerrand de Marigny) ou théologiques (comme celui de Pierre d'Apone). Pourtant Jean XXII en vient ensuite à assimiler la sorcellerie à l'hérésie, de sorte qu'il y eut d'un seul coup une procédure toute faite applicable à ce qui allait devenir le crime terrible du moyen âge.

Au début du XVe siècle, on ne sait trop encore quelle attitude prendre dans chaque cas particulier : le fait remarquable, c'est que les épidémies de sorcellerie et la diffusion de la magie sont dues à l'Eglise, plus précisément à la bulle *Summis Desiderantes*. A partir de ce moment, le mal s'étend, la résistance collective contre l'opinion de l'Eglise se marque et toute l'Europe se couvre de bûchers.

Je ne saurais suivre davantage M. Français dans son exposé très intéressant et sérieusement documenté des divers procès de sorcellerie des XVIe-XIXe siècles dans les diverses provinces de France, en Europe et en Amérique. Dans son dernier chapitre il montre comment la médecine et la psychiatrie modernes ont peu à peu fait reculer la théologie, en soustrayant les phénomènes psychopathiques à son autorité. Une cinquantaine de pages de textes et de documents, dont le Procès (inédit) de Suzanne Gaudry en 1652 et une analyse détaillée de la Bulle *Summis Desiderantes* (1484) complètent ce volume plein de faits bien classés et sainement interprétés.

§

La Moquerie Savoyarde est un récit en patois savoyard tiré par M. Orsier d'un recueil du XVIe siècle et imprimé à Chambéry

en 1603. Le thème fondamental est celui de la fable de La Fontaine, *le Meunier, son fils et l'âne*, mais la pièce savoyarde a paru 65 ans avant la fable de La Fontaine. Il s'y trouve des amplifications parfois amusantes et des allusions à des faits locaux. Remarquable est ce fait que les personnages mis en scène sont localisés et individualisés : le père est un nommé Jacques Bo, de Rumilly, et son fils s'appelle Benoît ; c'est en allant au marché de Chambéry qu'ils s'attirent les moqueries des passants. A la fin, impatienté, Jacques et Benoît lient les pattes de l'âne, lui mettent une pierre au cou et le jettent dans la rivière. M. Orsier s'est donné la peine de chercher les parallèles de ce thème, à la suite de nombreux folk-loristes. Il croit en définitive à une origine orientale : je ne suis nullement de son avis. Les parallèles hindous, en tout cas, et surtout bouddhistes, n'ont rien de primitif : ce sont nettement des adaptations moralisatrices d'un thème qui doit leur avoir été apporté dans l'Inde soit par les Grecs, soit par des gens de Palestine, et c'est dans la Méditerranée Orientale que je localiserais plutôt la naissance du thème, bien qu'il faille toujours se souvenir que le fait a pu arriver réellement en bien des endroits. Il m'est arrivé un jour à peu près la même chose avec une série de chapeaux. Je portais alors un béret ; mes camarades du lycée me blaguent, et j'achète un melon ; on me blague de nouveau, j'achète un chapeau mou ; nouvelles railleries, j'achète une casquette et j'ai fini par arriver un beau jour au lycée tête nue. On m'a fait un chahut monstre et c'est encore moi qui me suis le plus amusé de la chose. La généralité de ces alternatives psychologiques s'exprime sous forme du dicton connu, « on ne peut contenter tout le monde et son père ». Pour la fable dont il s'agit, le père et le fils se sont certes prêtés à l'expérience avec un arrière-goût de joyeuse ironie.

Quoiqu'il en soit, les curieux peuvent se reporter aux nombreuses sources citées par M. Orsier, pour se convaincre, ou non, que nos pères ont eu besoin des bouddhistes pour inventer toute la série des péripéties. Le plus drôle, c'est que La Fontaine, qui a certainement puisé le thème ailleurs, en Savoie, en Espagne ou en Italie, a très mal compris la péripétie où le père et le fils portent l'âne : c'est, dit-il, « pour qu'il fût plus frais et de meilleur débit ». Ceci dépasse les bornes ; les commentateurs ont cru que La Fontaine voulait ainsi montrer la bêtise du père et du fils ; c'est sa propre bêtise qu'il montre, car cet élément de l'histoire se rencontre dans les autres versions, mais tout à la fin, soit que le père et le fils arrivent ainsi au marché, soit, comme dans *la Moquerie Savoyarde*, qu'ils lient l'âne pour aller le jeter à l'eau.

§

J'ai visité l'autre jour le **Musée de Poupées** de Mlle Kœnig,

rue Gay-Lussac, au Musée Pédagogique ; il est extrêmement intéressant parce que les poupées ont été habillées dans les pays mêmes avec des étoffes locales et constituent par suite des documents exacts sur l'ethnographie de la France, de ses colonies et de quelques pays étrangers. Si, au lieu d'être dans des pièces si petites, ces poupées pouvaient être exposées au Musée des Arts décoratifs, leur intérêt et leur utilité documentaire seraient décuplés. J'ai été enchanté d'y trouver une excellente série savoyarde ; la poupée de Valloire, la Tarine, la femme de Bellevaux sont des plus jolies. Il y a aussi des Bretonnes, des Normandes, etc. ; bref toutes les femmes de France, mais lilliputiennes, raides, engoncées, avec de grosses joues et des yeux tout ronds qui semblent exprimer la perpétuelle stupéfaction d'un rustre tombé en pleine civilisation mouvante et désordonnée.

Mlle Kœnig ne se contente pas d'épousseter ses poupées, et d'arranger leurs atours ; elle leur parle, et, interprétant leurs sentiments de carton-pâte, leur fait dire, dans son livre, toutes sortes de choses touchantes, amusantes, sérieuses, édifiantes ; ces confessions de poupées, et aussi les récits de voyage de Mlle Kœnig poussée par ses recherches de pays en pays amuseront non seulement les enfants, mais aussi les grandes personnes. Cinquante-huit illustrations reproduisent les poupées les plus typiques et les plus curieuses.

§

Le petit livre de M. Bros, sur **la Survivance de l'âme chez les peuples non civilisés**, est bien fait. Aux documents déjà réunis par E. B. Tylor et L. Marillier, l'auteur en a ajouté un grand nombre d'autres et les idées relatives à l'autre monde sont mises en relation, dans le premier, chapitre avec les rites des funérailles, le deuil et le culte des morts. La conclusion est que tous les peuples croient à une survie soit dans un monde identique au nôtre mais meilleur, soit dans un monde tout autre. La conclusion à en tirer est évidemment que cette croyance est chez nous, dans notre civilisation et dans le christianisme, une survivance du stade demi-civilisé et barbare. Je ne comprends pas que M. Bros parle de « non-civilisés », ce terme a été rendu officiel lors de la création de l'Ecole des Hautes Etudes, mais ce n'est pas une raison pour le conserver : il n'y a pas de peuple non-civilisé ; le mot « peuple » implique déjà l'idée d'organisation, de vie en commun, de technique, etc., c'est-à-dire de civilisation. Même les fourmis sont « civilisées » et aussi les singes anthropoïdes.

La maison Hachette publie une édition française, améliorée par endroits pour le texte, et avec de belles illustrations en noir et en couleurs, d'un ouvrage sur **les Races humaines**, paru d'abord en Angleterre, puis en Allemagne (Kurt Lamprecht). Les illustra-

tions sont moins nombreuses, mais accompagnées d'un traité explicatif. Les renseignements sur le type, les mœurs, etc., des diverses races sont exacts et précis, de sorte que l'ouvrage mérite d'être très répandu dans le grand public et dans les écoles, afin que l'ethnographie cesse d'apparaître, soit comme une science rébarbative, soit comme un recueil d'anecdotes plus ou moins étranges ou macabres.

§

Puisqu'on est en février, peut-être voudra-t-on savoir pourquoi ce mois n'a que 28 jours. Voici comment l'expliquent les gens d'Hermée, en Belgique, à en croire **Wallonia** :

Dans son jeune temps, Février était très amoureux. Pendant qu'il s'amusait, ses deux voisins, Janvier et Mars, lui volèrent chacun un jour. Quand il revint, il entra dans une grande colère. Il constata de plus que Janvier avait rempli d'eau tout ce qui lui restait : « M'est égal, dit-il, d'un pet j'enverrai tout cela chez Mars. » Et c'est pourquoi, au grand dépit de Janvier, le petit Février vente chaque fois tant qu'il peut et Mars est toujours fort mouillé.

A. VAN GENNEP.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : boutades, portraits, anecdotes, recueillis par le docteur Poumiès de la Siboutie et concernant Boursault, Saint-Simon, Andrieux et Guizot. — *Mon chez moi :* M. Jack de Bussy, professeur de maintien. — *Les Marges, la Grande Revue*, articles de M. M. E. Montfort et J. Giraudoux sur Charles-Louis Philippe. — *La Revue de Paris :* fragments d'un poème de M. Henri de Régnier. — Memento.

Boursault, ancien acteur de province, puis membre de la Convention, avait une fortune considérable gagnée dans diverses spéculations, notamment dans les boues et dans les poudrettes de Paris. Il disait souvent : « J'ai deux fils. J'en ai mis un dans les boues, l'autre dans les poudrettes, et je leur ai dit : « Faites votre chemin. »

Ce mot, digne d'un personnage de Labiche, a été recueilli par le docteur Poumiès de la Siboutie, dont M. J. Durieux publie les « Souvenirs d'un médecin de Paris », dans **la Revue hebdomadaire** (8 et 15 janvier). Ce médecin écrit élégamment, avec assez d'esprit. S'il en avait eu moins et plus de loisirs, peut-être aurait-il occupé un fauteuil de cette Académie Française où Théophile Gautier ni Baudelaire ne furent admis à l'honneur qui dédommage, par exemple, M. Jean Aicard de n'être immortel que par son habit.

Le docteur de la Siboutie a observé d'un œil malicieux ses contemporains illustres. S'il a distingué, chez Louis-Philippe, de ces vertus qui font les bonnes maisons bourgeoises, il a dépeint sous ces traits piquants Saint-Simon :

J'ai beaucoup connu leur dieu Saint-Simon. Il demeurait alors rue de

Richelieu, où il vivait très retiré, servi par un domestique qu'on appelait Catalan. Son appartement était un modèle parfait du désordre le plus complet. Il n'avait pas une chaise, pas un fauteuil qui ne fût encombré; il en était de même de tous ses meubles. Sur son bureau, on voyait les choses les plus disparates : des livres, des papiers, des croûtes de pain, du linge sale, des bouteilles de formes diverses. Sa conversation roulait toujours sur les réformes à opérer, les améliorations à faire, et sur des théories gouvernementales. En tout il était bien le maître et le patron des saint-simoniens que j'entendis prêcher plus tard. Il faut cependant lui rendre la justice qu'il était un peu moins fou qu'eux. Il avait pour compagnie habituelle un M. Arnaud Baculard, que tout Paris connaissait, homme aimable et liant, recherché pour son esprit et son inépuisable gaieté. A chaque nouvelle connaissance qu'il faisait, il empruntait un écu. Aussi disait-on de lui qu'il devait cent mille écus à cent mille personnes.

Le charmant docteur met en scène, plus loin, la falote figure d'un ancien secrétaire perpétuel de l'Académie Française. L'anecdote a du sel. On ne devine pas le penchant du narrateur, s'il plaint Andrieux ou admire le collégien dont un mauvais calembour sauva un auditoire d'entendre cinq ou six cents vers plats :

Andrieux faisait, au Collège de France, un cours de littérature française, que les étudiants aimaient beaucoup et suivaient assidûment. A propos du mot *Habent sua fata libelli*, il nous fit l'histoire de plusieurs ouvrages, morts en naissant, morts sans espoir de résurrection, et qui étaient remplis de mérite. A quoi tient-il qu'un ouvrage médiocre, mauvais, arrive à prendre un rang tel qu'il le conserve à travers les siècles, et que l'oubli, le dédain le plus injuste ont été la cause de la perte de tant de bons livres? « S'il m'est permis de me citer, nous disait-il, je vous raconterai ce qui m'est arrivé : un jour, dans une séance littéraire fort nombreuse et bien composée, je me levai pour faire une lecture. C'était un petit poème de cinq ou six cents vers, dans le genre léger et plaisant, sur les amours d'Hélène et de Pâris. Je lus mon titre à haute voix : *l'Enlèvement d'Hélène*, poème. « Diable! dit un collégien de quinze ou seize ans, ça va faire augmenter les « draps ! » Toute l'assemblée fut prise d'un fou rire qui dura bien un quart d'heure. Je commençai ma lecture, nouveau rire. Il me fallut y renoncer, et mon œuvre fut tuée du coup. »

Si l'aimable docteur prend parti pour Molé contre Alfred de Vigny et nomme avec révérence un M. de Féletz, qui était de l'Académie Française on ne sait plus ou fort peu pourquoi, — il sait trouver le comique d'une foule de menus faits :

Je conserve une lettre de faire part pour l'accouchement de Mme Guizot, en janvier 1833; elle porte en tête : *Cabinet particulier du ministre.*

§

M. Jack de Bussy — c'est, je l'espère, le nom de plume d'une de nos cent mille scribinettes, — enseigne aux lecteurs de **Mon chez**

moi (10 janvier) l'art délicat *du savoir-vivre et des menus usages*, tout simplement. Son style eût réjoui le pauvre Marcel Schwob :

Quand nous arrivons à un seul et qu'il nous est dit qu'une des personnes de la famille se trouve souffrante, alitée, battons en retraite, poliment, mais enfin quittons la place jusqu'à plus ample information.

Le lendemain dans la journée nous passons chez le concierge pour demander des nouvelles et là nous apprenons que : typhoïde, scarlatine, rougeole ou tout autre maladie contagieuse est maintenant déclarée. Nous nous félicitons alors de notre prudence. Un pas en avant pour voir le malade et nous rapportions un germe morbide à notre foyer, germe qui nous eût peut-être laissé indemne ou eût contaminé un des nôtres.

Quand on pense que cela aurait pu être mis en vers !

A propos des cartes de visite, M. Jack de Bussy est étourdissant : un jongleur qui a trouvé la danse des pronoms!

Sur sa carte particulière, un homme ne fait jamais précéder son nom du mot : « Monsieur », il met l'initiale de son prénom ou il le met tout entier. Sa femme, avec « Madame », mettra, devant le nom de son mari, le prénom de celui-ci s'il a des frères et des neveux, afin d'éviter la confusion. Si elle possède un titre, elle le mettra sans prénom, celui-ci se différenciant suivant le degré de parenté évitera toute erreur ; mais si elle a épousé un frère cadet, le fils de celui-ci, parvenu à sa majorité, portera le même titre que son mari, et la femme de ce neveu le même titre qu'elle, alors elle fera précéder son nom du prénom de son mari.

« Je passe maintenant à la conversation », annonce M. Jack de Bussy. Il faut le suivre :

Ce n'est à proprement parler que dans les sociétés polies et érudites que la conversation existe en réalité. Partout ailleurs on se contente de parler dans un idiome connu.

C'est à Athènes que nous rencontrons pour la première fois la conversation. Nous ne la voyons pas en France au moyen âge, mais venant d'Italie à l'époque de la Renaissance, sous les auspices de Marguerite de Valois. Plus tard, à l'hôtel de Rambouillet, où se donnent rendez-vous les beaux esprits. Tenir un salon à cette époque consistait à grouper autour de soi les savants, les philosophes et les artistes, afin de retirer de ces entretiens l'amour du beau, du noble, du bon qui élève la pensée et l'âme au-dessus de toutes les turpitudes humaines. La Révolution dispersa ces élites et ne laissa place jusqu'à nos jours qu'aux papotages, commérages, toutes réunions charmantes où se gaspillent sans profit ni physique, ni intellectuel des heures perdues pour l'éternité.

Retenons cette signature : Jack de Bussy. Elle laissera moins de trace que la Seine furieuse, parce que notre temps est défavorable au bel esprit. Mais demain... qui sait ? « L'avenir n'est à personne », a dit Hugo. Assurément, Jack de Bussy, c'est quelqu'un!

§

M. Eugène Montfort écrit dans **les Marges** (janvier), à propos de la fin navrante de Charles-Louis Philippe :

Le 20 décembre, dans la paix du soir, sous la lumière de la lampe, soudain un coup de sonnette. Et Fargue entre, pâle. « Voulez-vous voir Philippe? j'y vais avec Albert Marquet que j'ai rencontré. Notre voiture est en bas. » Et il nous apprend que Charles-Louis Philippe est à toute extrémité. Il avait une fièvre typhoïde, d'allure bénigne, qui suivait son cours simplement et ne donnait pas d'inquiétudes. Tout à coup une méningite s'est déclarée, et c'est fini, il n'y a plus d'espoir. Ce matin on a télégraphié à la mère...

Nous attendons le médecin. C'est Elie Faure, un ami de Philippe. Nous nous souvenons que celui-ci, l'année dernière, avait publié quelques pages sur la maladie, des impressions, et il les avait dédiées à Elie Faure. Comme ce morceau pouvait donner à penser qu'il avait une sérieuse maladie, il nous disait alors en riant : « Tu sais, c'est à cause d'une grippe qui m'a duré trois jours... » En effet, depuis son enfance, quoi qu'on en ait écrit, jamais il n'avait été malade... Le docteur arrive, dans son tablier de praticien. Et, dès le premier mot, il nous abat : « Il est perdu. Non, il n'y a pas une ombre d'espoir. C'est fini. Ce matin j'ai eu une consultation avec Fournier, nous faisons des injections d'huile camphrée, de caféine. Par acquit de conscience. Il fait de la méningite, il a tous les symptômes, le doute est impossible... Ah! c'est à n'y rien comprendre : hier matin, à midi, il était encore d'une lucidité étonnante, il causait avec nous, il n'était pas abattu. Pensez donc! il entrait de lui-même dans son bain! C'était une typhoïde bénigne. Songez qu'il n'avait pas eu mal à la tête un seul jour! Jamais on n'aurait supposé qu'on était avec un typhique!... Et subitement, tout change! Hier soir, à cinq heures, il est pris. On lui aurait injecté du poison, la transformation n'eût pas été plus soudaine. A partir de ce moment-là, il nous a fait toutes les complications possibles. Et, depuis ce matin, il est tel que vous l'avez vu. Les injections le remontent pour une heure, puis il retombe. C'est fini. »

Le lendemain, à neuf heures du soir, après une agonie horrible, Philippe rendait le dernier soupir. Il n'avait pas repris connaissance.

Ensuite, M. Eugène Montfort porte sur l'écrivain et l'homme qu'était Charles-Louis Philippe ce jugement heureux :

Léon Bloy a dit de Charles-Louis Philippe qu'il avait du génie. Il n'a pas exagéré. Le cas de cet écrivain est peut-être unique. Son père était sabotier, son grand-père était mendiant. C'est un autodidacte. Il n'avait rien appris. Il a tout inventé, tout deviné. « Je ne crois pas, a-t-il dit quelque part, qu'il soit nécessaire à un écrivain d'avoir une culture. Je le vois comme un sauvage, comme un barbare. Il faut qu'il ait le goût du sauvage. » Et Philippe, en effet, s'il n'avait pas le goût du sauvage, car il avait un sentiment très fin et très élevé de l'art, en avait les sens exercés et l'instinct. Cet instinct lui faisait découvrir dans l'existence des choses qui restent pour nous enveloppées. Il allait du premier coup au fond, au point central des êtres.

Il apercevait tout de suite leurs raisons essentielles de vivre. Il était infiniment pénétrant.

Nous perdons tous un écrivain que personne ne pourra faire oublier, mais ceux qui l'ont connu perdent en outre un ami très rare, car il comprenait tous les sentiments, et savait, avec une aisance qui émerveillait, se mettre à la place de quiconque.

Voici un fragment du bel et tendre article de M. Jean Giraudoux sur l'auteur de *la Mère et l'Enfant* et de *Bubu de Montparnasse* (**La Grande Revue**, 10 janvier) :

Maintenant qu'il y repose, il faut savoir où était son village.

Il est dans le Bourbonnais, sur un petit ruisseau qui devient, quelques kilomètres plus loin, un immense étang, sur une petite colline qui devient aussitôt une vaste plaine. Il s'appelle Cérilly. Il possède une rue des Remparts sans trace de remparts et une place de l'Église sans arbres. Une des plus grandes forêts de France, aérée comme un parc, encercle le bourg sans l'approcher, avec une trouée, vers l'ouest, par où il allait prendre le train pour le lycée, pour Moulins. L'avenue du Marché se rétrécit à mesure qu'on gravit la hauteur et devient la rue de la Croix-Blanche, qui mène à la source de Saint-Pardoux, dont l'eau rajeunit les vieilles femmes. Sa maison est sur la droite. Elle n'a qu'une porte, par où l'on entre, qu'une fenêtre, par où l'on regarde ; lui, d'ailleurs, regardait toujours de la porte, assis sur l'escalier. Le père faisait ses sabots dans la seconde pièce, de sorte qu'on pouvait recevoir dans la première sans le déranger ; de sorte qu'il montait quelquefois, sans qu'on s'en aperçût, dans la mansarde où Louis lisait un chapitre à ses amis et s'installait pour écouter dans un coin. Dans la maison d'à côté, était né Marcellin Desboutin. Dans la maison d'en face, habitaient le père Perdrix, qui s'appelait le père Galand, et la Tiennette, qui s'appelait la Rate. Une porte plus bas, logeait un facteur paralysé, le Pichot, qui s'essayait à journée à battre la Pichote, et que la Pichote ne ratait pas. C'est dans leur cave qu'il faillit se noyer, alors qu'il avait trois ans. Tous deux faisaient plus de bruit en plein jour qu'une boulangerie à minuit. En descendant, et en tournant à gauche, on arrivait au monument de Péron, qui avait été aux îles avec Lapeyrouse et y avait découvert, racontait-on, l'ornithorynque.

§

Dans les *Poésies* de M. Henri de Régnier que donne **la Revue de Paris** (15 janvier), on trouvera l'une des œuvres les plus hautes par la pensée et par la forme qu'ait écrites cet admirable poète : *Don Juan au Tombeau.*

Je me fais honneur d'en transcrire ici les suprêmes tercets :

On dit que, vers le soir de la même journée,
A l'heure où le vent frais, né du Guadalquivir,
Effeuille aux chignons bruns la rose safranée,

Dans l'église où la nef commence à s'assombrir,
Trois femmes, toutes trois en longs voiles, et belles,
Se retrouvèrent là dans un commun désir ;

Et, le chœur étant vide, et vides les chapelles,
Toutes trois s'avançaient silencieusement ;
Et l'histoire rapporte aussi que l'une d'elles

Etait Dona Elvire en deuil de son amant,
La seconde, Dona Anna, et la troisième,
La plus jeune, très pâle, encor presque une enfant.

Et toutes trois, sans se parler, cherchaient de même,
De pilier en pilier, un sépulcre récent
Afin de dire au mort aimé l'adieu suprême.

Et, l'ayant reconnu pour son marbre plus blanc
Entouré d'une grille et dans une encoignure,
Elles se dirigeaient par là, d'un pas tremblant ;

Mais, comme elles allaient pour ouvrir la serrure,
Il leur sembla soudain, à travers les barreaux,
Apercevoir quelqu'un derrière la clôture,

Qui, courbé vers le sol et leur tournant le dos,
A deux mains soulevait la pierre sépulcrale,
En l'ayant prise et la tirant par les anneaux,

Et toutes trois, Anna, Elvire et l'enfant pâle,
Virent qu'ayant enfin descellé le bloc lourd,
Debout, leur souriait, et le pied sur la dalle,

Un Ange aux ailes d'or et pareil à l'Amour !

Memento. — *Arlequin* (premier numéro paru en décembre) aura le bon sens et le flair et le sel pour bagage, annonce la « parade ».

Je n'inaugure point un cercle nouveau-né
Par quelque muse illustre et veuve patronné ;
Je n'ouvre pas au culte une étroite chapelle
Pour l'adoration pompeuse et mutuelle
Et l'échange de la rhubarbe et du séné ;
Point ne crée une feuille où l'homme fortuné
Pourra, sans qu'un gérant pratique s'y oppose,
Edulcorer ses vers et diluer sa prose ;
Moi fou, je veux tenir boutique de raison;
J'ouvre à tous, mais surtout aux jeunes, ma maison :
Place aux jeunes ! Messieurs ! Car c'est demain qui gronde
Dans leur ferme propos de rénover le monde !

MM. J. Pacheu, P. Galland, Maurice Toussaint, par un bel article sur le regretté Charles Demange, H. Clouard, Paul Verlet, G. Batault, Léon Bouthillon, collaborent brillamment à ce numéro de début, où Arlequin joue de sa batte comme il sied, c'est-à-dire à tort et à travers.

Propos (nº 1, 15 janvier), sous la direction de M. J.-F. Louis Merlet, traitera mensuellement de littérature, de beaux-arts et de théâtre. Ce premier numéro contient des vers curieux de M. Marcel Millet : « Le Guignol des Buttes-Chaumont. »

Pages modernes (janvier) : « L'Evolution de Jésus », par M. Han Ryner. — Un chapitre du beau roman de M. J.-H. Rosny aîné, *la Vague rouge*.

La Revue (15 janvier) : « Edmond Rostand », par M. Léo Claretie.

La Nouvelle Revue (15 janvier). « Gambetta figure », par M. P. B. Gheusi.

Le Sillon (10 janvier) expose longuement par la plume de M. Marc Sangnier, homme éloquent, le programme d'un nouveau journal quotidien qu'il dirigera à partir du 15 février : *la Démocratie*, dans le but chimérique de « réconcilier l'Eglise et le peuple ».

Le Correspondant (10 janvier) : « Notes de lecture de Louis XVIII », recueillies et annotées par le patient M. Ernest Daudet.

Revue bleue (15 janvier) : « La Métaphysique de Léonard de Vinci », par M. Péladan. — « Joseph le Rêveur », roman d'I. Zangwill.

Le Divan (janvier) : « Souvenirs du prince Izor », par M. J.-L. Vaudoyer.

L'Ile sonnante (5 janvier) : Poèmes de MM. R. Frène, S. Mandin, etc.; une excellente nouvelle de M. Francis Carco : « Même Michu. »

Les Actes des Poètes (janvier) : « Rosa, servante », par M. R. Desplaces ; un poème de M. C. Schuwer : « Luxembourg »; un autre : « Un soir », de M. René Bizet, etc.

Le Spectateur (janvier) : « A propos d'une étude sur le Temps et l'illusion de la causalité », par M. Maurice Renard.

Revue du Temps présent (2 janvier) : Une lettre inédite de Prosper Mérimée sur la restauration de l'église Sainte-Radegonde de Poitiers, commentée par M. Pierre Bart.

La Phalange (20 janvier) : « Charles-Louis Philippe », par MM. Valéry Larbaud, Guy Lavaud, Raymond Darsiles. — Poèmes de M. F. Vielé-Griffin, J. Balder, J.-A. Nau, Guy Lavaud, J. Romains, etc.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Edouard Rod (*le Petit Temps*, 30 janvier). — Conscience littéraire (*Bibliographie de la France*, 14 janvier). — Musset fonctionnaire (la *Chronique médicale*, 1er février). — Victor Hugo orateur (*le Petit Temps*, 13 janvier). — Les Secrétaires.

« La disparition de cet écrivain si consciencieux causera une peine profonde à tous les lettrés... » Ainsi finit la notice que **le Petit Temps** consacre à Edouard Rod, et je pense à tous ces écrivains dont le mérite est d'être, comme lui, « consciencieux », ce qui ne signifie rien. C'est une louange pour un bottier ou pour un tailleur ; ce n'en est pas une pour un écrivain, qui peut fort bien mentir à lui-même et aux autres et n'en être pas moins un bon écrivain, témoin M. Barrès. On ne dira jamais de lui qu'il fût consciencieux, et je l'en félicite ; mais on le dira, car on ne trouvera pas autre chose à dire, des Bazin, des Bordeaux...

§

Toutefois, celui-ci m'inspire des doutes sur la qualité de sa cons-

cience. Quoi ! Même pas cela ! On lit en effet dans la **Bibliographie de la France** :

R. ROGER et F. CHERNOVIZ, libraires-éditeurs, Paris. Pour paraître en janvier 1910 : HENRY BORDEAUX, *la Peur de vivre*, édition de famille, etc. « Depuis longtemps déjà, les nombreux admirateurs d'Henry Bordeaux avaient exprimé à l'auteur leur regret que son chef-d'œuvre : *la Peur de vivre*, ne pût pas être mis indistinctement entre toutes les mains. Cédant à ces sollicitations, M. Henry Bordeaux vient de nous donner une édition revue de *la Peur de vivre*, où, sans nuire à l'intégralité de l'œuvre, il a seulement supprimé les quelques pages de nature à éveiller les scrupules des censeurs un peu trop sévères. L'intérêt du récit n'en est pas altéré...

J'ignore « ce chef-d'œuvre », mais l'opinion publique ne m'avait pas encore informé que M. Bordeaux fût un écrivain dangereux pour le repos des familles. En tout cas, on ne reprochera pas à l'auteur de tenir à l'intégrité de ses œuvres. Il en fait bon marché. Pourquoi y attacherions-nous de l'importance ?

§

La **Chronique médicale** nous donne l'histoire des vicissitudes du bibliothécariat de Musset :

Musset fonctionnaire ! Voilà qui a dû pour beaucoup être une révélation ; pour notre part, nous connaissions depuis longtemps cette particularité.

C'est par la protection de son condisciple, le duc d'Orléans, que Musset avait obtenu, en 1838, la place de bibliothécaire du ministère de l'Intérieur, aux appointements de 3.000 francs, une sinécure, — mais combien maigre !

En 1845, Musset fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, peut-être à raison de ses fonctions de bibliothécaire.

Trois ans plus tard éclatait la Révolution qui coûtait son trône à Louis-Philippe ; elle devait coûter aussi sa place de bibliothécaire à Musset : le *Moniteur universel* publiait un décret réglementant la bibliothèque du ministère de l'Intérieur. Le 2 mai paraissait un autre décret, lequel, « considérant que la réorganisation générale des service publics doit entraîner de nombreuses réformes et suppressions d'emplois, fixe les conditions dans lesquelles les fonctionnaires supprimés auront droit à une retraite ».

Trois jours plus tard, étaient signés deux arrêtés, qu'on évita soigneusement de publier ; l'un portait :

« Au nom du Peuple, le ministre de l'Intérieur arrête :

« Le citoyen Alfred de Musset, bibliothécaire au ministère de l'Intérieur, est révoqué de ses fonctions. — Signé : LEDRU-ROLLIN. »

L'autre arrêté nommait à la place du poète M. Marie AUGIER, rédacteur à *la Réforme*.

Ledru-Rollin ayant été lui-même « révoqué » le 11 mai 1848, ce fut RECURT, *docteur en médecine*, son successeur au ministère, qui signifia l'arrêté à Musset.

Malgré les précautions prises en haut lieu, la nouvelle de cette inqualifiable mise à pied d'un homme dont le talent, sinon encore le génie, était

reconnu, ne tarda pas à s'ébruiter et souleva dans la presse de vives protestations. « Une brutale destitution vient de frapper Musset... Il est vrai que tous les hommes sont égaux devant l'ordonnance du médecin », disait un journal ; « un grand citoyen, rédacteur de *la Réforme*, a été autorisé à prendre les 3.000 francs que touchait Alfred de Musset », disait un autre ; « la mesure se comprend, ajoutait un troisième : M. Alfred de Musset a eu le tort d'écrire des chefs-d'œuvre, M. Augier (Marie) n'a eu aucun tort de ce genre à se reprocher. » De son côté, Alexandre Dumas écrivait : « Nos gouvernements ne savent donc pas qu'il y a une royauté que ni émeute, ni barricade, ni révolution, ni république ne changeront, c'est la royauté de la pensée, du génie. » Bref, devant ces manifestations, M. Marie Augier n'osa pas prendre possession de son poste.

Musset n'en restait pas moins destitué de ses fonctions, qu'il ne devait reprendre que quelques années plus tard : en 1853, Fortoul réparait la maladresse de Ledru-Rollin, en nommant Musset bibliothécaire du ministère de l'Instruction publique. L'Académie française avait recueilli le poète l'année précédente.

Notons qu'il n'était que « chargé des fonctions de Bibliothécaire », comme le prouve une de ses feuilles d'émargement dont *la Chronique* donne le fac-similé. Son traitement est qualifié d'indemnité et pris sur le chapitre des « Indemnités à des employés auxiliaires ou supprimés ».

§

Du **Petit Temps** un joli chapitre sur *Victor Hugo orateur*. Victor Hugo était-il orateur ? Avait-il le don de l'improvisation ? On l'a contesté. On a voulu ne considérer ses discours que comme des œuvres écrites. Il est certain qu'il lisait. D'autre part, quel était le timbre de sa voix ? On ne sait plus. Sa taille ? Les uns disent qu'il était grand, les autres qu'il était petit et trapu. Rien ne passe plus vite que ces souvenirs.

Hugo était-il capable d'improviser ? L'hypothèse est choquante. Comment un écrivain capable de telles métaphores, d'une telle abondance d'images, d'arguments, de prosopopées torrentielles, comment un tel homme n'aurait-il pas été capable aussi bien de parler sans préparation ?

Voici quelques anecdotes d'une authenticité certaine, mais qui ne peuvent suggérer, dans l'esprit du lecteur, que des conclusions contradictoires.

C'était à une fête donnée au Pré-Catelan, en faveur des amnistiés de la Commune. On avait installé des baraques, et dans l'une se trouvait un phénomène de la foire, une femme-torpille, visible, disait l'affiche, « pour les messieurs âgés de plus de seize ans ». Non loin, une estrade, avec rideau de fond, était destinée aux orateurs qui devaient parler sous la présidence de Louis Blanc.

Naturellement, Victor Hugo avait promis de dire quelques mots. Par coquetterie, il ne voulait pas lire son discours. Il l'avait simplement appris par cœur, très sûr de sa mémoire, et résolu d'ailleurs à ne pas garder trop longtemps la parole. Mais en attendant son tour de tribune, le poète

imprudent alla voir la femme-torpille. En sortant de la baraque, il dit à Clovis Hugues :

— Je viens d'éprouver un grand frisson! J'ai touché le bras de la torpille ; voyez : je suis plein d'électricité!

La foule, reconnaissant Hugo, interrompit la confidence amusée du maître en le portant en triomphe jusqu'à la tribune. O terreur! Victor Hugo venait d'oublier le texte de son allocution. L'électricité a de ces effets déplorables. Et pas la moindre note! Il fallait cependant parler tout de suite à cet auditoire enthousiaste qui venait de saluer l'orateur par un tonnere d'applaudissements, auquel succédait un religieux silence...

Eh bien, Hugo parla, avec une certaine lenteur solennelle qui parut charmante. C'est que Mme Drouet, derrière le rideau, et en possession du manuscrit dédaigné par le poète, soufflait à celui-ci les paroles qu'il avait oubliées. Tout se passa à merveille. Mais ce jour-là Hugo connut le trac.

Autre histoire. Un dîner chez Hugo. Parmi les convives, Flaubert et Renan Flaubert, en colosse franc du collier, se laissait aller à de furibondes attaques contre les critiques qui venaient de blaguer *Salammbô*. Il disait ses efforts, ses recherches, son souci de verité, la façon dont il s'était documenté sur place pour parler de Carthage. On lui reprochait les « cailloux bleus »... Et Flaubert criait :

— Mais ils sont bleus! Je les ai vus! Je n'ai rien avancé qui ne soit exact!

Tout à coup, Victor Hugo fit un signe. Sa voix retentit, inspirée :

— Mesdames, messieurs, dit-il, je *vois* Carthage!

Et pendant vingt minutes il décrivit la cité d'Annibal avec une éloquence si forte, une telle puissance de vision que Flaubert s'écria :

— Dire que j'ai passé dix ans sur Carthage pour arriver à ceci : que vous la connaissiez mieux que moi et que vous en parlez comme jamais je ne pourrai le faire!

Flaubert ajouta, apostrophant Hugo avec cette fougueuse bonhomie qui le rendait si redoutable et si charmant :

— Vous êtes un monstre! Il faut vous tuer!

Sans doute cela se passait à table. Mais quiconque peut improviser avec génie, dans une conversation familière, peut aussi rencontrer le même bonheur d'inspiration à la tribune. Le 17 juillet 1851, Hugo improvisait cette riposte aux députés de la droite :

— Frappez du pied ce pavé qui est à deux pas des Tuileries; frappez du pied ce pavé fatal et vous en ferez sortir, à votre choix, l'échafaud qui précipite la vieille monarchie dans la tombe, ou le fiacre qui emporte la royauté nouvelle dans l'exil!

Le couplet a grande allure. Voici maintenant un exemple d'impertinence enveloppée, prouvant à quel point Hugo, quand il le voulait, savait trouver le mot cruel. A un député qui le harcèle d'interruptions, il demande :

— Vous savez mon nom et je ne sais pas le vôtre. Comment vous appelez-vous ?

Le malheureux répond:

— Bourbousson !

— C'est plus que je n'espérais ! riposte Hugo, pendant qu'un rire irrésistible se déchaîne sur tous les bancs.

Maintenant, il faut bien dire que les sceptiques ne sont point convaincus des facultés oratoires de Hugo, en relisant les comptes-rendus officiels de ses discours. N'a-t-on pas prétendu que le journal du maître (c'était alors *l'Événement*) publiait, avant la fin de la séance où parlait Hugo, le discours prononcé par celui-ci, *interruptions comprises* ? Ils rappellent encore cette formule lapidaire, échappée à Hugo dans le feu de l'improvisation :

— Messieurs, il y a deux sortes de questions : les questions vraies et les questions fausses.

Puis ce début, à un banquet à Bruxelles, en 1862 :

— Messieurs, disait Hugo, je porte la santé du bourgmestre. Je le connais depuis vingt-quatre heures, et je l'aime. Pourquoi ? Regardez-le, et vous comprendrez. Jamais plus franche nature ne s'est peinte sur un visage plus cordial...

Ce sont là distractions du génie. Victor Hugo était le premier à en rire, car ce prophète avait infiniment d'esprit, de naturel et de simplicité, au dire de tous ceux qui ont vécu dans son intimité. Et il fut un orateur de grande race. Un jour, sur l'impériale d'un omnibus allant de la Bourse à l'avenue d'Eylau, il engagea la conversation avec une petite ouvrière. Il lui parla, comme il savait le faire, des fleurs et de l'amour, du soleil, des petits enfants, du travail, de la mort, et quand il fut descendu, la jeune fille demanda au conducteur :

— Quel est donc ce vieux monsieur qui m'a fait pleurer ?

§

On s'est égayé de la poétique duchesse de Rohan invitant à ses thés poétiques le poétique Paul Verlaine ; mais c'était la faute d'un secrétaire, lequel était un valet de chambre. Ces méprises ne sont point rares. J'en sais plus d'une. Voici la carte de M. L..., historien célèbre, avec ses remerciements à M. Nietzsche pour l'envoi de son dernier livre. Voici un éditeur, M. F..., rue de Sav., qui offre d'excellentes conditions de publication à M. Maurice de Guérin. Voici des agences de presse qui proposent leurs services à M. de Saint-Evremont, à M. Chamfort, à M. Rivarol, à M. Gérard de Nerval, etc. Heureux commis qui se croient les contemporains de tous ces hommes d'esprit !

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Théâtre Shakespeare : *Le Songe d'une Nuit d'Été*, comédie féerique en 5 actes, de W. Shakespeare, traduction spéciale des Editions de la Compagnie Française du Théâtre Shakespeare, musique de Mendelssohn (19 janvier). — Théâtre Antoine : *L'Ange Gardien*, comédie en 3 actes de M. André Picard ; *le Monsieur au Camélia*, comédie en 1 acte de M. Jean Passier (19 janvier). — Théâtre de l'Œuvre : *la Sonate à Kreutzer*, comédie en 4 actes de MM. Savoir et Nozière, d'après Tolstoï (21 janvier). — Memento.

Tout assurément n'est pas, dans l'entreprise hardie de la Compagnie du Théâtre Shakespeare, amené à un point de perfection indiscutable, mais du moins tout ce qu'on y tente est désintéressé, curieux

et sincère. M. Camille de Sainte-Croix avait averti le public, avant que commençât la représentation « unique et intégrale » du **Songe d'une Nuit d'Eté**, de la façon inhabituelle dont on l'avait préparée : puisque de cette comédie féerique le caractère le plus frappant consiste dans une libre fantaisie, ne fallait-il pas laisser les acteurs exprimer, sans contrainte, toute cette fantaisie, à leur gré? Certains ont abusé, peut-être, de la singulière licence qui leur était laissée. Les rôles n'étaient pas fondus, ou, plus exactement, ils n'étaient pas à l'échelle. Malgré la place, excessive au goût d'à présent, qu'a donnée Shakespeare, dans cette pièce, à la représentation burlesque de *Pyrame et Thisbé*, je ne puis accepter que les personnages des artisans ridicules qui l'offrent au duc Thésée et à la belle Hippolyte prennent une importance plus considérable que les personnages de l'action purement poétique, qu'on pourrait appeler, par exemple, *l'Enchantement de Titania*. Spécialement, l'artiste tout chaud d'une verve un peu vulgaire qu'on avait chargé du rôle extraordinaire de Bottom débordait, si l'on peut dire, de l'ensemble, et, je le crains même, montrait quelque tendance à outrer la lettre de son texte. Cependant, dans la réalisation plus concertée des scènes où les artisans combinent le spectacle ridicule et innocent, le mouvement et le ton étaient assez bien donnés. Les personnages amoureux, Lysandre, Démétrius, Hermia, Héléna, étaient tenus d'une façon mieux que louable, ingénue et ardente, par de très jeunes acteurs : MM. René Rocher et Saint-Mars, Mlles Yvonne Ducos et Suzanne Révonne. Obéron, majestueux, manquait de feu ; Puck, dont la grâce légère et capricieuse doit être malaisément réalisable, s'incarnait de son mieux, avec une mièvrerie un peu gênée, dans la personne de Mlle Zabeth Capazza, Mlles Guyta Dauzon (Titania), Marguerite Roselle (la Fée), Carmen Sylva (la Faunesse) remplissaient à plaisir le premier office de leurs personnages fantaisistes: elles charmaient par la fraîcheur de leur beauté.

§

M. André Picard appartient à cette famille d'auteurs privilégiés dont les productions sont, en général, jugées par avance avec la plus sympathique bienveillance. Cependant ce qu'il a apporté au théâtre est peu de chose; il n'y a pas, sauf tout au plus quand il s'essaya dans cette pièce vraiment curieuse : *le Cuivre*, renouvelé l'étude ni des caractères ni des situations. Je sais que, dans la comédie que donne le théâtre Antoine, **l'Ange Gardien**, il est de bon ton de se montrer surpris que le principal rôle, que tient admirablement Mme Andrée Mégard, soit un rôle de femme méchante, sournoise, froide, dure au moins en apparence, et qui, d'avoir souffert par l'amour, affecte le dédain de l'amour, et qui l'épie partout où il se glisse, le dénonce, le ridiculise et cherche à le tuer. Mais, en

même temps, M. Picard, dès que son héroïne est livrée à une attaque un peu vive, brutale même, la montre pleine de faiblesse, elle cède pour ne reprendre que plus tard le masque d'hypocrisie. Est-ce inhabileté de la part de l'auteur? est-ce que, dans la réalité, cet affaissement momentané du caractère ne soit pas fondé? A ce moment, que, dès le début de la pièce, tous les spectateurs attendent et voient venir, le côté conventionnel, factice prend le dessus; on ne s'intéresse plus à cette femme, ni à ce qu'elle peut faire. Avec d'ici, de là, un coup de poignard ou la décharge à bout portant d'un fusil on imaginerait se trouver à l'Ambigu. Le rôle évolue selon le seul caprice de l'auteur. Sans doute ce masque d'hypocrisie existe chez maintes femmes que les déceptions ont aigries; elles sont aussi méchantes, envieuses et sournoises : ont-elles, si nettement, la conscience de ce qu'elles sont et de ce qu'elles veulent être? Il est permis d'en douter, et il eût fallu par la nécessité de l'action étouffer en nous de tels doutes. Elles se conforment à un idéal qu'elles croient avoir atteint, à une supériorité d'âme qui se manifeste par l'absurde dédain des choses de la chair; il semble improbable qu'elles succombent si lâchement, ou que, ayant succombé, elles se redressent avec tant de promptitude. Du moins ces objections confuses, la pièce de M. André Picard les fait lever en notre esprit; ce qui est déjà trop.

Le développement de la pièce est, en outre, long et lent; le dialogue, par instants brusque, manque souvent de décision, et la langue, pour correcte qu'elle soit toujours, manque de qualités saillantes de grâce, de vigueur, de charme ou d'esprit. En résumé, un caractère qu'il eût été intéressant d'étudier vraiment ne nous est présenté que dans des conditions où il nous apparaît un peu invraisemblable, par cette pièce neutre et languissante.

§

Nous devons peut-être aux défaillances de M. André Picard que la sophistication dramatique d'un roman célèbre par MM. Nozière et Savoir ait paru mieux que simplement tolérable. Ah ! ce plaisir de s'emparer d'une œuvre à laquelle l'auteur a donné sa forme nécessaire, et d'en travestir le sens et la portée est bien le plus malsain des plaisirs que notre époque ait connus ! MM. Nozière et Savoir ont tout de suite senti qu'ils ne pouvaient, sous peine d'ennui assuré, transporter à la scène le ton sermonnaire, sentencieux quoique encore assez ardent, de cette insupportable **Sonate à Kreutzer** du grand Tolstoï, mais ne se sont-ils pas aperçus, en même temps, qu'ils dépossédaient leur pièce du seul intérêt qui dans le roman nous attache? La rage contenue et éloquente du farouche Pozdnicheff ne se restreint pas à son cas particulier, mais il étend sa malédiction sur l'amour, sur la famille où il ne voit qu'une forme tyrannique et or-

gueilleuse de l'universelle hypocrisie sociale. Il a bien fallu aux auteurs de la pièce tenter de forcer notre émotion par les circonstances particulières où se débat le seul ménage Pozdnicheff elles ne constituent plus un salutaire exemple de ce qui existe en général et partout ; c'est l'histoire anecdotique d'un adultère comme un autre, et qui se dénoue mal. MM. Nozière et Savoir ont fait de Pozdnicheff un dément, un dément de sensualité maladive et jalouse. Nous avons assisté à un cas pathologique. Assurément, sur cette donnée la pièce, trop longue cependant, est habilement construite ; les personnages du mari, de la femme apeurée, de la belle-mère vaniteuse et égoïste sont adroits; le virtuose, amant quelconque ici, non plus incarnation de la musique et de l'art agents haïssables et sûrs de la corruption morale, a été mis savamment en valeur dans le personnage pittoresque qu'en a composé M. Lugné-Poé, secondé, au surplus, d'excellente façon par Mme Dorziat et par M. Arquillière. L'*Œuvre*, depuis l'*Elektra* de H. von Hofmansthal, n'avait pas monté un spectacle avec autant de soin.

Memento. — Petit Théâtre : *Le Drame de Three Corners'Bar*, pièce en 2 actes, de M. Lecomte du Nouy; *Intérieur*, drame en 1 acte de M. Maurice Maeterlinck; *Au Désert*, pièce en 2 actes de M. H.-R. Lenormand (17 janvier).— Théâtre Michel: *Le Rubicon*, comédie en 3 actes de M. Edouard Bourdet ; *Petites femmes*, comédie en 1 acte de M. Serge Basset ; *Flagrant délit*, comédie en 1 acte, de M. Fabius de Poncheville (18 janvier). — Palais-Royal : *L'Eprouvette*, vaudeville en 3 actes, de MM Kéroul et Barré (20 janvier). — Théâtre des Deux Masques (nouveau Théâtre Indépendant): *Lecoq et Lapoule*, paysannerie en 1 acte et en vers par M. J.-M. Antourville ; *Arsène Lupin nous obsède*, comédie en 2 actes de M de Rivasso ; *Spéculation... au Terme*, un acte de M. de Saint-Marcel ; *Pear.... ici les Coo...qs*, revue en 1 acte et 2 tableaux dont 1 prologue par MM. Victor M. Hœter et Edouard Cinq-Léon, musique nouvelle et arrangée de M. Morisson (22 janvier).

ANDRÉ FONTAINAS.

ART MODERNE

Expositions d'œuvres de Cézanne (galerie Bernheim), M. Léon-Henri Ruffe (même galerie), M. Charles Lacoste (galerie Blot), Mme Agutte (galerie Druet), un Groupe d'Artistes (galerie Devambez). « Quelques » (galerie des Artistes modernes). — Exposition d'Estampes japonaises (Pavillon de Marsan). — Les artistes de l'inondation.

Chaque fois qu'il m'est donné de revoir un ensemble d'œuvres de **Cézanne** je suis et plus séduit et plus troublé. Qu'il soit un maître et l'un entre les plus grands, que son exemple et son enseignement soient bons, rien de plus certain. Mais ce maître n'a peut-être jamais pleinement exprimé sa pensée profonde, et par là son enseignement, réduit à des indications, il est vrai, très fortes, peut décevoir les

esprits mal préparés à la comprendre. Il a raison, mais il ne montre pas toujours pourquoi il a raison, et souvent il faut deviner son but, ses intentions, au delà de la réalisation offerte à nos regards. — Du reste, ce n'est pas en quelques mots qu'on oserait parler de cette œuvre. Il me suffira d'avoir une fois de plus témoigné de ma déférence inquiète...

§

Le talent de **M. Léon-Henri Ruffe** semble obéir à deux esthétiques au moins contradictoires. D'une manière générale, on peut dire que ses paysages sont d'un peintre et ses visages, d'un illustrateur. Bien entendu, dans ce qu'elle a, précisément, de trop général, cette appréciation serait erronée. Plus d'une figure, chez cet artiste si divers et inégal, lui a servi de thème pour d'intéressantes recherches d'harmonies, et l'on sent qu'il a cédé, en mainte étude de site, à la tentation de rejoindre les spectateurs par des moyens qui ne sont pas uniquement ceux de la technique la plus pure. La somme toutefois des observations que j'ai pu faire conclut bien, à la dualité que je viens d'indiquer. M. L.-H. Ruffe ne dédaigne pas assez l'anecdote, quand il compose ses tableaux d'êtres humains ; il s'en passe souvent dans ses paysages et surtout dans ses marines ; en celles-ci je vois la meilleure part de son œuvre.

§

C'est une grande joie qu'on goûte à suivre le développement ininterrompu, l'ascension logique d'un esprit, et c'est cette joie que nous donne **M. Charles Lacoste** à chaque nouvel effort. On lui reproche trop de précision et quelque froideur. Ces critiques ne résistent pas à l'étude approfondie de cet art à la fois si délicatement sentimental et si gravement cérébral, surtout si distingué. Impossible de considérer, quelques minutes durant, un tableau comme *la Rivière entre les prairies*, par exemple, ou *les Nuages dans l'eau*, sans que le cœur et l'esprit s'ouvrent à l'émotion spirituelle et à la tendresse dont ces compositions procèdent. Il ne faut pas qu'on fasse du mot Poésie, à l'adresse de Charles Lacoste, une étrange injure. Oui, certes, sa peinture est poétique, noblement et intensément. Mais cette poésie n'est point factice, et elle est — c'est sur ce point que les critiques se divisent — très plastique.

§

« Carrière aussi est un sculpteur ! » a dit Rodin. Ce n'est pas seulement de la part d'un sculpteur, c'est absolument le plus grand éloge qui puisse être fait d'un peintre. Ne faut-il pas avant tout que l'œuvre picturale soit construite, modelée ? que les jeux de la couleur n'en compromettent pas les dessous essentiels ? Et n'est-ce pas l'un des torts de l'impressionnisme d'avoir souvent négligé la substruc-

ture des corps? Carrière, Gauguin, Cézanne, diversement, ont ramené la peinture au souci primordial des volumes significatifs... **Mme Agutte** a fait de la sculpture et, si nous ne le savions pas, nous le devinerions en étudiant ses figures nues. Au vrai, leur solidité en fait le principal mérite; mais c'est là une vertu assez rare pour que nous en félicitions l'artiste. C'est la couleur qui chez elle, et dans ses figures particulièrement, est la moins heureuse. Les formes sont pleines, harmoniques, expressives, un peu immobiles. Toutefois ses paysages sont plus féminins que ses nus, plus sensibles, plus émus et — moins solides. Je signalerai la toile intitulée *Bonnecourt dans la brume bleue* comme la plus accomplie entre ces nombreuses études de plein air.

§

Les œuvres exposées par **Un Groupe d'Artistes** constituent comme une sélection des derniers salons. Nous avions donc déjà vu la plupart des tableaux réunis, le mois dernier, à la galerie Devambez. Mais, délivrés de voisinages souvent fâcheux, ils empruntaient, ici, à la pureté de l'atmosphère une signification nouvelle, ou, pour plus justement dire, ils reprenaient leur vrai sens. Et c'était comme une synthèse de l'art vivant, cette assemblée d'œuvres d'Odilon Redon, Guillaumin, Gaston Prunier, Dufrénoy, Flandrin, Charles Guérin, Lacoste, Laprade, Lebeau, Marquet, Desvallières, Roussel, Bonnard, Vuillard, Naudin, Vibert, Ouvré, — de grande compagnie, quelques-uns, tous de bonne compagnie.

§

Très intéressante, la quatrième exposition des **Quelques**. On sait que sous cette étiquette simple — si simple? — se groupent un certain nombre de femmes peintres et statuaires. Quelques-unes de ces « Quelques » ont beaucoup de talent. Les noms de Mmes Olga de Boznanska, Marie Cazin, Lisbeth Delvolvé-Carrière, Germaine Druon, Mela Mutermilch, Jeanne Poupelet, Paule Séailles, Marie Boylesve, Alice Dannenberg, sont justement honorés. — Il faut mettre à part *la Femme se mirant dans l'eau*, de Mlle Jeanne Poupelet, qui décidément promet à la sculpture française le rayonnement d'une gloire nouvelle. Mme Lisbeth Delvolvé-Carrière ne se lasse pas d'aimer et de nous faire aimer les fleurs qu'elle sait douer d'une vie si haute, si mystérieuse; ceux qui accusent cette artiste de ne pas se développer manquent de mémoire. Mme Boznanska non plus ne se répète pas, toujours plus profondément nous entraînant à sa suite dans l'austère étude de la grande tristesse.

§

Ce fut une délicieuse fête des yeux et de l'esprit, cette **Seconde Exposition d'Estampes japonaises**. L'an dernier, nous

avions admiré, au pavillon de Marsan, les primitifs japonais, leurs moyens si simples, leurs effets si puissants. Je ne sais si je leur préfère les maîtres réalistes, si modernes, offerts cette année à notre étude ; les premiers ont sans doute plus de force, plus de pureté et imposent davantage l'évidence du génie, mais les seconds ont plus de charme. L'un, Harunobu, avec une maîtrise de son art et surtout une maîtrise de soi extraordinaire, étudie la femme et surprend, comme s'il les eût inventés, les secrets artifices de sa coquetterie et de sa cruelle frivolité. Nulle passion, dans ces chefs-d'œuvre ; cela est tout objectif, mais d'une ingéniosité dans l'observation qu'aucune description ne saurait suggérer. Au contraire, Koriusaï, on le sent, a tremblé devant ses modèles, et cet autre peintre de la femme est aussi grave, aussi passionné que Harunobu est indifférent, distant, presque futile en ses recherches d'où l'érotisme a exclu l'amour. — Sunhsho, Shunyei, Shunko ont choisi pour objet presque exclusif de leurs compositions le théâtre. Et cela est tantôt d'un caractère mystique, tantôt d'une gaîté prodigieuse. L'éventail que Sunhsho place dans la main de ses tragédiens est lui-même un acteur vivant, changeant, tour à tour grave et religieux, capricieux, léger, furieux, gai, tendre, féroce... — C'est par ces grands artistes du XVIIe et du XVIIIe siècle que fut inventée, au Japon, l'impression en couleurs.

Parmi ces œuvres orientales on avait placé soixante-huit toiles et lithographies de Toulouse-Lautrec. Elles mériteraient à elles seules une longue étude. C'est dans ce milieu, où lui-même il eût été si heureux de se trouver, qu'on peut le mieux se rendre compte des tendances et du génie de ce grand artiste.

§

Les Artistes et l'inondation : qui écrira dans ses détails ce curieux et navrant épisode du désastre ? Les artistes ont eu leur part personnelle dans le malheur général. Rodin a beau dire que l'Eau est entrée chez lui comme une amie, cette amie n'était tout de même pas celle qu'il attendait, qu'il désirait. A coup sûr, les céramistes Lenoble et Massoul l'ont maudite, cette amie indiscrète et brutale ; elle a ravagé leurs ateliers, détruit leurs œuvres en cours d'exécution, paralysé pour longtemps leur talent, compromis leur carrière. Et M. René Piot, de qui l'exposition fut interdite aux visiteurs par cette fausse amie, que pense-t-il d'elle ? Il est même possible que le Salon des Indépendants n'ait pas lieu, cette année, ou soit indéfiniment retardé, à cause de l'état où l'inondation laisse le Cours la Reine. — Mais l'affreux caprice de la Seine aura donné aux peintres l'occasion de faire d'intéressantes études. Nous verrons beaucoup d'eau, cette année, dans les Salons du printemps et de l'automne.

CH. MORICE.

ART ANCIEN

Robert de la Sizeranne : *Le Miroir de la vie* (Hachette, 3 fr. 50). — J.-C. Bronssolle : *L'Art, la Religion et la Renaissance*, essai sur le dogme et la piété dans l'art religieux de la renaissance italienne (Pierre Téqui, 5 fr.). — G. Ludwig et Pompeo Molmenti : *Vittore Carpaccio* (Hachette, 40 fr.). — *Raphael : l'Œuvre du Maître* (Hachette, 10 fr.). — G. Vasari : *Fra Angelico et Benozzo Gozzoli* (F. Gittler, 1 fr.). — G. Vasari : *Filippino Lippi et Lorenzo di Credi* (F. Gittler, 1 fr.). — Sir Walter Armstrong : *Histoire générale de l'art : Grande-Bretagne et Irlande* (Hachette). — G. Lafenestre : *La Vie et l'œuvre de Titien* (Hachette, 3 fr. 50). — Louis Réau : *Peter Vischer* (Plon, 3 fr. 50). — Gaston Migeon : *Les Arts du tissu* (H. Laurens, 10 fr.).

Dans sa deuxième série d'essais sur l'art qu'il appelle **le Miroir de la Vie**, M. Robert de la Sizeranne désigne ainsi son but :

Le témoignage de l'art sur une époque ou sur une race ne peut égaler en précision celui de l'histoire ou de la littérature. Mais il est, en un sens, plus universel ; il est plus sensible et il est plus sincère. Plus universel, parce qu'il dévoile des choses ou des gens qui n'avaient pour eux que leur beauté pittoresque et semblaient aux chroniqueurs dépourvus d'intérêt historique ; plus sensible, parce que des nuances d'âmes ou des états qui ne peuvent s'exprimer par l'action se sont, à son insu, inscrits dans le galbe délicat des gestes ; plus sincère, parce que l'image fut toujours moins surveillée que la parole écrite, chacun surveillant mieux sa bouche que ses yeux. L'histoire est la bouche du passé, l'art ce sont ses yeux. Et il est vrai que les yeux ne peuvent montrer beaucoup de choses diverses, mais c'est là que se révèle, par instant, ce qu'il y a dans l'être de plus profond.

En ce sens, inconscient et fidèle, l'art est bien le « miroir de la vie ». Mais c'est un miroir magique où les choses se reflètent tantôt avant qu'elles ne soient, tantôt quand elles vont cesser d'être. Une chronologie exacte des mœurs et des sentiments fondée sur la chronologie des images serait d'une critique grossière. Elle demanderait, au moins, qu'on fît un départ entre les divers ordres de témoignages que l'artiste nous apporte. Lorsqu'il nous montre des objets réels, il y a beaucoup de chances pour qu'ils soient ses contemporains, encore que, souvent, l'esprit ne soit touché par la beauté des choses familières qu'au moment où ces choses passent, deviennent plus rares et disparaissent de la vie. Mais quand il nous montre des aspects ou des états moraux de l'humanité, l'artiste peut devancer son temps et témoigner bien moins de ce qu'il voit autour de lui que de ce qu'il désire. Watteau exprime le rêve du XVIIIe siècle avant qu'il ne soit réalisé — car Watteau meurt l'année de la naissance de Mme de Pompadour — et Chardin exprime la réalité de la vie patriarcale et bourgeoise du XVIIIe siècle, au moment où déjà elle passe et bientôt va n'être plus.

Parmi tous ces essais qui vont de l'esthétique des Noëls à Chardin et Fragonard, celui consacré au portrait est l'un des plus remarquables. M. de la Sizeranne définit exactement le genre, et après en avoir indiqué les limites, il montre que l'artiste ne peut que difficilement apporter quelque innovation :

Elle se borne à quelque rythme nouveau dans le tour, les atours et le jour, c'est-à-dire dans l'éclairage de la figure, le choix du fond, dans la gamme colorée et dans la facture : en un mot, dans les qualités les plus spécifiques de l'art de peindre.

C'est ce qui fait que tous les novateurs qui n'ont pas une véritable originalité picturale et qui n'apportent dans l'art de leur temps que des innovations d'ordre philosophique n'abordent pas ou délaissent rapidement le portrait. C'est ce qui fait aussi qu'il est considéré par les peintres comme la pierre de touche du talent. La précision du dessin, la justesse du modelé, le naturel de la couleur ne peuvent être remplacés ni esquivés par aucun des stratagèmes du symbolisme ou de l'impressionnisme. Il faut, de toute nécessité, et quels que soient les principes d'où il est parti, que le peintre aboutisse au même point : nous mettre en présence d'un être humain, vivant, individualisé, discernable et plutôt embelli.

M. J.-C. Broussolle n'envisage pas tant l'art comme miroir de la vie que comme un auxiliaire de la foi. Son livre, **l'Art, la Religion et la Renaissance**, n'est du reste que la réunion de leçons données à l'Institut catholique de Paris : l'auteur s'y est placé à un point de vue ecclésiastique et il juge les œuvres d'après les services qu'elles peuvent rendre à la religion. M. J.-C. Broussolle n'ignore pas tout ce qu'on peut dire contre une pareille méthode et je n'ai pas qualité pour le suivre dans ce domaine. Mais il m'est agréable de constater que M. J.-C. Broussolle demeure infiniment sensible malgré tout à la beauté pure, et qu'il possède sur le sujet traité les connaissances les plus étendues et une parfaite compétence. Il a des pages remarquables sur le peintre religieux par excellence Fra Angelico, et quand il fait des réserves, d'ailleurs fort mesurées, sur la *Cène* de Léonard, cela ne l'empêche pas d'en louer très justement la perfection artistique.

La librairie Hachette vient de faire paraître une traduction du très bel et fort important ouvrage de MM. G. Ludwig et Pompeo Molmenti sur **Vittore Carpaccio**. On sait qu'il s'agit là d'un des plus remarquables travaux d'érudition contemporaine. G. Ludwig s'était, pendant de longues années, consacré aux recherches historiques et, dès 1881, P. Molmenti avait publié une première monographie sur Carpaccio. Nul mieux que lui n'était qualifié pour reconstituer le milieu dans lequel vécut l'artiste; la collaboration de G. Ludwig lui apportait, du côté archéologique et critique, un appui précieux. Je n'entreprendrai pas de résumer ici en quelques lignes un si copieux ouvrage ; je dirai seulement qu'à l'encontre de l'opinion courante, qui fait naître Carpaccio à Capodistria, les deux critiques le croient originaire de Venise. J'ajoute un détail particulier qui offre quelque interêt : MM. Ludwig et Pompeo Molmenti imaginent que le peintre s'est représenté lui-même dans le huitième tableau de la légende de sainte Ursule sous la figure du fils du roi

des Huns et ils attirent l'attention sur la ressemblance que présente le visage avec un joli et très caractéristique portrait d'inconnu de l'école vénitienne aujourd'hui conservé aux Offices. Je n'ai pas besoin de dire que l'édition française a été l'objet des plus grands soins et qu'elle est enrichie d'un grand nombre d'illustrations : qui voudra désormais bien connaître Carpaccio devra se référer à cet ouvrage.

En même temps que le *Carpaccio*, la maison Hachette publiait un de ces recueils de reproductions dont le goût se répand de plus en plus : **Raphaël : l'Œuvre du Maître**. Du Raphaël charmant des premières œuvres comme *le Songe du chevalier*, *les Trois Grâces*, le petit *Saint-Michel* et le petit *Saint-Georges*, au Raphaël plus puissant des dernières fresques, comme *l'Incendie du bourg*, le recueil récent permet de suivre l'artiste dans toute sa carrière. Après une courte et précise introduction, l'œuvre du peintre est reproduit en entier et l'on peut admirer successivement le portrait de jeune homme de Budapest, *la Vierge dans la prairie* de Vienne, telle délicieuse figure de *la Dispute du Saint-Sacrement* : pareils livres sont très précieux et pour les érudits et pour tous ceux qui s'intéressent aux choses d'art. Aussi serait-il à souhaiter que les éditeurs qui ont déjà publié des recueils analogues pour Dürer et Michel-Ange ne se contentent pas de suivre uniquement la collection allemande des « Classiques de l'Art » et qu'ils fassent pour les maîtres français ce qui est fait pour les étrangers : Claude, Watteau, Chardin, la Tour, entre vingt autres, leur fourniraient les éléments d'un succès certain.

Dans des proportions plus modestes, la nouvelle et excellente traduction de Vasari, que M. de Wyzewa publie par fragments, est encore un heureux prétexte à illustrations. Un commentaire et des notes discrètes mettent au point les souvenirs du biographe italien, et de bonnes reproductions vulgarisent le meilleur des œuvres de **Fra Angelico et Benozzo Gozzoli** d'une part, de **Filippino Lippi et Lorenzo di Credi** de l'autre.

C'est à la fois un memento historique et esthétique que l'excellent manuel qui inaugure la nouvelle série de *l'Histoire générale de l'Art* et qui est consacré par sir Walter Armstrong à la **Grande-Bretagne et à l'Irlande**. Avec une concision parfaite et avec une précision telle qu'on la pouvait attendre du directeur de la National Gallery d'Irlande, l'art anglais tout entier est méthodiquement passé en revue. Si l'on ajoute que près de six cents reproductions illustrent ce bref et nécessaire commentaire, et qu'elles sont tirées avec un soin rare, il sera facile de voir l'intérêt que peut, sous le format le plus réduit, présenter un pareil ouvrage.

La réédition de **la Vie et l'œuvre de Titien** par M. Geor-

ges Lafenestre, est par contre présentée sans illustrations. Dans sa forme illustrée le volume a jadis obtenu le succès le plus légitime. Mais ici le texte seul suffit à retenir le lecteur. Dire que le livre est mis au courant de toutes les découvertes de la critique contemporaine, et que la documentation en est d'une impeccable sûreté, n'est pas assez. M. Lafenestre a consacré de nombreuses années d'études aux Vénitiens et son érudition à ce sujet est hors de doute. Ses cours de l'Ecole du Louvre, puis ceux du Collège de France lui ont valu l'admiration unanime des connaisseurs. Mais M. Lafenestre n'est pas seulement un érudit ; c'est en même temps un esprit infiniment sensible à la beauté, c'est en même temps un de nos meilleurs lettrés. La réunion de ces dons lui a permis d'écrire sur Titien un livre unique et incomparable, et cela pendant longtemps sans doute découragera ceux qui voudraient parler encore du grand maître vénitien. Le critique et l'historien sont chez M. Lafenestre, doublés d'un poète, et le milieu où vécut l'artiste de Pieve di Cadore, le charme et la puissance de ses œuvres sont évoqués magistralement.

Quant à l'ouvrage que M. L. Réau vient de publier sur le bronzier allemand **Peter Vischer** c'est moins une monographie consacrée à cet artiste qu'une histoire de l'école franconienne de sculpture aux xv^e^ et xvi^e^ siècles. Successivement donc y sont résumées les vies et œuvres de Veit Stoss, le sculpteur sur bois, Adam Krafft le tailleur de pierre et Peter Vischer le fondeur, tous trois nurembergeois, à côté de la carrière de Tilman Riemenschneider habile à travailler concurremment la pierre et le bois, et qui, reçu dans la gilde de Saint-Luc à Wurzbourg, contribua à faire de cette ville la rivale en art de Nuremberg. Ce livre est pour nous d'autant plus précieux qu'il nous renseigne sur une partie encore mal connue de l'art allemand et qu'il est le premier travail d'ensemble publié en France sur ce sujet.

De son côté M. Gaston Migeon, qui avait précédemment donné un excellent *Manuel d'art musulman*, a cette fois résumé avec sa haute autorité ce que nous pouvons savoir sur **les Arts du tissu**. C'était une tâche particulièrement complexe : l'auteur précisément était tout à fait qualifié pour parler des périodes les plus anciennes et les moins bien connues et nous renseigner sur les tissus sassanides, byzantins et musulmans ; il fallait au contraire se garder d'entrer dans le détail inutile, aussi bien pour les époques modernes que pour les branches déjà très étudiées du tissu, comme les broderies, les tapisseries et les dentelles : M. Gaston Migeon y a parfaitement réussi.

Memento. — Dans *l'Art et les Artistes*, M. Gabriel Mourey publie un excellent article sur *les Annonciations* et nous permet de comparer les différentes interprétations qu'ont données de ce thème les artistes italiens, de Simone Martini et de l'Angelico à Verrocchio et Véronèse ; dans la

Revue de l'Art ancien et moderne, M. Marcel Nicolle étudie *l'Exposition nationale de maîtres anciens à Londres* et signale entre autres œuvres notables une *Scène de camp* d'Antoine Watteau (à MM. Duveen) et le très beau portrait de *Gainsborough Dupont* par Thomas Gainsborough (à sir Edgar Vincent).

TRISTAN LECLÈRE.

LETTRES ALLEMANDES

Kurt Martens : *Drei Novellen von Adeliger Lust :* Berlin, Egon Fleischel u. Cº M. 2. — Carlot Gottfried Reuling : *Quellen im Sande;* Berlin, ib. id. M. 3 50. — Alfred Schirokauer : *Die graue Nacht;* Berlin, F. Fontane u. Cº, M. 3 50. — Heinrich Heine : *Saemtliche Werke*, vol. IX. *Lutezia;* Leipzig, Insel-Verlag, M. 2 — Beaudelaire : *Briefe 1841-1866*, traduction Auguste Fœrster; Minden, J. C. C. Bruns, M. 7. — Hans Christian Andersen : *Maerchen*, illustrations de Waldo von May; Munich, Hans von Weber, M. 4 50. — Memento.

M. Kurt Martens est un des écrivains les plus solides de l'Allemagne contemporaine. Aimant sa langue maternelle et la connaissant à fond, il excelle à tirer de cette matière à peine dégrossie les effets les plus heureux. L'art du style est si rare outre-Rhin, où, depuis cent cinquante ans qu'existe l'allemand moderne, très peu d'hommes se sont appliqués à le pratiquer, qu'il faut s'arrêter avec d'autant plus de complaisance devant ceux qui savent en tirer parti avec un si rare bonheur. Chez M. Martens le sens de la langue s'allie à un goût très sûr dans le choix des thèmes. Nous avons plusieurs fois déjà eu l'occasion de dire tout le bien qu'il faut penser de ses livres. Qu'il traite un sujet moderne, ou qu'il se plaise à d'agréables pastiches, partout il nous surprend par son art de mettre en valeur. Son dernier livre est un recueil de trois nouvelles où il montre les aspects différents de la « volupté aristocratique ».

Drei Novellen von adeliger Lust, voilà bien des péchés élégants dans un mince volume ! La première nous conduit à la cour du duc Jean-Casimir de Saxe, où l'on s'ennuie prodigieusement. Le comte, taciturne et puritain, vient d'épouser la petite princesse Anna, fille de l'Electeur, qui passera son temps à regretter la joie de la résidence paternelle de Dresde. Seigneurs et nobles dames bâillent à l'envi, tandis que le duc s'abîme dans ses austères réflexions. Les choses en sont au point que le beau-père s'émeut et fait de sévères remontrances au duc qui, confit dans la dévotion protestante, oublie de rendre ses devoirs à la jeune duchesse. C'est alors que, pour sacrifier aux modes du temps, Jean-Casimir fait venir à sa cour un homme d'une science merveilleuse, Don Geronimo Scotta de Camara, qui arrive directement de Paris, apportant avec lui le secret de faire de l'or. Ce Cagliostro bouleverse en peu de temps toutes les habitudes de la cour. Ce ne sont plus partout que de quotidiennes séances de magnétisme, alternant avec des fêtes champêtres, où chevaliers et

nobles dames se perdent ensemble dans des buissons. Geronimo, tout en s'occupant, conformément à sa promesse, de fabriquer des lingots, à entrepris de guérir de ses vapeurs la duchesse. Il s'enferme avec elle durant de longues heures, jusqu'à ce que, fatigué quelque peu, il passe la main à un jeune cavalier plus vigoureux. Quand le moment est venu de produire enfin les six millions que le charlatan a promis de fournir aux cassettes ducales au moyen de ses maléfices, Don Geronimo veut passer la frontière. Mais il est cueilli au bon moment par les lansquenets et ramené à la cour, cependant que, dans le même moment, la duchesse Anna est surprise dans les bras de son soupirant. C'en est fini de toutes les fantasmagories, car la supercherie, après cette double catastrophe, apparaît manifeste. L'ennemi et l'austérité font leur rentrée dans les états du duc, cependant que l'épouse adultérine est enfermée dans un couvent.

La même ironie contenue se retrouve dans la seconde nouvelle. Un fringant hussard de Berchigny, déserteur des armées révolutionnaires, est ramassé à moitié mort par les gens du conte Leven, petit souverain d'un minuscule Etat rhénan, voisin de l'électeur de Trèves. Guy de Moutaigu a vu mourir tous les siens sur l'échafaud et n'a suivi Dumouriez qu'à contre-cœur, n'attendant qu'une occasion propice pour rejoindre l'armée de Condé. Le voici en train de guérir chez ce vieux gentilhomme qui espère fermer les yeux pour jamais, avant que les sans-culottes ne viennent envahir ses terres. Deux enfants forment sa seule compagnie, deux enfants qui le servent nus, un jeune eunuque ramené du siège de Belgrade et une petite paysanne à peine nubile. Il abandonne ses deux « jouets » au plaisir du ci-devant, jusqu'à ce que celui-ci aille rejoindre l'armée à Trèves. Ces épisodes s'émaillent de conversations sur le bon vieux temps et sur la grossièreté des mœurs que vont apporter les révolutionnaires.

La troisième nouvelle, *Caritas Mimi*, présente un sujet contemporain. On y regrette un peu que l'auteur se soit laissé influencer par le ton maniéré de M. Peter Altenberg, tout en goûtant la subtile psychologie mondaine et le charmant amoralisme des principaux personnages.

§

Quellen im Sande. — Elle est un peu romanesque l'aventure de ce hobereau des marches prussiennes qui, sur le tard, s'amouracha de la femme incomprise d'un philologue ridicule et vaniteux. Etant allé la cueillir à la nage, alors qu'elle menaçait de périr dans une inondation — sujet des plus actuels ! — tandis que le mari fuit lâchement, il ne parvient pas à oublier l'étreinte de ses bras blancs. Elle serait prête à le suivre, mais il y a l'enfant et c'est l'enfant qui triomphe contre l'amour.

Ce roman d'observation, où il y a de fort belles pages sur les mœurs de la petite noblesse prussienne, est le premier de M. C. G. Reuling, qui avait eu déjà quelque succès comme auteur dramatique.

Die graue Macht. — A en croire M. Alfred Schirokauer, il n'y aurait pas d'autre moyen que l'assassinat pour se débarrasser d'une liaison fâcheuse. Le héros de ce roman, M. de Hoff, jurisconsulte plein d'avenir, assesseur au ministère, nous est présenté comme un être intelligent et maître de soi. Alors pourquoi, quand son hystérique maîtresse, bourrée de remords, veut émigrer dans l'autre monde, se décide-t-il tout d'abord à mourir avec elle, pour ensuite, après l'avoir tuée, se débarrasser du cadavre de la plus vilaine façon ? Il demeure du reste parfaitement maître de soi, une fois le crime commis, et ne se décide à en finir que quand il voit un innocent condamné à sa place. Ce mélodramatique récit débute par l'exposé d'une jolie idylle berlinoise, pleine de poésie.

§

Les éditeurs du *Insel-Verlag* ont eu l'excellente idée d'entreprendre la publication des œuvres complètes de Henri Heine. Il y aura 10 volumes qui ne coûteront chacun que 2 marks. Si les noms des savants chargés de préparer l'édition (MM. O. Walzel, Jonas Frænkel, Walter Gensel, Albert Leitzmann et J. Petersen) nous sont une garantie suffisante pour la correction des textes, la marque du *Insel-Verlag* nous assure une typographie parfaite, à la fois sobre et élégante. De plus, l'impression se fera en caractères latins, ce qui est une recommandation de plus pour le public français.

Des 10 volumes prévus, le neuvième paraît en premier lieu. Il comprend la série des études réunies sous le titre de **Lutezia** et que le poète adressait de Paris à la *Gazette d'Augsbourg* entre 1840 et 1844. Mais M. Albert Leitzmann, par les soins de qui paraît ce volume, a recherché tous les articles originaux qui formèrent plus tard le recueil et il a ajouté en appendice les passages supprimés et modifiés par Henri Heine. Il y a longtemps que nous demandons qu'un travail comparatif semblable soit fait sur les éditions françaises de Henri Heine. En mettant, en regard de la traduction le texte allemand, on s'apercevrait de nombreux remaniements auxquels elle a donné lieu. On découvrirait même que non seulement les textes sont très différents, mais encore que plusieurs articles n'ont jamais été traduits, soit qu'ils parussent sans intérêt pour la France, soit que le poète craignît de présenter au public français les jugements défavorables qu'il avait portés sur notre pays.

Dans le volume qui nous intéresse, on trouvera également quatre articles qui n'ont jamais été publiés en volume, dont le premier, du 4 février 1840, avait été étouffé par la *Gazette d'Augsbourg*. On y

a recueilli en outre cet extraordinaire article nécrologique sur Ludwig Marcus, où Heine cherche à expliquer pourquoi un grand nombre d'Allemands qui viennent en France sombrent dans la folie. C'est au sujet de cet article que l'ironiste allemand écrivait à son éditeur, en date du 19 mars 1854, alors qu'il ne quittait déjà plus son matelas: « Quand vous voudrez lire ce discours, faites-vous donner d'abord par votre femme un coussin, et lisez l'œuvre à genoux, car vous n'aurez pas tous les jours l'occasion de vous mettre en adoration devant un aussi bon style. Je me suis convaincu, avec plaisir, que presque toute la seconde partie est digne d'adoration au point de vue du style. »

Heine accordait une grande importance littéraire à ses *Lettres de Paris*. Il était certain qu'elles auraient un avenir et qu'on les lirait plus tard comme un roman. En Allemagne elles devaient « contribuer à la formation d'un style pour les thèmes populaires ».

De nombreuses notes explicatives, ajoutées à la fin du volume, aideront beaucoup, pour le public allemand, généralement peu au courant des choses françaises, à la compréhension de *Lutezia*.

Si nous pouvons louer le discret appareil philologique de cette édition de Henri Heine, il n'en va pas de même d'une traduction des *Lettres* de Baudelaire (**Baudelaire, Briefe**) qui vient de paraître chez J.-C.-C. Bruns, à Minden. Certes, la version de Mme Auguste Fœrster est fort littéraire et exactement conforme à l'édition originale française, mais on se demande comment fera le public allemand pour se retrouver au milieu de tous ces incidents littéraires de second ordre, de tous les noms propres qui jalonnent cette correspondance et dont beaucoup sont parfaitement oubliés de notre public, fût-il même des plus lettrés. Une introduction et quelques notes explicatives eussent certainement aidé à rendre cet ouvrage accessible aux Allemands, puisque aussi bien, à l'heure qu'il est, leur nationalisme littéraire a atteint chez eux un degré si aigu qu'ils ne consentent plus, si nous en croyons quelques-uns de leurs critiques, à lire dans le texte les auteurs étrangers. Inutile de dire que les *Briefe* de Baudelaire sont somptueusement édités.

Andersens Maerchen. — Cette édition moderne des *Contes* d'Andersen est un régal pour les lettrés. Elle est ornée à chaque page de délicieux croquis pleins de fantaisie, dus au crayon de M. Waldo von May de Munich. L'artiste nous montre des petites princesses toutes nues, des nymphes et des fées, qui auraient fait rêver notre enfance, laquelle dut se contenter d'un Andersen édité par la chaste Bibliothèque rose. On sait que le poète danois traduisit lui-même ses contes en allemand. Mais son imagination suffit-elle jamais à les voir aussi agréablement déshabillés, par un déssinateur qui ne respecte rien ?

Memento. — En tête de la revue mensuelle, *les Langues modernes* (janvier), M. C. Pitollet publie une étude sur *Goethe en France* où, après avoir rappelé les belles publications de M. Fernand Baldensperger, il analyse une série de jugements de Goethe particulièrement favorables à la France. Glanant dans les *Conversations* avec Eckermann il en a trouvé un grand nombre. Mais le sujet est loin d'être épuisé. Dans la *Correspondance* et les autres *Conversations* publiées par Biedermann, notre savant confrère aurait pu trouver indéfiniment de quoi enrichir sa collection.

Das literarische Echo (1er février) fait paraître un article de M. Max Hochdorf sur le poème épique où l'auteur montre que cette forme d'art est en train de disparaître. A signaler un article de M. Franz Clément sur l'ouvrage de M. Léon Pineau : *l'Evolution du Roman en Allemagne au XIXe siècle*, dont le critique luxembourgeois démontre la profonde indigence.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

George Meredith : *Poems written in early Youth*, 6 s., Constable. — George Meredith : *L'Amour Moderne*, traduit de l'anglais par André Fontainas, 2 fr., « La Phalange ». — Arthur Symons : *Plays, Acting and Music. A Book of Theory*, 6 s., Constable. — R. Y. Tyrrell : *Essays on Greek Literature*, 4 s., Macmillan. — G.-C. Moore Smith : *Fucus Histriomastix*, 3 s. 6 d., Cambridge, University Press. — Shirley Fox : *An Art Student's Reminiscences of Paris in the Eighties*, 10 s. 6 d., Mills and Boon. — Robert Lynd : *Home Life in Ireland*, 8 s., Mills and Boon. — Memento.

C'est en 1851, par un volume de *Poems*, que George Meredith débuta en littérature. Ce volume naturellement était devenu fort rare, introuvable même, et, pour lire jadis les poèmes qui n'avaient pas été réimprimés par la suite, il nous avait fallu avoir recours à l'exemplaire du British Museum. Aussi, est-ce avec plaisir que tous les « meredithiens » accueilleront le présent volume qui, sous le titre de **Poems written in early Youth**, contient les poèmes du recueil de 1851, ceux qui avaient été joints à la première édition de *Modern Love* (1862), et en outre quatorze pièces parues, de 1849 à 1890, en divers périodiques et qui n'avaient été insérées dans aucun recueil. Parmi ces pièces, figure *Chillianwallah*, la première œuvre imprimée de Meredith. C'est un poème rimé, de six strophes de huit vers, et qu'on ne trouvait que dans le numéro du 7 juillet 1849, du *Chamber's Edinburgh Journal*. Le poète commémorait la sanglante bataille dans laquelle, le 13 janvier 1849, lord Gough commandant les forces britanniques mit en déroute l'armée Sikh sous les ordres de Shere Singh.

Les juvenilia de 1851 et les poèmes de l'édition de 1862, dont le titre exact est *Modern Love and Poems of the English Roadside with Poems and Ballads*, ont été réimprimés, à l'exception d'une d'une seule pièce, dans l'édition limitée des œuvres complètes de George Meredith ; mais aucun poème de 1851 n'avait encore revu

le jour et quelques-uns seulement de 1862 se rencontrent dans le volume des *Selected Poems* et dans les éditions en deux volumes (Library Edition, 1898, — Pocket Edition, 1903). Cette réimpression sera donc la bienvenue pour tous ceux qui ont la joie d'apprécier la beauté de ces incomparables poèmes.

Dans son lumineux essai sur Meredith (v. *Spicilège*), Marcel Schwob a dit, en quelques phrases concises et pleines, ce qu'était l'illustre écrivain « qui a exalté son activité cérébrale au delà de toutes les limites humaines », et il explique les difficultés — très simples — de l'œuvre de Meredith. A son tour, M. André Fontainas, converti au culte mérédithien, proclame sa foi — foi sincère puisque agissante — dans la préface de sa belle version de *Modern Love*.

« La surprise est grande, — dit-il, — pour qui pénètre une première fois dans l'œuvre de George Meredith, de s'y sentir de suite au milieu d'un monde inconnu. Les uns, devant cette impression, résistent, s'insurgent, se dérobent ; d'autres, avec ivresse, la boivent. Pourtant, quand on s'est soûlé de joie, si l'on recherche les origines, on trouve aisément l'anneau qui rejoint l'art de Meredith à la grande tradition anglaise. » M. Fontainas n'a pas été de ceux qui s'insurgent et se dérobent, et il ne semble pas regretter l'effort qu'il lui fallut pour s'initier à la pensée de Meredith ; bien au contraire, puisque voici qu'à son tour il fait du prosélytisme, en publiant, sous le titre **l'Amour Moderne**, une belle et précise version du superbe poème de Meredith. Sur ce propos, signalons que l'intérêt, si longtemps somnolent, du public anglais pour l'une des gloires de la littérature anglaise croît tous les jours; la *Fortnightly Review* publie, en ce moment, un roman posthume de l'auteur de *l'Egoïste*, et l'on annonce ces jours-ci que Meredith a laissé un drame manuscrit qui sera prochainement monté sur une grande scène à Londres.

§

Dans une série d'ouvrages comprenant *The Symbolist Movement in Literature*, *The Romantic Movement in English Poetry*, *Studies in Seven Arts*, *Cities*, *Spiritual Adventures*, et *Plays, Acting and Music*, Mr Arthur Symons disserte d'un point de vue critique et théorique sur toutes les formes de l'art, dans le but d'arriver à l'expression concrète d'une théorie de tous les arts, d'un véritable système d'esthétique. Chaque art a ses lois propres, son domaine, ses limites qu'il est du devoir du critique de déterminer exactement, sans oublier aussi que, dans l'étude de l'art en tant qu'art, il doit tendre constamment à approfondir la science universelle de la beauté. C'est pour réaliser ce programme que le poète des *Images of Good and Evil* et d'*Amoris Victima* a conçu et disposé son œuvre ; il n'a rien

écrit, — même ce qui semblerait le plus occasionnel de ses articles, — qui n'ait sa place dans le monument qu'il se propose d'édifier. Cet œuvre, si audacieusement conçue dans son ensemble, Mr Symons le parachève sans cesse, apportant de constants remaniements à telle ou telle partie. C'est ainsi qu'il nous donne une édition nouvelle de **Plays, Acting and Music** après en avoir enlevé bien des pages qui n'étaient pas nécessaires, avoir ajouté tel développement qui manquait, modifié et transformé tel fragment en désaccord avec l'ensemble. Pour analyser intégralement cet ouvrage et exposer comme il convient la pensée de l'auteur, il nous faudrait nous étendre au delà des limites de cette chronique ; aussi, et non sans regret, nous contentons-nous de signaler cette édition revue et corrigée où Mr Arthur Symons exprime d'originales pensées sur le théâtre et la musique.

§

Nous tenons à signaler dans cette chronique les **Essays o Greek Literature** du prof. Robert Yelverton Tyrrell. Mr Tyrrell, a mérite d'une érudition de premier ordre, joint un goût littéraire des mieux cultivés et qui démontre l'étendue universelle de ses connaissances. Car il connaît fort bien les littératures modernes et il possède une tendance naturelle à l'humour qui donne à ses plus savants écrits une saveur, un accent des plus particuliers et des plus originaux. Certains des essais réunis dans le présent volume remontent à plusieurs années, mais ils n'ont rien perdu pour attendre aussi longtemps d'être exhumés des graves revues où ils dormaient. Ces essais, solides et brillants, ont pour sujet « Pindare », « Sophocle », des « papyrus récemment découverts », les « poèmes de Bacchylides » et « Plutarque ». Sans doute ce ne sont pas là des lectures qui feront la joie de l'ordinaire public, mais quiconque s'intéresse aux questions critiques, aux problèmes de l'érudition grecque, ne devra pas laisser passer inaperçu ce recueil.

§

On a écrit au temps d'Elizabeth et à l'époque jacobite un certain nombre de pièces de théâtre en latin que le Dr Moore Smith a entrepris d'éditer et que publient les presses de l'Université de Cambridge. La comédie que le savant professeur arrache cette fois à l'oubli s'appelle **Fucus Histriomastix** et il nous prouve de façon difficilement discutable que l'auteur en fut un certain Robert Ward, fellow de Queen's College, qui, avec quelques-uns de ses collègues, joua sa pièce, en 1623, lui-même tenant le principal rôle, celui de *Fucus*. Il existe encore à l'heure actuelle deux manuscrits connus de cette comédie : l'un est à la Bodléienne, à Oxford, et l'autre dans la bibliothèque du palais archi-épiscopal de Lambeth. La pièce fut jouée

une seconde fois devant le roi, à Newmarket vraisemblablement. Ecrite en un latin vigoureux, elle est une sorte d'allégorie et renferme des personnages comme Ingenium et Judicium, Ignaria, Invidia, Calumnia, etc. Elle se propose le but purement didactique de défendre la scène académique contre les attaques intolérantes du puritanisme, et il est probable, comme l'indique le Dr Smith, que le personnage de Fucus ridiculisait quelque personnalité existante. Bien que tout cela soit, somme toute, peu dramatique, l'allégorie n'est pas ennuyeuse, la satire s'adapte à l'action sans la contrarier, et les personnages sont d'un réalisme très vivant. Il faut être reconnaissant au prof. Moore Smith d'avoir rendu plus accessible ce curieux document et de l'avoir excellement commenté et annoté.

§

En une douzaine de chapitres qui forment un volume très attrayant où abondent les illustrations, Mr Shirley Fox, membre de la Royal Society of British Artists, relate ses années de séjour à Paris. Il y vint à l'âge de onze ans, en 1878, et il y étudia la peinture à l'académie Julian et à l'atelier Gérôme ; et ce sont les souvenirs de ces années d'études qui nous sont très pittoresquement racontés dans **An art Student's Reminiscences of Paris in the eighties**. Le Paris d'il y a vingt-cinq et trente ans est dépeint avec beaucoup de couleur, et l'on se remémore soi-même, non sans plaisir, les images qu'on en a gardées. Les farces d'atelier, les souvenirs de la vie joyeuse des rapins sont contés avec une bonne humeur communicative. Mais le livre a d'autres mérites : des anecdotes sur Bouguereau, Tony Robert Fleury, Gérôme, Aimé Morot, Antonin Mercié, Benjamin Constant et d'autres ; des tableaux du Paris de jadis, avec les chiffonniers au crochet et à la lanterne, les anciens omnibus, les Halles, le canotage, etc. Dans les deux derniers chapitres, l'auteur raconte comment naquit en France la vogue des sports de plein air et il donne d'intéressants détails sur la presse d'alors et les personnalités qui y exerçaient l'influence. On ne trouvera, certes, aucune réflexion bien perspicace dans ces pages ; l'auteur s'est évidemment contenté de voir les choses « à la surface » ; à la fin de son livre, il risque quelques aperçus généraux sur le caractère et les mœurs qui prouvent assez qu'il ne s'est jamais donné la peine de rien approfondir. Malgré cela, son livre est d'une lecture agréable pour une heure de loisir.

§

On se fait en général une idée très fausse de ce qu'est l'Irlande et de ce que sont les Irlandais. Il est assez rare du reste qu'on ait dépeint, pour ceux qui ne les visitent pas, l'une et les autres, en se plaçant autrement que d'un point de vue extérieur. Ceux qui par-

courent la contrée et rédigent par la suite leurs impressions n'ont guère pu pénétrer dans l'intimité de la contrée et de ses habitants, comprendre les coutumes et les mœurs, interpréter exactement les idées et les faits. Le livre de Mr Robert Lynd, **Home Life in Ireland**, est fait pour éclairer beaucoup d'erreurs et dissiper bien des obscurités. L'auteur, dès le début, expose qu'il veut parler du peuple d'Irlande et de son unité — unité de mœurs, de caractère, d'intérêts et même de traditions linguistiques — de son unité et, dans cette limite, de sa curieuse variabilité. Avec une connaissance intime de l'âme et de la mentalité irlandaises, une compréhension lucide, une pénétrante clairvoyance, Mr Robert Lynd décrit la vie rurale, la vie urbaine, les coutumes des campagnes, les mariages et les funérailles, les habitudes de l'existence quotidienne, le pays, les habitations, les écoles, les églises et les prêtres, les diversités d'habitants, etc. Il examine toutes les phases de la vie irlandaise, tous ses aspects; il aborde même les questions politiques et la nature du nationalisme, et, dans un dernier chapitre, il traite de l'activité littéraire et musicale. A lire ce livre, on a l'agréable impression que l'auteur parle de ce qu'il sait, et, si parfois ses opinions prêtent à la controverse, il les expose avec clarté et fermeté, en s'abstenant de toute extravagance et de toute forfanterie. Le style est limpide et brillant, le ton toujours mesuré et impartial, et la lecture de ces pages est à la fois captivante et entraînante. L'ouvrage achevé, on garde une série d'images très nettes, avec de la reconnaissance pour l'auteur qui a su vous intéresser et vous instruire.

Memento. — Les onze articles que contient le n° 431 de l'*Edinburgh Review* traitent de Molière et d'Edgar Allan Poe, du gouverneur Pitt et de l'Empire Libéral, de Lorenzo de Medici, de Pitt et de la triple alliance, des problèmes de l'industrie et du travail, du troisième centenaire du télescope, du referendum en Suisse, de la « tyrannie » du Nil, de la Chambre des Lords et du Budget.

Dans son premier numéro pour 1910, la *Revue Germanique* publie une étude de M. J. Blum sur Gilbert K. Chesterton, et un article de M. Th. Ruyssen sur le Théâtre anglais.

Après quelques poèmes qui, comme d'habitude, ouvrent ses numéros, *The English Review* donne *Goose Fair*, une nouvelle de D.-H. Lawrence, *The Love Child*, une pièce en un acte, par F. Fenn et R. Pryce, une étude sur *London in Hogarth's Works*, par E. Beresford Chancellor, un beau récit de Miss Ella d'Arcy, *Every Day brings a Ship*, et une judicieuse dissertation de Mr Arnold Bennett sur les *Elections and the Democratic Idea*, etc.

Avec la suite de *Celt and Saxon*, le roman posthume de George Meredith, la *Fortnightly Review* offre une série d'études politiques et économiques d'actualité et des articles historiques et littéraires de Mr Francis Gribble sur *the Hago Legend*, de Mrs K. Tynan sur *Francis Thompson*,

sur le prétendu mariage de *Swift et de Stella*, par prof. Stanley Lane-Poole, une « adresse » aux ouvriers : *The Labour Party and the Future*, par Mr Maurice Hewlett, et des lettres inédites de W. S. Landor, etc.

Dans le *Harper's Magazine*, des souvenirs de Mr Ford Madox Huefer sur Ruskin, William Morris, Rossetti, Ford Madox Brown, Swinburne et le cercle préraphaélite.

The World's Work, entre autres très intéressants articles, publie un article de Henry George Jr sur Tolstoï, que l'auteur vit à Yasnaya Poliana.

The Bookman donne une étude sur la vie et l'œuvre de Mr T. P. O'Connor et deux articles sur Meredith.

HENRY D.-DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Une traduction de l'Epopée Chrétienne : *La Chanson de Roland*, G. L. Passerini tr. Soc. T. Ed. Coop. Citta di Castello. — Une traduction de l'Epopee Finnique : *Kalevala*, Ignio Cocchi. tr. Soc. T Ed. Coop. Florence. — R. Ottolenghi. *Un lontano precursore di Dante*, « *Cœnobium* », Lugano.

La littérature italienne vient de « s'enrichir » de deux traductions d'un intérêt et d'une importance remarquables. Le mot banalisé, qui désigne un apport considérable de richesse dans le patrimoine d'une littérature, est ici parfaitement à sa place. Les Italiens, qui, pour leur connaissance des littératures et des philosophies étrangères, utilisent généralement les traductions françaises, manquaient jusqu'ici d'une traduction complète et intégrale de *la Chanson de Roland* comme du *Kalevala*. Les deux grandes épopées européennes, celle de l'Extrême-Occident, la nôtre, et celle de l'Occident nordique et oriental, viennent d'être transposées dans les rythmes larges, dans les accords mélodiques plus qu'harmoniques, de la langue italienne.

L'importance d'une traduction de *la Chanson de Roland* n'est pas à démontrer. Toutes les affinités de la race poussent les esprits les plus clairs de la Péninsule à l'accueillir avec enthousiasme. Outre le fameux « retour au Moyen-Age », selon l'expression de Mme de Staël donnée comme une sorte de définition du Romantisme naissant, outre l'éclosion des études romanistes après l'avènement lyrique du romantisme, d'autres raisons plus profondes ont orienté quelques littérateurs et grammairiens italiens vers l'étude des sources de la langue et de la littérature nationales. Au XIXe siècle, plus qu'en tout autre moment, à la suite d'études et de recherches nombreuses, ces sources ont paru s'étendre de plus en plus, point cachées, au delà des Alpes. La grande épopée du Moyen-Age, la seule épopée chrétienne de la race méditerranéenne, est celle de Roland. L'Italie ne l'a jamais ignoré. Les aventures du preux « Hruodlandus, britannici limitis præfectus », ont ému, remué les cœurs italiens moins d'un siècle après la rédaction définitive de la célèbre Chan-

son. L'homme symbolique, le guerrier béni par le Seigneur des Chrétiens et cher au cœur du plus grand roi de l'Occident, le Magne, Sire Roland, qui renouvela au Moyen-Age le mythe d'Hercule, fut de bonne heure aussi grand et aussi aimé au delà qu'en deçà des Alpes. On a cherché en Italie les souvenirs extrêmement nombreux de Roland, ces souvenirs singuliers, étonnants, gardés dans la tradition immuable des peuples attachée à un rocher, à une grotte, à la tour d'un château. On en a trouvé partout. Depuis Gênes jusqu'à Fiésole, jusqu'à la voie Appienne, jusqu'à l'Ile de Roland, l'Isola Orlandina sur l'Adriatique, le souvenir littéraire est aussi vif et aussi immuable. Avant la naissance du roman proprement dit, avant la transposition florentine et boccaccienne de l'histoire de Flor et Blancheflor, les aventures des Rois de France, *Reali di Francia*, retenaient l'attention émue des paysans, des marins, de la plèbe villageoise et citadine, lorsque les *cantastorie* racontaient la geste, sur les places publiques, ainsi qu'ils le font encore, surtout dans le Midi de l'Italie et en particulier en Sicile. Les seigneurs mêmes, à côté des déclamations lyriques des joculatorès, des jongleurs profanes et mystiques, aimaient les récits de l'aventure du grand Roland, et les poètes, en Ombrie et en Toscane, l'imitaient. Certes, contrairement à ce qu'on l'a dit, je ne crois pas qu'il soit aller trop loin que de voir en Charlemagne le héros national de l'Italie. Ce fut l'homme symbolique d'une Epopée religieuse qui n'était point celle d'une nation, mais celle d'une race. Et il est par cela même « national » au delà comme en deçà des Monts.

Plus que les autres Chansons de geste, celle de Roland, avant même d'inspirer Bojardo et l'Arioste, était dans le sentiment général du peuple italien. Le héros de Roncevaux impressionnait l'esprit populaire épique, de même que les héros idéologiques et sectaires, ou bien les types humains des romans de la littérature provençale, impressionnaient les esprits cultivés, Dante ou Boccace. Au surplus, l'obscur préfet de la marche de Bretagne, élevé par la race à la hauteur d'un type mythique, devint un type littéraire avec Bojardo et l'Arioste, après avoir « mûri » dans le foyer populaire toujours ardent. Le peuple italien gardait l'image du héros telle que la légende française l'avait faite, âpre, noble et guerrière, tandis que les Allemands ont fait de Roland le type romantique et sentimental qui meurt d'amour devant le couvent où la belle Aude, le croyant mort, s'était retirée et s'était éteinte sur les bords du Rhin. Mais la source première elle-même de l'admirable épopée des peuples chrétiens, de l'incomparable légende, la chanson de Roland, a demeuré jusqu'à nos jours sans être transposée dans les rythmes d'expression particuliers à l'Italie, dans les rythmes de sa langue lyrique. Dernièrement M. L. I. Benedetto, et maintenant M. Passerini ont com-

blé cette lacune. C'est l'aboutissant naturel des études romanistes du XIX^e^ siècle.

Des tentatives de traduction avaient été faites. Le chef-d'œuvre qu'on a appelé « l'Iliade de l'Occident renouvelé » avait poussé quelques poètes à en donner des fragments en italien. On peut citer le nom de M. T. Cannizzaro, mais on ne peut ne pas remarquer comme un signe bien significatif les tentatives faites par M. Pascoli. Sa *Chanson de l'Olifant*, dont j'ai déjà parlé dans ces chroniques, est un des plus curieux exemples de transposition plus que d'imitation lyrique. Non seulement M. Pascoli a voulu rendre hommage à l'épopée de sa race en en reprenant l'esprit dans son large poème du Roi Enzio, mais il a approché son expression, il s'en est approché prosodiquement, assonançant ses strophes parfaitement conçues en laisses. M. Moschetti avait donné aussi une traduction assez copieuse de la chanson. Celle de M. Passerini ne dépasse pas les autres pour la qualité de son « écriture ». Quoique rudes et sonores, parfois énergiques, les rythmes du traducteur amoindrissent souvent la beauté mâle de l'original, en bouleversent l'allure, et c'est dommage. L'octosyllabe assonancé est remplacé par l'endécasyllabe simplement non rimé. L'endécasyllabe est sans doute le vers fondamental de la langue italienne, comme l'alexandrin est celui de la langue française depuis le XVI^e^ siècle. Mais, à l'instar de l'alexandrin, l'endécasyllable est un vers descriptif, à la rigueur narratif, point épique, *malgré* l'exemple de l'Arioste et du Tasse. Dans la narration épique il y a un élément essentiel dont il faut toujours tenir compte, et qui place ce genre à l'écart de tous les autres, et c'est élément rythmique qu'on pourrait appeler « de combat », profondément adéquat au sentiment qui fait résonner chaque vers de la *Chanson de Roland* de ces halètements et de ces cliquetis, dont la traduction de M. Passerini fait absolument défaut. En un mot, cette traduction est trop « policée », et, par cela même, elle rappelle de trop près les grands modèles de la langue, Dante en premier lieu, pour que l'émotion qu'elle donne soit vraiment neuve.

Le labeur accompli par M. Passerini est cependant assez fidèle et noble, pour que les lettrés s'en réjouissent. Des petites taches de traduction disparaissent dans l'ensemble. M. Passerini traduit par exemple « Ce cor a longue haleine » par « Quel grand son a ce cor-là », *Qual gran suono ha quel corno*. Mais le sens de l'épopée y est gardé, autant que nous le retrouvons dans les traductions françaises de la Chanson que Clédat ou Fabre nous ont données.

Le **Kalevala**, traduit par M. Iginio Cocchi, a une importance littéraire aussi très grande. On connaît les travaux de M. Comparetti,

dans la traduction allemande tout au moins, consacrés à l'épopée finnique. Le poème du « pays de Kalev » ou du « pays des rochers », révélé au monde, on le sait, par le patient amour du rhapsode moderne Lönröt, était presque inconnu en Italie. Nous avons les deux traductions successives de Léouzon-Leduc, qui, déjà en 1845 et en 1866, nous donnaient en français les deux éditions de Lönröt de 1835 et 1849.

Le traducteur du *Kalevala* a adopté aussi l'endécasyllabe pour rendre le vers octosyllabique allitteré de l'épopée nordique. Sa langue est pure et forte. Les vicissitudes terribles et si étranges et passionnantes de la conquête du Sampo peuvent émouvoir profondément l'esprit de n'importe quelle race. Cette émotion n'est pas faite de souvenirs obscurs perdus le long du fleuve des siècles d'atavismes, dénoués en figurations puissantes et présentes, comme dans la *Chanson de Roland*. Mais l'étonnante pensée métaphysique qui se balance sans jamais se rompre entre les deux *runoja*, les deux paysans qui, assis à cheval sur un banc, l'un en face de l'autre, se balançant en se tenant par les mains, se renvoient l'un à l'autre les runes séculaires, accroît la somme d'expérience idéale répandue par le monde.

Le sort de la fille de Poljola, le lyrisme de Wainamoinen, la puissance d'Ilmarinen, le forgeron du Sampo fatal, par l'émotion que nous pouvons ressentir devant les runes qu'on nous a transmises, nous rattachent immédiatement à tout un monde perdu au nord de notre continent, près des terres fabuleuses que nos cerveaux imaginent spontanement toujours étendues dans un brouillard d'âmes et de corps, où toute créature n'est plus qu'une ombre essentielle. La conception de l'univers du monde finnique est très belle. Certes aujourd'hui nous pouvons la comprendre plus profondément que ne le purent les lettrés de 1830. Le Nord est tellement venu à nous, depuis la seconde moitié du XIX^e^ siècle, qu'il a apparu à quelques-uns comme chargé de lumière. Et l'on peut dire sans hésiter qu'une œuvre comme *Brand* aide à comprendre certaine psychologie du *Kalevala*. Le romantisme allemand, de son côté, nous aide à pénétrer l'essence héroïque de certains épisodes.

L'Italie intellectuelle acquiert en même temps deux trésors de l'âme occidentale. M. Passerini et M. Cocchi viennent d'enrichir leur pays d'un apport spirituel considérable. Et il serait intéressant qu'un poète italien fît, sous le coup d'une émotion double et si diverse, une représentation « a comparativo » du héros méditerranéen qui exalta la beauté de Durandal, l'epée en bon acier trempé, avec laquelle on pouvait fendre les rochers, et les héros finniques qui combattaient et triomphaient par la subtilité de leurs vertus magiques. Ces deux conceptions de la lutte et des moyens de la lutte,

ont, à elles seules, une signification profonde qui représente deux mondes.

§

La critique dantesque internationale ne sera point bouleversée par l'ouvrage de M. Raffaele Ottolenghi, **Un Précurseur lointain du Dante.** La critique est trop attachée à ses formes acquises, données de temps en temps par un homme génial, pour se décider à s'en détourner tout d'un coup, avant que les innombrables épigones aient épuisé ces formes avec leurs faciles et interminables analyses. Le fétichisme, s'exerçant autour d'un grand nom empêche aussi, ou tente d'empêcher, les coups d'ailes de la pensée critique libérée de toute contrainte. L'Eglise n'a pu trop faciliter les recherches des érudits autour de l'esprit, sinon de l'essence, sectaire et néo-critique de la mentalité du Dante. Mais la critique protestante s'en est trop emparée. Au sujet de l'imitation de poètes et de philosophes inconnus ou méconnus, qu'on retrouve peu à peu dans la *Divine Comédie*, on s'est arrêté à quelques poèmes, à quelques versions précédentes, dont les professeurs parlent beaucoup. La plus étonnante de ces visions était celle du *Songe d'Enfer*, peu admise encore par les professionnels du Dante, que M. Philéas Lebesgue a révélée et magistralement commentée tout récemment. Aujourd'hui, M. Raffaele Ottolenghi publie son ouvrage sur un Précurseur qui ne fut pas seulement un poète, un très grand poète, dont les accents lyriques se retrouvent étrangement dans la *Divine Comédie*, mais qui fut également un grand philosophe, dont la pensée féconda tout son temps, et contribua à l'orienter vers cette large synthèse idéale et morale qui est contenue dans la *Summa theologiæ*. Ce poète appartenait à cette phalange juive-espagnole, où l'on avait pu reconnaître déjà l'admirable figure de Jehudah ben Hallevy, qui émut toute la pensée médiévale, et avec les grandes affirmations orientales, hindoues, persanes et grecques, qu'elle résumait, apporta à l'Occident la réaction aristotélique et puis anti-aristotélique, où l'idée chrétienne devait retrouver sa forme définitive, sa cristallisation multiple, que saint Thomas et Dante arrêtèrent par l'écriture.

M. Ottolenghi étudie de très près le poème *Keter Malchut, Couronne de royauté*, de Gabirol. Il rappelle que Neunk a pu remplacer le nom d'Avicebrie par celui du grand poète, sur le traité *Fons Vitae*, par lequel se renouvela la théologie chrétienne. Il suit la pensée de Gabirol et sa conception cosmogonique, synthèse de celle de tout son temps, et qu'on retrouve dans le poème dantesque. Ce n'est pas ici la place pour une analyse de l'ouvrage très remarquable de M. Ottolenghi, et des rapports réels entre la pensée et le lyrisme de Gabirol et de Dante. M. Ottolenghi donne un nouveau et important

témoignage du renouveau de la mentalité médiévale par les philosophes et les penseurs hébreux, dont la science remontait aux vastes sources babyloniennes, et s'était parfaite dans les pérégrinations fécondes d'Israël le long des rives de la Mediterranée. L'idéal hébreu fut un idéal de discipline au milieu du chaos, sentimental plus qu'intellectuel, du Moyen-Age. Un souffle immense passe dans le lyrisme de Gabirol. L'on pense à Dante, invoquant « la lumière éternelle, qui seule repose en elle et seule se comprend », lorsqu'il chante :

Si tu m'appelles loin de la contingence d'ici-bas,
Oh ! amène-moi, toi, vers la paix éternelle,
Et unis-moi à ceux qui eurent pour leur sort la béatitude,
Et laisse-moi ondoyer dans ta lumière.

Et l'on pense à la *Laude Creaturarum* de saint François, lorsqu'il chante :

...Mon cœur se sent forcé de porter vers toi une laude de gloire,
et de reconnaître comme unique ton nom,
que des bouches pieuses bénissent,
la langue du juste sanctifie,
le cœur de saints magnifie,
et la phalange des esprits célestes célèbre avec des louanges !

Gabirol naquit à Malaga en 1035, et mourut à l'âge de 29 ans.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES PORTUGAISES

José Estevão. — José Estevão : *Discursos parlementares ;* Livraria Chardron, Porto. — Bruno : *A questão religiosa ;* Chardron, Porto. — J. A. Bentes : *Os grandes problemas sociaes ;* Gomes de Carvalho, Lisboa. — Eça de Queiroz : *Notas contemporaneas ;* Chardron, Porto. — Machado de Assis.

En hommage à chacune de ses gloires passées, le Portugal continue la série des « centenaires ». Hier, c'était en l'honneur de l'infatigable apôtre de la liberté, le grand orateur et tribun **José Estevão** Coelho de Magalhaès, plus connu sous le nom de José Estevão ; aujourd'hui c'est la mémoire d'Herculano, rénovateur de la prose portugaise, émule de Garrett, qui est solennellement célébrée.

Dans un pays où la littérature est restée plus étroitement mêlée que chez nous à la vie publique et où la poésie elle-même, si elle n'est purement élégiaque ou sentimentale, peut garder ses liens avec la politique, il faut s'attendre à ce que ces manifestations subissent le contre-coup de la crise actuelle. Car il y a crise là-bas, quelle que puisse être la bonne volonté des dirigeants, le mal étant d'ordre économique. Il n'y a pas de meilleur aliment pour les idées novatrices. Aussi, relevons-nous, sous la plume d'une éminente femme de lettres particulièrement attachée au problème de l'éducation féminine, Mme Anna de Castro Osorio, cette constatation :

Le pays entier s'est modifié dans sa façon d'être morale ; il s'agite sourdement : à travers toutes les couches sociales on distingue comme un bouillonnement de marée qui monte, qui monte vertigineusement, et menace de tout submerger.

Ceux qui vivent enfermés dans leurs préjugés, dans leurs idées d'autrefois, comme en de vieux palais seigneuriaux où l'on entend mal les bruits du dehors, ne perçoivent que malaisement, à travers les murailles armoriées, la rumeur confuse des eaux dominatrices, dont la force inconsciente et magnifique est prête à faire irruption.

Mais ceux qui, pour ainsi dire, habitent au pied de la plage, ou ceux qui se meuvent sur cette mer de tempêtes, ceux-là sont attentifs au bruit menaçant et cherchent à en prévenir les effets désastreux.

Un tel état d'esprit donne un regain d'actualité aux **Discours parlementaires** de José Estevão, choisis et réunis par son fils Luiz de Magalhaes, à l'occasion du centenaire. Les mémorables luttes qui mirent aux prises, dans la première moitié du dernier siècle, les Chartistes et les Septembristes et qui permirent l'organisation ultérieure des deux partis essentiels de la politique portugaise, eurent cet heureux résultat d'opposer deux hommes d'incomparable éloquence : j'ai nommé Garrett, qui se fit à cette date le défenseur de l'ordre public, et José Estevão, que l'on a comparé à Démosthènes vainqueur d'Eschine.

Orateur véhément, passionné, mais quand même attentif à garder la maîtrise de soi, José Estevão fut un véritable tempérament portugais. Je veux indiquer par là qu'il sut allier à propos le sarcasme au sentiment, la fulminante invective à la conviction étayée d'arguments logiques.

Depuis l'heure déjà lointaine où il se fit applaudir pour la première fois, on ne saurait dire que le problème politique ait beaucoup varié en Portugal, en dépit de copieuses promesses et de tentatives plus ou moins heureuses. Ce qui a varié, c'est l'état des esprits de plus en plus inquiets et déçus. Le besoin de foi est inhérent à l'âme portugaise ; de là le *sebastianisme*, où tout un peuple résorbe sa croyance en la résurrection, sans s'apercevoir que la volonté et l'esprit de suite sont les qualités maîtresses. Il n'empêche que l'école de Coïmbre et l'action personnelle de Théophilo Braga jetèrent dans la pensée lusitanienne des ferments, dont les germes n'ont pas tous avorté à l'époque de l'ultimatum anglais.

Il n'est pas niable, en effet, que l'activité mentale ne contraste singulièrement là-bas avec une apathie politique, qui a peut-être surtout contre elle les apparences.

Pour nous, qui n'avons à nous préoccuper ici que de ce qui s'écrit, nous devons signaler l'orientation de tout un groupe de penseurs vers les questions précises.

A côté d'ouvrages philosophiques où l'audace de l'esprit s'allie au

brio du style et où la science critique sert d'argument à une grande générosité d'idées comme la **Question religieuse** de José Pereira de Sampaio (Bruno), à côté de *Mémoires* dont l'intérêt à la fois artistique et documentaire éveille la curiosité comme ceux où le vénérable Bulhão Pato, le poète des *Fleurs agrestes*, nous évoque la génération romantique contemporaine de sa jeunesse, il est des travaux où la recherche méthodique impose sa règle à l'imagination. A cette catégorie appartient *la Terre portugaise*, de Rocha Peixoto, dont nous avons signalé la contribution savante aux *Notes sur le Portugal* et à *Portugalia*.

Parallèlement se place, au regard du beau livre de Bento Carqueja, *le Capitalisme moderne et ses origines en Portugal*, que nous analysâmes, l'*Histoire économique* du Moyen-Age portugais, du Dr Adriano Anthero, de l'Institut industriel de Porto.

Mais dans cet ordre d'idées actives, à coup sûr, l'énorme travail de synthèse scientifique que nous présente J. A. Bentes sous le titre de **les Grands problèmes sociaux** (*la Sociologie fondamentale et sa constitution définitive*) doit tenir la première place. Partant de ce principe que toutes les connaissances humaines ont pour raison d'être l'utilité sociale, l'auteur affirme qu'il n'est pas de science capable de refuser son contingent à la sociologie. Vers elle, par conséquent, elles convergent toutes. Aussi bien, armé de la philosophie monistique, J.-A. Bentes commence par étudier la matière cosmique, à partir des premières formations sous-atomiques, pour s'élever ensuite de gradation en gradation vers la conscience morale, qui est la plus haute expression de l'unité des forces. Une épigraphe empruntée aux *Lusiades* résume toute l'intention du penseur.

Ce que je veux montrer ici à tes yeux, c'est l'image réduite du monde, sa représentation en petit, afin que tu saches où tu vas, où tu iras, et ce que tu désires.

Après avoir signalé l'interdépendance des phénomènes sociaux comme auxiliaire de la prévision scientifique sur la base de la perpétuité du mouvement, l'auteur prend la nation brésilienne pour exemple et, par des constatations empruntées à la fois au présent et au passé, s'applique à mettre en lumière les qualités de la race. En même temps, il montre le profit que la sociologie peut tirer de la biologie, en raison des éléments solidaires qui la composent, à l'encontre des données incohérentes fournies par l'ethnographie. Une lettre où Théophile Braga s'affirme lui-même passionné de sociologie sert au livre d'avant-propos, et M. Bentes ne pouvait se prévaloir d'une présentation plus autorisée, les directions étant les mêmes, dans une aptitude analogue à construire.

C'est bien à l'Ecole de Coïmbre et aux idées qu'elle fit éclore qu'il

faut faire remonter ce courant de préoccupations scientifiques, où il est rare, du moins chez les plus autorisés, de voir s'abolir le souci du style.

Les **Notes Contemporaines**, où le soin pieux des éditeurs Lelloe Irmão vient d'assembler la collaboration d'Eça de Queiroz aux journaux portugais et brésiliens, signalent ce point de départ à propos d'Anthero de Quental, « dont le sourire était comme un soleil levant et dont le visage clair et rose, baigné de bonté, avait on ne sait quoi d'un philosophe alexandrin et d'un pilote baltique ».

Anthero, ajoute le délicieux humoriste, était alors le Prince de la Jeunesse. Et c'était avec raison ; car il résumait avec éclat les défauts et les qualités de cette génération rebelle à tout enseignement traditionnel, et qui pénétrait dans le monde la Pensée avec audace inventive, imagination fumeuse, impatience.

Coïmbre était alors dans une grande activité ou plutôt dans un grand tumulte mental. Par les chemins de fer qui avaient ouvert la Péninsule faisaient chaque jour irruption, descendant de France et d'Allemagne (à travers la France) des torrents de choses nouvelles : idées, systèmes, esthétiques, formes, sentiments, intérêts humanitaires. Chaque matin apportait sa révélation.

Mais, dira-t-on, l'Art à ce jeu ne put que perdre des fidèles ! Pas tant ; car l'art a besoin, lui aussi, de spontanéité, de nouveauté, dans une passionnée recherche d'harmonie.

Seul, il nous offre, dit Eça, la possibilité de réaliser le plus légitime désir de la vie, qui est de n'être pas totalement éteinte par la mort. Seul il possède la durée, et tout le reste n'est rien.

Peut-être, à travers son scepticisme averti de multiples expériences, Eça de Queiroz n'avait-il gardé que cette conviction suprême ; mais elle était pour lui comme un talisman et, de fait, par son talent même si aimablement ironique, si incapable de toute agression sans générosité, tout ce qui est sorti de sa plume d'or demeure actuel. Oui, ce sont bien là des *Notes contemporaines ;* car le génie, dans sa pénétration psychologique et profondément humaine, le demeure à toute époque.

Un et divers, mais toujours artiste, l'auteur du *Mandarin* ne m'apparaît nulle part plus séduisant, plus lui-même que dans ces pages écrites au jour le jour. Tantôt, comme dans les deux lettres à Pinheiro Chagas, *Brésil et Portugal*, c'est la verve cinglante des premières *Farpas*, dont il reporte pourtant l'honneur à Ramalho Ortiguo, qui nous séduit ; tantôt c'est l'aiguë vision du voyageur, comme dans la visite *à Port-Saïd et à Suez*, tantôt c'est le créateur inimitable de portraits psychologiques, détaillant les âmes. Je citerai, pour être rapprochées des pages consacrées ailleurs au Comte de

Paris, à Lord Beaconsfield, celles où revivent ici Ramalho Ortigão, Anthero de Quental, le Cardinal Manning, la Reine de Portugal. C'est une galerie de sympathiques et grandes figures, autour desquelles rayonne l'admiration de l'écrivain et qui doivent être placées en face des célèbres *Maias*.

Eça de Queiroz, **Machado de Assis**, Anatole France, trois esprits de la même famille. L'humour du premier s'alimente d'expérience et d'intuition, l'ironie du second prend sa source dans l'imagination et dans une sensibilité qui se dérobe à ses propres expansions, l'esprit du troisième puise ses moyens d'expression dans le contraste du présent avec les ideaux d'une beauté dont le culte n'admet pas d'hérésie. Trois hommes d'analyse et de goût, très opposés par tempérament aux inutiles paroxysmes, et dont l'action est venue à temps mettre un terme aux creuses redondances. Cette action par conséquent se limite à la forme et, à Lisbonne comme à Rio, la direction des idées ne semble guère avoir été influencée notablement par ces aristocrates du style. Les masses ne se nourrissent que de sentiment, dit encore Eça excellemment.

Il reste que le livre consacré par MM. de Oliveira Lima et Victor Orban à la mémoire du grand styliste brésilien ne pouvait être préfacé plus dignement que par l'auteur du *Lys Rouge*.

Le travail de M. Oliveira Lima gagne à être lu et médité ; car on y sent le grand amour de l'œuvre dont il a pour objet d'étudier les caractéristiques. La démonstration est illustrée par le conte de *l'Infirmier*, qui est un chef-d'œuvre d'humour sentimental.

Ce qu'on peut reprocher le plus à Machado de Assis, c'est de manquer de pittoresque, voire d'énergie. Il ne conçoit que la vérité humaine et se désintéresse de la nature. En réalité, il ne réussit à corporiser que des moments de sa propre âme; aussi bien, c'est *Braz Cubas* et *le Mémorial d'Ayres* qui restent la part la plus significative de son œuvre. Pendant qu'Eça faisait le tour du monde, lui demeurait paisible employé de ministère à Rio.

Sans revenir aux excès de l'indianisme, les jeunes du Brésil, à la suite de Coelho Netto, recommencent de sentir l'intérêt descriptif qui s'attache à leur milieu tropical.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES NÉERLANDAISES

Réalisme néerlandais. — Orientation vers l'idéalisme et le romantisme? — Nouveaux romans. — Memento.

La littérature néerlandaise est-elle en voie de se rajeunir? Sommes-nous témoins déjà — témoins un peu inconscients encore, ou trop éblouis peut-être pour y voir clair dès aujourd'hui, mais bien sûr

admirateurs enthousiastes demain — d'un printemps nouveau, d'une nouvelle floraison toute luxuriante? La question est grave et mérite plus ample examen. Mais qu'elle puisse se poser sérieusement, qu'elle revienne même à tout moment sous la plume des critiques, cela ne prouve-t-il déjà pas quelque chose? Plusieurs n'hésitent plus à y répondre affirmativement et parmi ces derniers il en est qui font claironner bruyamment les mots de romantisme et d'idéalisme, et qui semblent croire l'heure bientôt venue de se cravater de blanc pour assister aux funérailles de l'ex-majesté le Réalisme néerlandais. Que du moins ils les lui fassent belles et dignes, il a bien mérité ça.

Et puisque nous en parlons, tâchons de caractériser ce réalisme qui, en littérature tout comme en peinture, a trouvé dans les Pays-Bas sa terre classique, et qui a poussé dans notre sol des racines si profondes qu'il faudrait plus qu'un miracle pour l'en arracher.

Ce qui distingue la moyenne de nos prosateurs, c'est-à-dire le plus grand nombre, c'est la notation exacte, parfois méticuleuse, mais littérairement soignée et artistique, de la réalité observée avec amour. Puis, il y a encore ceci de caractéristique. S'ils réussissent rarement dans la grande composition, ils sont, par contre, passés maîtres dans la peinture du détail, dans la *Kleinmalerei*, comme disent d'un mot si juste nos voisins d'Allemagne, et, sauf exception, ils se meuvent plus à l'aise dans le cadre étroit du conte psychologique et de la nouvelle que dans celui plus vaste du roman. Cela est si vrai que nous avons vu tel auteur, comptant à bon droit parmi nos excellents romanciers, déployer pleinement ses belles facultés et atteindre au pur chef-d'œuvre du jour seulement où, renonçant au roman naturaliste, il s'est mis à écrire des nouvelles, et qu'on en a vu d'autres, conteurs et nouvellistes d'un talent supérieur, échouer complètement, ou peu s'en faut, dans leurs efforts au roman épique, si bien que ce qui s'annonçait comme une composition aux grandes lignes, large et une, n'est devenu en somme qu'une série de, disons de nouvelles plus ou moins réussies. Mais ce qu'ils ont de commun les uns et les autres, c'est un sens très développé de la réalité visible, une notation consciencieuse du détail vécu et une peinture émue de l'humble vie de tous les jours, à quoi viennent s'ajouter fréquemment une légère dose d'humour ou d'ironie, une psychologie pénétrante et un grain de sentimentalité.

Or, ce réalisme-là n'est pas près de mourir. On le retrouve tout vivant, au contraire, dans la plupart des romans et nouvelles des derniers temps, parmi quoi nous nommerons comme plus ou moins caractéristiques : *De Ontredderden* (les Désemparés), par G. van Hulzen, *Een Moeder*, par Mme A. van Goch-Kaulbach, *De gelukkige Familie* (l'Heureuse famille), par Herman Robbers, et surtout *Ida Westerman*, par Gerard van Eckeren, le roman d'une jeune

fille en l'âme de qui, après une lutte longue et douloureuse, la foi l'emporte sur l'amour ; œuvre bien troussée, forte et honnête, très humaine et très sympathique, laquelle, il est vrai, ne s'impose pas à l'admiration, mais qu'on lit avec plaisir et qu'on finit par aimer.

Plus représentatif encore du réalisme que nous avons dit nous semble le « roman de la vie parisienne » *Een huis vol menschen* (titre qu'on pourrait traduire par la Maison-caserne), par C. et M. Scharten-Antink, dont la grande popularité prouve combien le genre est toujours en faveur chez nous. Ce roman de presque cinq cents pages, qui n'a rien d'épique, dont la composition est branlante, mutilée, qui procède par zigzags et auquel toute unité fait absolument défaut (ce qu'il faut attribuer en partie, sans doute, à la collaboration des deux tempéraments si différents que sont M. Scharten et Mme Scharten-Antink), ce roman est bien hollandais malgré son petit air parisien. Il est hollandais et de vision et de style. Il l'est encore en ce sens que toute sa valeur réside dans les détails, tantôt vigoureusement brossés, tantôt d'une touche très délicate, médiocres les uns, mais d'autres, plus nombreux, fort jolis et quelques-uns vraiment beaux. C'est une galerie de petits tableaux d'après nature qu'on croirait sortis du pinceau de nos paysagistes. C'est, pour tout dire, un des types les plus complets que je sache de la *Kleinmalerei*.

Si donc nous constatons que le réalisme néerlandais continue à se bien porter, nous ne saurions nier d'autre part que la réaction existe et va grandissant ; même nous dirons que, à notre avis aussi, notre horizon artistique tend à s'élargir et que de nouvelles sources commencent à sourdre de notre sol littéraire. Iront-elles de leurs eaux fraîches grossir les vieux courants et empêcher ceux-ci de s'épuiser à la longue? Espérons-le. Espérons encore qu'ils ont raison ceux qui prétendent que notre littérature, comme du reste notre art en général, tend à devenir populaire, dans le meilleur sens du terme.

Ce qu'en tout cas il y a de sûr, c'est que certains auteurs, et ce ne sont pas les moindres, se montrent las de la réalité de tous les jours, de la peinture sans cesse revenant de la vie ordinaire, et vont, depuis deux ou trois ans, puiser à pleines mains dans le passé historique ou légendaire. A ce propos nous avons déjà signalé à votre attention les romans ou les contes des Hollandais A. van Oordt et A. van Schendel, ainsi que des Flamands A. Vermeylen et K. van de Woestyne. Nous pouvons y ajouter un ouvrage récent d'un autre Flamand célèbre, M. Herman Teirlinck : *Mynheer Serjanszoon, orator didacticus*, essai curieux, mi-philosophique mi-satirique, de reconstruction du dix-huitième siècle (1). Mais si chez tous ceux-là il peut

(1) Du même auteur a paru naguère un roman de mœurs bruxelloises : *Het Ivoren Aapje* (le Petit singe d'ivoire), livre très remarquable, mélange brillant, puissant et hardi de réalisme et de romantisme. Nous y reviendrons.

être question d'une réaction contre le réalisme, c'est dans ce sens seulement qu'ils ont, en la reculant dans un passé plus ou moins lointain, cherché à élargir la réalité, à l'élever et à l'idéaliser, à lui ôter ce que dans nos proses elle a généralement d'un peu étroit, d'un peu spécial et d'accidentel. Car réalistes ils sont restés, et aussi, et à un haut degré, artistes. Et si notre littérature est vraiment en train de se rajeunir, si le renouveau est prochain, c'est à eux que nous le devrons pour une bonne part.

Il n'en est pas de même de quelques auteurs (déjà nous en avons rencontré deux ou trois au cours de ces articles) qui, poussés par une espèce de snobisme, affichent un suprême mépris de la réalité palpable, de l'étude sérieuse de la nature, voire du métier littéraire, et, dédaignant d'être psychologues, se font psychiatres et se croient mystiques, que hante l'étrange et qui ne réussissent guère à acclimater chez nous je ne sais quelle plante exotique aux âpres senteurs. Un des plus remarquables parmi ceux-là et des moins névrosés est M. L.-H.-A. Drabbe, lequel débuta il y a quelques années en honnête réaliste. Son roman ou, pour mieux dire, son conte cruel *De duistere Macht* (le Pouvoir ténébreux) est loin d'être banal. C'est l'histoire d'un brave homme d'employé qui, depuis le jour qu'un vieillard, rencontré par hasard, lui apprend que son grand-père, auquel il ressemble d'une manière frappante, est mort fou à trente-sept ans, reste tenaillé par l'idée fixe qu'à son tour il deviendra fou à son trente-septième anniversaire. Et, en effet, avant la date fatale le mal a déjà opéré irrémédiablement. Mais alors — et voilà l'étrange! — nous apprenons que le vieillard lui avait caché la vérité et que son grand-père n'a jamais été atteint de folie. Le cas est intéressant, seulement sous la plume de M. Drabbe c'est trop resté un *cas*. On ne sent guère palpiter la vie dans ces pages. Un pareil sujet demanderait un talent psychologique autrement trempé, celui d'un Marcellus Emants, par exemple. Ajoutons que notre auteur, bien sûr pour ne pas ressembler à ces détestables réalistes, n'a pas voulu (ou pas pu?) demeurer objectif et qu'à tout propos il interrompt la marche du récit pour s'adresser directement au lecteur, ce qui ne laisse pas d'être agaçant. Et tout de même, il y a maint passage dans ce petit livre qui prouve un talent plus qu'ordinaire. Si seulement M. Drabbe pouvait se résoudre à s'en tenir à la réalité et à s'en remettre pour le reste à de plus puissants que lui.

Memento. — Naguère a paru à Londres, chez Methuen et Cie, sous le titre *Toil of Men*, une traduction anglaise de la puissante épopée *Menschenwee* d'Is. Querido, par F. I. Arnold, pseudonyme de M. Herbert French, homme de lettres de quelque réputation et traducteur de Balzac et de Gorki. Le volume est proprement enveloppé d'une couverture détachée où il est dit entre autres que Querido est une des personnalités les plus mar-

quantes des temps modernes et qu'il tient la première place parmi les auteurs hollandais d'à présent. Mais ce que l'inoffensive couverture ne dit pas, c'est que M. Querido, s'il a autorisé la traduction, n'a pas autorisé le traducteur à tronquer son beau livre et à le réduire d'une petite moitié, sans nullement consulter l'auteur sur les passages à supprimer ou à abréger. Or, ce ne sont pas seulement les parties purement descriptives qui ont été écourtées, mais des parties essentielles pour la marche psychologique et dramatique du récit. Ce trait de mœurs littéraires est à retenir. Disons que, au reste, la traduction n'est point mauvaise et que, même mutilé de la sorte, le roman semble avoir beaucoup de succès en Angleterre.

Parmi les nombreux livres reçus citons, pour n'avoir plus à y revenir : *De Idealisten, of Het Beloofde Land* (les Idéalistes, ou la Terre promise), drame en quatre tableaux, par Frederik van Eeden (Amsterdam, W. Versluys, 1909). Ce drame, joué pour la première fois à Amsterdam le 9 février 1908, est une lourde satire sociale ou, plutôt, une caricature peu spirituelle de l'espèce de communauté socialiste que M. van Eeden fonda, avec l'insuccès que l'on sait, à Walden.

Gabriële d'Annunzio, par le Dr H. J. Boeken (Haarlem, Tjeenk Willink en Zoon). L'auteur glisse sur les drames et les romans de d'Annunzio pour appeler toute notre attention sur ses grands poèmes, dont il se montre un admirateur enthousiaste.

De Gevangene Prinses (la Princesse captive), par Gerard Ceunis (Anvers, Librairie « Flandria »). Cette « tragédie silencieuse » en trois actes, œuvre d'un jeune débutant, est vraiment charmante. Mais c'est encore trop peu personnel, trop genre Maeterlinck, sans pourtant qu'on puisse parler de pastiche. M. André de Ridder y a écrit une introduction.

Les Lettres Flamandes d'aujourd'hui, par M. André de Ridder (Anvers, De Nederlandsche Boekhandel, 1909). En cinquante-neuf pages, l'auteur trace un tableau vigoureux et complet dont nous conseillons la lecture à ceux qui désirent se faire une idée de la belle floraison littéraire dans les pays flamands.

Notons encore que naguère on a fêté solennellement à Amsterdam la centième représentation, par M. Willem Royaards et son excellente troupe, d'*Adam in Ballingschap* (Adam en exil), la « Tragédie des Tragédies », ainsi que Vondel l'appela. Malgré ce grand succès (qui se continue, du reste, tant en Hollande que dans les villes flamandes, — nous assistions l'autre jour à la 112e représentation, suivie depuis de plusieurs autres), dû surtout à M. Royaards et à son haut sens esthétique, nous persistons à croire que Vondel est un admirable poète lyrique et épique, aussi dans son théâtre, mais un médiocre poète dramatique.

Au moment où nous écrivons cet article on vient de jouer à Amsterdam deux nouveaux drames originaux de langue hollandaise : *Veertig* (Quarante), par M. Willem Schürmann, et *De Schoone Slaapster* (la Belle Dormeuse), par M. Heyermans. La dernière pièce surtout semble vivement intéresser la presse. Nous aurons peut-être l'occasion d'en parler.

H. MESSET.

VARIÉTÉS

La musique dans l'éducation chinoise. — Lorsqu'on étudie les différents éléments que comporte la musique chinoise, on ne peut s'empêcher de poser la question : s'agit-il, en l'espèce, d'un art ou d'une simple fonction rituelle ? La musique est-elle pour ce peuple exotique une distraction ou bien leur constitue-t-elle plutôt un appoint aux différentes manifestations de la vie publique et familiale ?

En effet, plus on pénètre cette musique chinoise, et plus on la voit créée dans le but de célébrer des événements de la communauté familiale tels que fêtes de mariage, solennités funèbres, etc. ; de la commune, tels que naissance impériale, avènement au pouvoir d'un nouveau souverain, son mariage, son enterrement, puis enfin des fêtes rituelles. Il demeure infiniment rare de se trouver en face de ce que nous appelons l'art pour l'art. Les arts exotiques ont des visées utilitaires bien prononcées. Et non seulement les mélodies, mais même les instruments, les matériaux en lesquels ils sont construits et les formes qu'on leur donne, tout est symbolique et rituel avant d'être artistique ou en rapport logique avec les exigences de la sonorité. Ainsi voici le classique Kin à 7 cordes. Le fond en est de forme plane, représentant la terre qui, dans la vieille acception chinoise, n'était qu'un immense plateau ; la table d'harmonie affecte une forme hémisphérique, ayant à représenter le ciel que les Célestes s'imaginent être une coupole immense, rejoignant à l'horizon le plateau terrestre. Cet instrument devait avoir 3 m. 66 de longueur, selon son inventeur, l'empereur Fou-hi (3468 av. J.-C.), pour symboliser les 366 jours de l'année ; huit pouces de largeur à la tête étaient prescrits en souvenir des huit demi-trimestres ; quant aux quatre saisons, les quatre pouces de largeur à l'autre extrémité se chargent de les signifier. En tout cela aucune préoccupation de la sonorité de l'instrument ; aussi cette dernière est-elle d'autant plus défectueuse que les minces cordes de soie n'admettent qu'une faible tension et que leur excessive longueur ne favorise pas la sonorité. Cinq cordes avaient à représenter les cinq éléments, les cinq hiérarchies, les cinq couleurs, la quantité cinq en toute chose, les deux cordes supplémentaires symbolisaient les fameux *Yang* et *Yin*, les principes mâle et femelle, noir et blanc, fort et faible, en un mot les contraires partout où il s'en peut produire.

Voilà donc un instrument dont toute la construction se base sur des symboles plus ou moins fondés et qui forment une matérialisation de données peu aptes à faire un véritable instrument de musique. Le but musical semble moins recherché que l'engin sonore capable de résonner de ses 3 m. 66 de longueur ! Il y a là une lourde erreur,

une conception qui a pesé à telle enseigne sur la musique chinoise qu'elle n'a jamais pu se libérer depuis cinq mille ans de sa formation première.

Qu'on veuille bien nous passer ces fastidieux détails, que nous imposait le sujet, cependant, car il importait d'initier le lecteur à des détails peu courants qu'on ne récolte d'ordinaire que sur place, et qui mèneront insensiblement vers la conclusion de notre thèse. Et qu'on ne nous accuse point d'avoir choisi à dessein un instrument servant plus spécialement notre démonstration, non. Tous les instruments chinois se réclament de la même conception : la glorification de la nature par l'emploi des éléments qu'elle produit ; les calebasses et roseaux du petit orgue portatif (*Cheng*) pour célébrer les herbes et plantes de moindre envergure ; les instruments en bois, symboles de la forêt, huan, sorte d'occarina en terre cuite hommage à la terre nourricière, etc. Est-il assez démontré que les Chinois, en concevant leur musique, se préoccupèrent moins de créer un art que de se procurer des engins sonores pour souligner leur culte de la nature ? Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour associer cet art aux fêtes d'ordre plus intime, puisque là le culte de la nature fleurissait déjà. A l'occasion du mariage ne déposait-on pas sur l'autel ancestral, face à la tablette du dernier parent mâle défunt, des fruits, des fleurs, hommage à la nature, et parmi ces offrandes des grenades, dont les grains multiples incarnent des souhaits de nombreuse progéniture ? De là à faire appel aux instruments de musique construits avec les matériaux que la nature offre à l'homme pour qu'il l'honorât, il n'y avait pas loin — et la musique se trouvait être le complément prévu et nécessaire de tout un faisceau d'idéals. Ce n'était donc pas la musique pour la musique, mais la musique comme moyen d'expression de glorification d'une morale.

D'ailleurs, il s'offre à l'appui de notre thèse un élément plus convaincant encore ; quelles que soient les recherches entreprises, nous tombons rarement, dans le vieux répertoire, sur des airs appelés simplement à distraire ceux qui les exécutent ou ceux qui les écoutent. Ce ne sont que des Hymnes à Kuong-fu-tzé, Airs pour mariages, pour enterrements, pour l'entrée du monarque au Miao (temple), pour la sorti du Miao ; toujours la musique collaborant à la célébration d'un événement, mais jamais comme but intrinsèque de sa manifestation. La musique, pour les Chinois, n'est donc pas un art, mais une simple fonction, collaborant à l'exercice de fonctions supérieures. Partie d'en haut, elle fut longue à appartenir aux classes vulgaires, lesquelles, par l'absence d'instruction, ne pouvaient s'assimiler les conceptions inhérentes à cet art. Un passage d'un conte que nous pouvons lire au tome VII du *Kin-Kou-Khi-Kwan*(1) dit ceci :

(1) Cordier, *Bibliotheca Sinica*, 810, 1863.

— Maintenant je chante — dit le grand mandarin — pourquoi tous ces paysans rient-ils et se sauvent-ils?

— Seigneur, c'est qu'ils ne connaissent pas la musique et qu'ils n'en entendent jamais, répond un vieux paysan.

Or, cette scène, qui est censée s'être déroulée en 221 avant J.-C., est rapportée dans l'ouvrage cité, paru au XIVe siècle de notre ère; il est donc permis de déclarer que le peuple, pas musicien de nature, ne montrait que peu d'empressement pour l'exercice d'une fonction qui ne devait nourrir qu'une infime partie de la population et que la grande masse ne concevait pas comme un agrément, quoi qu'en aient dit certains grands esprits de la nation chinoise. Et encore, ce que préconisaient ces hommes devait avant tout profiter aux élus du peuple, aux fils de mandarins, aux princes. La musique entrait dans un programme d'études prévu pour la noblesse surtout et dont devait peu profiter le prolétariat. Dans l'idée de l'éducateur chinois, la musique n'était pas un art, mais un appui moral, une sorte de tuteur de conscience : « La musique, prétendait l'empereur Thuan en 2225 avant J.-C., rend l'homme droit et doux, généreux et sérieux, sévère mais non insolent, noble mais non pas fier. Mon premier ministre, tu vas t'occuper de la musique et tu la feras enseigner aux fils aînés des mandarins de l'empire afin de former leur caractère (1). »

Cette généreuse utopie devait donc ne profiter qu'aux fils de mandarins, et encore à leurs fils aînés seulement, ceux-là donc qui prendraient, selon toutes prévisions, rang, fonction et participation aux affaires de l'État, qui formeraient par conséquent l'élite, la classe dirigeante de la société chinoise. L'empereur Thuan ne concevait pas un art socialiste; au surplus, la musique ne lui apparaissait-elle point comme telle, mais comme une branche du savoir moral, propre à guider un caractère à travers les résolutions qu'il doit prendre chaque jour pour conduire ses semblables.

Qu'est-il advenu, qu'est-il resté, des espoirs pédagogiques du vieil empereur? Certes, le but qu'il assignait à la musique ne fut jamais atteint, et quant aux meilleurs résultats moraux, la musique n'y fut pour rien.

La musique chinoise traversa des époques plus ou moins heureuses; elle vit les temps de l'empereur Wou-Y, où elle n'était plus là que pour ponctuer les saturnales qui précipitèrent ce monarque et son entourage vers une fin tragique méritée. A d'autres monarques, la musique fut indifférente, quoiqu'elle continuât à végéter officiellement en une *Intendance de la musique* qui existait déjà du temps de Chun (2200 avant J.-C.). Mais cette institution n'avait pas pour but de vulgariser la musique parmi le peuple afin de lui rendre les fonctions que lui voulait l'empereur Thuan. D'accord avec son collègue

(1) Tome I de l'ouvrage chinois *Kinh-tho*.

des « Rites », l'intendant de la musique avait à régler le rôle de la musique dans toutes les cérémonies de la Cour, laquelle, soit dit en passant, n'en tira pas du tout le profit moral que le législateur impérial croyait jadis pouvoir en attendre. La musique, en Chine comme ailleurs, n'adoucit point les mœurs, heureusement peut-être, car que seraient nos petits-fils, un jour, par le débordement de manifestations musicales qui va s'étendant de jour en jour? Nous serions, nous déjà, aux portes d'un paradis au sein duquel la future société goûterait une douceur ineffable! La musique, en Occident, sera et restera le patrimoine d'une aristocratie intellectuelle, groupant en un élan commun les élites des divers domaines de la pensée; elle aura accompli un rêve beau entre tous : les arts et les sciences communiant en une même émotion.

Mais, en Chine, la musique ne modifiera rien, car elle n'est pas innée; elle demeure pour les penseurs du Céleste Empire une source de divagations mathématiques, encore que l'harmonie, la polyphonie, et l'hétérophonie leur soient lettre morte; les spéculations philosophiques et symboliques dont elle est issue lui furent comme un lit de Procuste, et comme les fameux petits pieds, la musique resta emprisonnée en des données qui l'empêchèrent de devenir ce qu'on voulait cependant qu'elle fût : un facteur éducateur pour l'élite intellectuelle. Tout enfant encore, on lui demanda une tâche au delà de ses forces, on la tua dans le berceau, simplement.

Elle est aujourd'hui aux mains de musiciens que la société chinoise ne considère pas pour un liard, même alors qu'elle en tire une passagère distraction. C'est un peu comme dans ce drame classique allemand : « Le nègre a fait son devoir, le nègre peut s'en aller. »

Et nul en Chine ne songe à considérer sérieusement l'inscription, au programme d'étude, de la musique, quoique Kuong-fu-tzé ait cependant dit ceci, qui doit lui attirer la gratitude de tous les professeurs de musique :

« Voulez-vous être instruit? Etudiez avec soin la musique; la musique est l'expression et l'image de l'union de la terre avec le ciel. Avec les rites et la musique, rien n'est difficile dans l'empire. »

Ainsi parla Kuong-tzeu.

Et Kuong-tzeu est un si grand homme en tant de choses qu'il nous est pénible de devoir nous souvenir que, de son temps déjà, l'empire connaissait des ères de difficultés. Rites et musique ne devaient pas marcher mieux que souvent depuis probablement.

Mais la musique chinoise conserve un grand et noble titre : elle a fait naître la musique en Extrême-Orient; elle fut l'*Alma Mater* de tous les épris de musique, jusqu'à Java, et quoique les filles soient plus belles que la mère, elles lui doivent la reconnaissance d'*être*. Et c'est là peut-être le seul et réel rôle éducateur qu'a joué cet art chinois, le seul

qu'on devait lui imposer, puisque, sans y avoir été astreint, il le prit et s'en acquitta si bien. La magnifique et polyphonique musique javanaise et siamoise est le titre de gloire de cet ancêtre qui ne fut pas prophète en son pays : l'humble pentaphonie chinoise.

GASTON KNOSP.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Histoire

Alphonse Aulard : *Etudes et leçons sur la Révolution française*, 6e série; Alcan. 3 50

Pierre Couard : *Napoléon et la Catalogne*. I. *La Captivité de Barcelone;* Alcan. 10 »

Emile Hayem : *La Garde au Rhin;* B. Grasset. 10 fr. relié.

Littérature

E. Cazes : *Pensées et Maximes pour la pratique de la Vie;* Delagrave. » »

Emile Lauvrière : *Alfred de Vigny, sa Vie, son Œuvre;* Colin. 3 50

S. Rocheblave : *Agrippa d'Aubigné;* Hachette. 2 »

Maurice Souriau : *Les Idées morales de Mme de Staël;* Bloud. » 60

Philosophie

J. Fabre : *Les Pères de la Révolution. De Bayle à Condorcet;* Alcan. 10 »

P. Mendousse : *L'Ame de l'Adolescent;* Alcan. 5 »

Poésie

Camille Dubois : *Les Jeux et les Blessures;* B. Grasset. 3 50

Maurice Levaillant : *Le Temple intérieur;* B. Grasset. 3 50

Questions religieuses

C. Latreille : *L'Opposition religieuse au Concordat, de 1792 à 1803;* Hachette. 3 50

Roman

M. Aigueperse et Roger Dombre : *Les Joies du Célibat;* Plon. 3 50

Ernest Daudet : *Les Aventures de Raymond Rocheray;* Ambert. 3 50

Lucie Delarue-Mardrus : *L'Acharnée;* Fasquelle. 3 50

Hubert Fillay : *Contes de la Breumaille;* Ficker. 2 50

Raoul Gaubert Saint-Martial : *Le Cabaret de la Poire d'Angoisse;* B. Grasset. 3 50

H. Mirande : *Elagabal;* Ambert. 3 50

J.-H. Rosny aîné : *La Vague rouge;* Plon. 3 50

E. Toucas-Massillon : *Les Attaqueurs;* Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

Ch. Maurain : *Les Etats Physiques de la Matière;* Alcan. 3 50

Sociologie

Henri Chantavoine : *L'Education Joyeuse;* Hachette. 3 50

Joseph Dautremer : *L'Empire Japonais et sa Vie économique;* Guilmoto. 6 »

Louis Fiaux : *L'intégrité intersexuelle des peuples et les Gouvernements;* Alcan. 12 »

Pour la R. P., discours prononcés à la Chambre des Députés dans la discussion de la Réforme électorale; Plon. 0 60

Voyages

Raymond Recouly : *En Angleterre;* Fasquelle. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Lettre sur la Morale. — Mort d'Edouard Rod. — La Duchesse de Rohan et les Ombres. — A propos du *Trust*. — La Villa Médicis Libre. — Le Sottisier universel.

Lettre sur la morale.

Mon cher ami (1),

A l'exemple de Sainte-Beuve, qui écrivit autrefois une *Lettre sur la Morale et l'Art* au directeur du *Moniteur* (encore en ce temps-là *Journal officiel*), à propos de ses articles sur *Mme Bovary* et *Fanny*, qui offensaient, paraît-il, la morale, je viens vous demander la permission d'écrire mes impressions personnelles sur la façon dont a été accueillie, par *une certaine* presse, comme on dit, sévère... mais juste, la presse grave, sérieuse, bien pensante, celle qui fait la loi en morale, en religion, en philosophie de toute espèce, qui a ses brevets de capacité, — la presse des sciences morales, si l'on veut, car elle est en grande partie de l'Institut, — la publication des Lettres d'Alfred de Musset à une inconnue (qui ne l'a pas été longtemps), publication dont je prends ma part de responsabilité, puisque c'est à moi qu'ont été dus la conservation et le dépôt de ces lettres à la Bibliothèque Nationale.

« Aurons-nous toujours l'idole, jamais l'homme ! » me dictait un jour Sainte-Beuve dans son article de 1861 sur Béranger, dont il chiffonnait un peu l'auréole, sans lui rien ôter de ce qu'il y avait de réellement bon et d'humain chez le chansonnier populaire. A lire les critiques, dont la publication récente des Lettres d'Alfred de Musset dans *le Figaro* a été l'objet, il semble que vous et moi nous ayons fait du tort à la mémoire du poète. Cette appréciation dépend de l'idée qu'on se fait de l'homme. Ceux qui voient l'homme dans l'œuvre se font illusion. Ceux au contraire pour qui l'homme est intéressant à connaître, le cherchent, en dehors de l'œuvre, là où il se révèle le plus lui-même, sans pose, sans apprêt, dans sa Correspondance principalement, quand elle n'a pas été travaillée, soignée, triturée, en vue d'une publicité prochaine ou lointaine. Personne n'a poussé plus loin que Sainte-Beuve, de nos jours, cet ordre de pénétration, d'investigation littéraire, qu'il n'avait peut-être pas inventé, car les *Essayistes* anglais, auxquels il en rendait hommage et témoignage, l'avaient appliqué avant lui, mais il lui a donné un développement qui ouvre les portes à toutes les curiosités. — Et la sienne était une de ses facultés critiques. — Rien n'est indifférent de tout ce qui vient d'un homme célèbre, d'un grand nom, d'un homme en vue, d'un écrivain de génie, d'un grand poète. C'est l'humanité, prise dans un de ses grands types, et dont il est un des spécimens les plus accomplis, qu'on étudie en lui et qu'il apprend le mieux à faire connaître.

Nous n'y portions peut-être pas tant de prétentions, mon cher Séché, quand vous vîntes me dire à l'hôpital Pasteur, où je recevais, depuis plus de deux mois, des soins merveilleux pour un mauvais coup reçu au genou droit : « Vous savez, la cassette que vous avez remise, il y a trente ans, à la Bibliothèque nationale, pleine de Lettres d'Alfred de Musset, on va l'ou-

(1) Lettre adressée à M. Léon Séché par M. Jules Troubat, à la suite de la publication des *Lettres d'Amour d'Alfred de Musset à Aimée d'Alton*.

vrir au mois de janvier prochain... Si vous voulez, nous les publierons... » Je n'y pensais plus, j'avais oublié cet épisode d'un temps où j'avais trente ans de moins, et où je ne me serais pas fait crédit à moi-même, alors, pour une si longue échéance : je n'aurais pas été sûr d'y être. « Publiez-les, vous répondis-je ; vous me trouvez en pleine *inactivité* de service ; vous, vous avez la force et la santé, le *robur*... » Et vous vous chargeâtes de copier les Lettres, de les annoter, de les publier dans *le Figaro* d'abord, en volume ensuite à la Société du *Mercure de France*. — Je ne me *désolidarise* pas d'avec vous, si vous le permettez.

Qu'avons-nous fait ? Et qu'auraient fait, à notre place, les confrères qui ont blâmé la publication de ces Lettres ? Du tempérament littéraire dont on les connaît, ils les auraient publiées comme nous. Que fallait-il en faire ? Les détruire ou les laisser détruire ? En 1880, Mme Paul de Musset me mit dans la confidence de ces Lettres intimes, et me dit qu'elle voulait les brûler ou les faire enterrer avec elle, dans son cercueil. Je l'en détournai. Quel homme de lettres n'en aurait fait autant à ma place, à moins d'être de ces fanatiques qui suppriment les documents historiques ? — « Des lettres signées d'Alfred de Musset, lui dis-je, on les conserve pour la postérité ; donnez-les à la Bibliothèque nationale, fixez un délai pour leur ouverture après votre mort... » Elle avait d'abord demandé cinquante ans ; M. Léopold Delisle n'en aurait voulu que vingt ; on s'en tint à trente à partir du jour où elles seraient remises à la Bibliothèque.

Il y a eu, même avant leur publication, un parti pris de dénigrement — peut-être de dépit — contre ces Lettres. On les jugeait sans les connaître, ce qui prête le mieux à la médisance, car on ne parle jamais tant et avec plus de suffisance que de ce qu'on ignore. Quand elles ont paru, des gens qui s'attendaient à *mieux*, — à quelque chose de manigancé d'après ce qui ressortait pour eux d'une figure légendaire, et nullement vraie ou naturelle, — les ont trouvées puériles, insignifiantes, semblables à toutes les lettres d'amour. — Et elles étaient signées en toutes lettres : Alfred de Musset ! — Il est clair qu'elles n'avaient pas été copiées dans *la Nouvelle Héloïse*, où bien des amoureux, du temps de Musset, — peut-être encore du nôtre — allaient ou vont toujours chercher des modèles pour écrire leurs lettres d'amour. Elles sont simples, expriment bien ce qu'elles veulent dire, et portent l'incubation de deux chefs-d'œuvre qui les justifient pleinement, *le Caprice* et *le Fils du Titien*. Ne serait-ce que cela, que Aimée d'Alton, en les inspirant, aurait bien mérité des Lettres françaises. Elle était ce que le poète l'a dépeinte : franche, loyale, jolie et d'un blond irrésistible. Pourquoi l'injuriez-vous, du haut de vos colonnes ? Vous mettez sa vertu en doute ? Mais vous enfoncez une porte ouverte. Vous tenez d'elle-même comment elle en fit le sacrifice. Qu'avez-vous à lui reprocher ? Vous ne savez rien d'elle que par elle, et elle vous apporte une gerbe de Lettres charmantes, qui montrent celui qui les a écrites dans son vrai tempérament et sa vraie nature, et ne lui ôtent rien de son génie, si elles n'y ajoutent rien. Elles le font mieux connaître. Alfred de Musset amoureux et aimé ! C'était dans son élément, sous quelque forme qu'il se présentât, et cette fois il n'y a eu ni orage ni drame. — C'est peut-être ce qui vous manque et ce à quoi vous vous attendiez.

Un amour avec une jeune fille du monde, indépendante, libre, bien élevée

dans les idées d'alors, comme devait l'être la fille d'un général de l'empire, qui n'avait pas le temps de s'occuper de l'éducation de ses filles, surtout à une époque comme celle-là où la morale se ressentait du voisinage d'un siècle très émancipé, où la poésie était légère, et les femmes aussi. *La Pucelle* de Voltaire était encore classique. Est-ce à nous à nous plaindre ? Ne soyons donc pas bégueules, et puisque vous invoquez tant la gloire de « notre cher et grand Musset », que vous prétendiez ridiculisée et compromise par la publication de ces bluettes en prose, adressées à une amie, qui exerça sur lui une influence douce et bienfaisante, ayez davantage présente sa profession de foi, ces deux premiers vers, par où s'ouvrent ses poésies, du temps où il était encore « un enfant de génie », comme l'appela Sainte-Beuve, le désignant ainsi à Victor Hugo :

> Je n'ai jamais aimé pour ma part ces bégueules,
> Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules...

Ne les aimons pas plus que lui, et sachons gré à celles qui ne lui furent pas cruelles et ne le firent pas souffrir.

Soyons vertueux si vous y tenez, mais soyons-le pour nous-mêmes, et ne le soyons pas pour qui n'en a pas la vocation. Personne ne le fut moins que les deux frères, Alfred et Paul, — et en général que tous les grands romantiques et même les petits. — Un monument sera élevé un jour à la mémoire des deux frères, lorsque le capital, laissé à cet effet par celle qui m'écrivait à moi-même : « mes deux Musset », la veuve de Paul, sera disponible.

Paul de Musset ne partageait pas la morale commune dans sa situation de mari. Il annotait les lettres de son frère à celle qui avait été tour à tour la maîtresse et l'épouse légitime de l'un et de l'autre, sans les tromper. Pourquoi nous en montrerions-nous scandalisés ? Paul avait au plus haut degré le culte d'Alfred, et il oubliait, en relisant ces Lettres, qu'il était mari. C'est de la philosophie qui nous dépasse, — soit ! — et que nous ne sommes pas obligés de partager, mais qui, du moins, n'est pas à la portée de tous. Tout le monde n'est pas le frère d'Alfred de Musset, je ne saurais ni le blâmer ni l'approuver. Il faut le juger avec altruisme, en sortant de soi-même, et faisant abstraction de ses propres préventions et préjugés personnels. Il est toujours facile de dire : « à sa place, j'aurais fait... » Mais vous n'êtes pas lui, et il n'est pas vous. — Et Paul était un parfait galant homme ! — et un honnête homme, bien autant que Janin toujours !...

Bien à vous de cœur, mon cher Séché.

JULES TROUBAT.

P. S. — A force de dire que Mme Jaubert était la « marraine » d'Alfred de Musset, on a fini par croire qu'elle l'avait réellement tenu sur les fonts baptismaux. Eh, non ! elle était l'héroïne de la *Chanson de Fortunio*. C'est Musset qui l'avait baptisée du titre de « marraine », parce qu'elle le traitait comme l'autre marraine, celle du *Mariage de Figaro*, dont le petit page chante : « *J'avais une marraine...* » Musset l'appelait encore : « le plus blond des clercs », en souvenir du *Chandelier*.

Musset et Beaumarchais, quel rapprochement bien français ! Ils étaient de même lignée, comme esprit, comme langue, et ont leurs racines dans les siècles de Voltaire, de Rabelais et de Villon, où l'on ne se piquait pas

précisément de tant de bégueulerie apparente qu'aujourd'hui. Savait-on même ce que c'était que la morale et la vertu? Il est plus question... *d'autre chose* dans les monuments littéraires, transmis par les âges, de notre plus glorieux passé. J. T.

Mort d'Edouard Rod. — Edouard Rod est mort subitement à Grasse, où il était parti tout récemment pour un court séjour. Cette disparition soudaine a causé une surprise douloureuse dans le monde des lettres, qui professait pour Edouard Rod un unanime sentiment de respect, bien dû à l'absolue probité de son caractère et aux fortes qualités de son œuvre.

On connaît cette œuvre. Les débuts, — les débuts seulement, — en appartiennent au naturalisme. Rod fut, dans sa jeunesse, lié avec Zola, et il fréquenta un moment le Grenier des Goncourt. *Palmyre Veulard*, *La femme de Henri Vanneau* sont des romans de cette première période. Mais Rod ne tarda pas à montrer la préoccupation d'une psychologie que ne satisfaisait plus le « document ». Il était doué pour l'analyse morale ; et c'est dans l'analyse morale qu'il devait marquer et marqua sa maîtrise.

Empreinte d'abord de pessimisme dans les premiers romans de cette manière, tels que *la Course à la mort* et même *le Sens de la Vie*, cette psychologie prit, dans les romans suivants, par exemple dans *la Vie privée de Michel Teissier* et *la Seconde Vie de Michel Teissier*, une largeur, un fondu où les nuances sombres tranchaient moins, la gamme des émotions gagnant, par l'effet d'un discernement à la fois plus paisible et plus nombreux, une variété plus grande. Outre les deux Vies de *Michel Teissier*, Rod a écrit, vers cette époque, des études de caractère et de conscience d'une justesse parfaite. On peut citer, sous ce rapport, *le Ménage du Pasteur Naudié*.

Ces romans semblent marquer la période où l'art psychologique d'Edouard Rod, qui est surtout, chez lui, l'art d'étudier des cas de conscience, a toute sa plénitude. Rod donna ensuite des romans qui offrent, sous maints rapports, le caractère d'études sociales. Un enseignement social s'y déduit de l'analyse des consciences. Il semble que Rod, à l'issue de ses recherches psychologiques qui le laissèrent très informé de la nature humaine et de ce qui y demeure possible en fait de sagesse et d'ordre, ait apporté sur la morale sociale des vues au premier abord un peu timorées. Mais il faut, en réalité, les considérer comme l'expression d'un sentiment très délicat et très fin du possible, disions-nous ; d'un sentiment ennemi des paradoxes tapageurs, des « thèses » plus ou moins brillantes, « osées ». Tel est l'esprit dont procèdent ces romans : *Au milieu du chemin*, *l'Eau courante*, *le Glaive et le Bandeau*.

Ce romancier, à l'art un peu sévère, mais profond et solide, a écrit entre temps des études critiques : *Les Idées morales du Temps présent*, *Essai sur Gœthe*, *Etudes sur le Dix-neuvième siècle*. On y remarque un peu de ce cosmopolitisme intellectuel dont une illustre compatriote de l'écrivain, Mme de Staël, donna, peut-être un peu sous l'influence de sa nationalité, le premier et mémorable exemple. Ce cosmopolitisme, chez Rod, était particulièrement ouvert aux manifestations des littératures européennes, notamment de l'italienne et de l'allemande, et aussi de l'anglaise.

Edouard Rod laisse aussi un ouvrage d'histoire : *l'Affaire J.-J. Rousseau*, récit à la fois très documenté et très vivant des démêlés de Rousseau avec Genève. Collaborateur de plusieurs grandes Revues, il exprimait périodiquement, dans la *Revue Hebdomadaire*, son opinion, très avertie, sur le « Mouvement des Idées ». Un de ses derniers articles traitait de l'histoire de la Révolution, à propos des attaques de M. Aulard contre Taine.

Né à Nyon, canton de Vaud, Edouard Rod n'était âgé que de cinquante-trois ans. C'était un homme d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, aux manières très simples, foncièrement bienveillant, quoique d'habitude plutôt silencieux. On le sentait un peu hésitant à s'engager dans une conversation, un peu lassé d'avance, comme un homme qui, ayant fait le tour de bien des idées, sait dès l'abord ce qu'il doit penser de ce qui va se dire. On pouvait percevoir, néanmoins, à certains traits, un tact intellectuel et moral toujours en éveil. C'est ainsi que cet écrivain, qui, pour s'être tant occupé d'analyse morale, a gagné, auprès des superficiels, une réputation de moraliste tout à fait mal comprise, n'aimait pas à entendre énoncer des jugements moraux trop tranchés. Il avait alors, pour remettre les choses en place, des paroles d'une mesure parfaite et, si l'on peut dire, d'une « véridicité » remarquable, qui le montraient net de tout pharisaïsme et donnaient une haute idée de son individualité morale. Dans la vie, son éloignement à l'égard de tout paradoxe de conduite, son dédain des « thèses », qu'il a exprimé une fois de plus dans *les Unis* (la dernière œuvre, croyons-nous, qui ait été publiée de lui), était la suite de ceci qu'il savait bien : c'est qu'il faut non moins d'effort, et de luttes, et même d'ingéniosité, pour mener sans bruit sa propre existence, que pour se rendre intéressant par du tapage, fort vain, en somme, et provenant, au fond, de la pire candeur d'esprit, mais où le monde voit, trop facilement, une marque de « crânerie » et d'invention.

§

La Duchesse de Rohan et les Ombres. — Cette plaisante anecdote était presque oubliée : Mme de Rohan elle-même — qui l'eût cru! — en ranime le souvenir. Elle déclare à un rédacteur de *Paris-Journal*.

— J'ai une peur instinctive des journalistes. Vous savez bien pourquoi ! Ne m'ont-ils pas fait adresser, ces jours-ci, une carte d'invitation à un poète qui nous fut très cher, mais qui mourut voici déjà trois lustres... Ce qui m'est arrivé est une chose fort simple : j'ai prié à une soirée M. Paul Verlaine, mais il s'agissait, s'entend, du fils de l'auteur de *Sagesse*, lequel a joint à son prénom de Georges l'appellation de Paul Verlaine. Comment cette lettre est-elle parvenue à l'adresse d'un de nos grands éditeurs parisiens? C'est un mystère. Mais un employé, assez indélicat, ma foi ! et qui ignorait, sans doute, l'existence de M. Paul Verlaine fils, crut de bon ton de communiquer à ce sujet une note à nombre de journaux. L'histoire n'a fait rire que ceux qui ne me connaissent pas.

Ingénieux ! Mais d'autant moins vraisemblable que M. Georges Verlaine n'a jamais, que nous sachions, fait précéder son nom de famille du prénom de son père, et que la carte d'invitation était adressée à M. Paul Verlaine, et non à M. Georges-Paul Verlaine. Quoi qu'il en soit, voici quelque lumière — que nul ne demandait — dans cette affaire jusqu'ici ténébreuse. On avait accusé un secrétaire maladroit, un valet de chambre ignorant, une lectrice malicieuse, qui encore? Mme de Rohan dit : « *J'ai* prié... » L'acte lui incombe donc, et sur ce point la cause est jugée. Il semble alors que

l'invitation d'un « poète qui nous fut très cher, mais qui mourut voici déjà trois lustres », n'est pas l'unique erreur imputable à Mme de Rohan, car pendant qu'« un de nos grands éditeurs parisiens » recevait l'invitation de Paul Verlaine, nous recevions celle de :

Monsieur
Albert Samain
aux bons soins de la Société du Mercure de France
26, rue de Condé, 26, Paris

Monsieur
Charles Guérin
aux bons soins de la Société du Mercure de France
26, rue de Condé, 26, Paris.

Comment ces invitations sont-elles venues chez nous? « C'est un mystère », pensera Mme de Rohan, qui ignore peut-être *aussi* que la poste remet parfois les lettres à qui on les adresse, et qui d'ailleurs a sans doute entendu inviter, ici encore, à défaut de fils, quelque parent d'Albert Samain et de Charles Guérin...

Nous n'avançons rien, cela va de soi, que nous ne puissions établir, et nous tenons les pièces à conviction, où se voit la même écriture qu'aux fac-similés reproduits de l'invitation Verlaine, à la disposition des incrédules.

Nous n'avions rien dit jusqu'à présent, pour ne chagriner personne, et peut-être aussi parce que nous ne jugions pas de « bon ton » d'ébruiter la chose; mais, en vérité, puisque Mme de Rohan y revient et montre par là qu'elle se complaît à prolonger l'aventure, nous nous en voudrions de la priver d'une communication qui ne peut que vivifier son plaisir.

§

A propos du « Trust », M. Charles-Adolphe Cantacuzène nous adresse le sonnet suivant :

A PAUL ADAM

à l'occasion du *Trust* et des chefs-d'œuvre passés.

Plus pôle que le pôle et plus qu'Adam, Adam,
— mais comment exprimer — tu le veux — l'arabesque
de la rhétorique et suave et gigantesque :
paraboles lilas liant le sentiment !

Je cherche une image à l'œuvre de ton Roman.
C'est un express, alors que le soir tombe presque,
traversant un chef-lieu, des usines en fresque,
sur un rail poli. Quel soir froid, rose et charmant !

Dans cet express on voit, graves à leurs toilettes,
une foule mauvaise et douce de coquettes :
Sont-ce billets d'amour au fond de leurs sacs d'or ?

Le char du soir au loin dans le rose galope.
La chair crie ; et l'express a repris son essor
vers quel endroit rempli de pleurs d'héliotrope ?

CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE.

janvier 1910.

§

La Villa Médicis Libre. — Les soussignés, dont le concours avait été sollicité par M. Georges Bonjean pour la création d'une « Villa Médicis Libre » et dont les noms ont été cités à l'origine comme appartenant au Comité, tiennent à déclarer qu'ils ne font désormais partie à aucun titre de la nouvelle fondation artistique annoncée par M. Georges Bonjean.

Gaston Beraud, Gabriel Boissy, Jacques Crepet, René Fauchois, Pierre Fons, D. Folacci, A. Frissant, Joachim Gasquet, Lorenzi de Bradi, P. H. Loyson, M. Maroille, Alfred Mortier, Pierre Mortier, Louis Payen, Yvanhoé Rambosson, Alphonse Séché, P. Vierge, P. Vulliaud, Zuccala, hommes de lettres ;

Raynaldo Hahn, compositeur de musique ;

Emile Derré, Léo Roussel, statuaires ; P.-E. Vibert, graveur ; Henry Caro-Delvaille, peintre;

§

Le Sottisier universel.

... Cette société vient de célébrer, au bout de cinquante ans, l'anniversaire de sa fondation. — *Le Progrès Spirite*, janvier.

Elles écouteront aussi ce qui se dira devant elles, elles regarderont aussi, de trop près, les visages qui s'approcheront d'elles, pour les « mieux voir, mon enfant », comme l'ogre du *Petit Chaperon Rouge*, etc. — *Paris-Journal*, 26 janvier.

Alphonse Silvestri... a glissé, et,en tombant, s'est brisé la clavicule de la jambe gauche. — *Petit Marseillais*, 24 janvier.

M. A. Deshayes, cultivateur, a demandé aux gendarmes de sauver six vaches et deux chevaux, qui ont refusé leur concours. — *Le Petit Havre*, 29 janvier.

L'eau gagne tous les trottoirs ; l'indignation publique aussi. — *L'Autorité*, 29 janvier.

C'est en 1909 qu'Haydn et Mendelssohn auraient atteint leur centième année. — *Journal des Débats*, 6 février.

Il ne faut pas oublier que la Grèce, qui est plus grande que la France... — *L'Intransigeant*, 4 février.

Coquilles.

Le thermomètre est tombé à 23° à Farenheit. — *Le Petit Niçois*, 8 janvier.

Coito, ergo sum. — *Nieuwe Soerabaia Courant*, 28 décembre. Annonce d'une étude sur Descartes, à paraître dans la *Revue des Deux Mondes*.

Ayant confié la direction de l'orchestre à Olivier Métro... — *L'Action*, 15 janvier

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARI

Viennent de paraître :

ÉMILE LAUVRIÈRE

Alfred de Vigny : Sa vie et son œuvre

Un volume in-18, 3 phototypies hors texte, broché . . . . . 4 fr

Précédemment parus :

Victor Hugo, le poète, par Ch. Renouvier. In-18 (5e Édition), br. . . . . 3 fr. 5
Victor Hugo, le philosophe, par Ch. Renouvier. In-18, br. . . . . 3 fr. 5
Sully Prudhomme, par E. Zevort. In-18, br. . . . . 3 fr. 5

H. BOEHMER — Traduction GABRIEL MONOT

Les Jésuites

Ouvrage traduit de l'allemand avec une Introduction et des notes par Gabriel Monot, membre de l'Institut.

Un volume in-18, 1 phototypie hors texte, broché . . . . . 4 fr

Précédemment parus :

Manuel d'histoire des Religions, par P.-D. Chantepie de la Saussaye. Traduction Hubert et Lévy. Un volume in-8°, br. . . . . 16 fr
Histoire de l'Église, par le Dr Funk. Traduct. Hemmer (7e Édit.). Les 2 vol., br. 8 fr

ALBERT MATHIEZ

La Révolution et l'Église.

Études critiques et documentaires

Un volume in-18 jésus, broché . . . . . 3 fr. 5

Précédemment parus :

Histoire politique de la Révolution française, par A. Aulard (4e Édit.). In-8°, br. 12 fr
Études sur l'histoire religieuse de la Révolution française, par Gazier. 3 fr. 5
La Séparation de l'Église et de l'État en 1794, par Edme Champion. In-18, br. 3 fr. 5

JULES LEGRAS — *4e Édition*

Au Pays Russe

Un volume in-18 jésus, broché . . . . . 3 fr. 5

Du même auteur :

En Sibérie. Un vol. in-18, avec *gravures et cartes* (2e Édit.), br. . . . . 4 fr

VIIIe Bibliographie géographique annuelle (1908), publiée par les *Annales de Géographie*, sous la direction de Louis Raveneau.

Un vol. in-8° de 336 pages, avec index alphabétique, br. . . . . 5 fr

Bibliographies géographiques de 1893 à 1907 (sauf 1896, *épuisée*) : chacune. . 10 fr

Le Courrier Européen

REVUE BI-MENSUELLE INTERNATIONALE

COMITÉ DE DIRECTION

GABRIEL SÉAILLES Professeur à la Sorbonne — **CHARLES SEIGNOBOS,** Professeur à la Sorbonne — **G. SERGI** Professeur à l'Université de Rome

BJ. BJORNSON — **J. NOVICOW**

Collaborateurs de premier rang de tous les pays. informations originales actualités. échos. documents inédits. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

Un numéro: France, 60 centimes; Union, 75 centimes.
Abonnement: France, un an, 12 fr.; six mois, 7 fr.; trois mois, 3 fr. 50.
Union, un an, 15 fr.; six mois, 8 fr.; trois mois, 4 fr.

Le Courrier Européen rembourse INTÉGRALEMENT le montant de son abonnement d'un an par des primes ENTIÈREMENT GRATUITES consistant en un volume à choisir parmi les œuvres les plus intéressantes de la LITTÉRATURE INTERNATIONALE et en ouvrages d'HISTOIRE et de SOCIOLOGIE.

ADMINISTRATION et RÉDACTION : 280, Boulev. Raspail, PARIS

Demandez un numéro spécimen gratuit

LA BALANCE

(Viessy)

Revue Russe de Littérature et d'Art

1909. — SEPTIÈME ANNÉE

Poèmes. Nouvelles, Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. Comptes rendus sur les livres nouveaux paraissant soit en langue russe, soit en toute autre langue. " **La Balance** " annotera tous les livres nouveaux qui lui seront transmis en quelque langue qu'ils soient. " **La Balance** " paraît chaque mois en livraisons d'un grand format avec dessins (noirs et en couleurs) et culs-de-lampe des meilleurs artistes russes et étrangers. Prix d'abonnement pour l'Union postale — 18 fr. par an.

Directeur : SERGE POLIAKOFF

Bureaux : Moscou, Place du Théâtre, Métropole, 23

IL MARZOCCO

ANNO XIV

FIRENZE — Via S. Egidio, 16 — FIRENZE

Fondatore : ANGIOLO ORVIETO — Direttore : ADOLFO ORVIETO

Col 1° di Gennaio 1907 è entrato nel suo 12° anno di vita.
Conta fra i suoi collaboratori i più reputati poeti e prosatori d'Italia.
È il più autorevole periodico settimanale di letteratura e d'arte.

PREZZI D'ABBONAMENTO

	Anno	Semestre	Trimestre
Per l'Italia	**L. 5 —**	**L. 3 —**	**L. 2 —**
Per l'Estero	**» 10 —**	**» 6 —**	**» 4 —**

Abbonamenti dal 1° di ogni mese

Un numéro separato Centesimi DIECI

EMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie organise avec le concours de gence Cook, les excursions suivantes :

TUNISIE-ALGÉRIE

parts de Paris, les 27 février et 3 avril 1910
Durée de l'excursion : 27 jours
Prix (tous frais compris) :
1re cl. : **1.270** fr. — 2e cl. : **1.150** fr.

ITALIE

(La semaine sainte à Rome)
Départ de Paris, le 8 Mars 1910
Durée de l'excursion : 30 jours.
Prix (tous frais compris) :
1re cl. : **1.225** fr. — 2e cl. : **1.125** fr.

HAUTE ET BASSE-ÉGYPTE

(Palestine, Galilée et Syrie)
Départ de Paris, le 16 Février 1910
Durée de l'excursion : 63 jours.
ix (tous frais compris) : 1re cl. : **3.900** fr.

S'adresser, pour renseignements et billets, x bureaux de l'Agence Cook, 1, place de péra, Paris.

CHEMIN DE FER DU NORD

Saison d'Hiver 1909-1910

4 jours en Angleterre

DU VENDREDI AU MARDI

A partir du 5 novembre 1909 et jusqu'au 1er mai 1910, les touristes pourront se procurer, tous les vendredis, samedis ou dimanches, à la Gare de Paris-Nord et dans les bureaux de ville de la Compagnie, des billets d'aller et retour de

PARIS A LONDRES

aux prix (très réduits ci-après (non compris le droit de quittance de 0 fr. 10) :

1re cl. : **72** fr. **85** ; 2e cl. : **46** fr. **85** ;
3e cl. : **37** fr. **50**

Ces billets seront valables, pour les voyageurs de 1re, 2e et 3e classes, par les trains désignés ci-après :

A l'aller, le vendredi, samedi ou dimanche seulement : 1° *Via* Boulogne-Folkestone. Paris-Nord, départ, 8 h. 20 matin ; Londres, arrivée, 3 h. 35 soir ; 2° *Via* Calais-Douvres. Paris-Nord, départ 9 h. 15 soir ; Londres, arrivée, 5 h. 43 matin.

Au retour, le samedi, dimanche, lundi : 1° *Via* Folkestone-Boulogne. Londres, départ, 10 h. matin ; Paris-Nord, arrivée, 5 h. 45 soir ; 2° *Via* Douvres-Calais. Londres, départ, 9 h. soir ; Paris-Nord, arrivée, 5 h. 50, matin.

Le mardi : *Via* Folkestone-Boulogne *seulement* : Londres, départ, 10 h. matin ; Paris-Nord, arrivée, 5 h. 45 soir.

Ces billets donnent droit au transport gratuit de 25 kilogrammes de bagages sur tout le parcours.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

naine Sainte, Fêtes de Pâques, Foire de Séville

VOYAGES EN ESPAGNE

Billets Aller et Retour à prix réduits

A l'occasion de la Semaine Sainte, des Fêtes Pâques à Madrid et de la Foire de Séville (du au 22 avril), la Compagnie d'Orléans fera ivrer, au départ de Paris et de toutes les res et stations de son réseau, des billets aller retour à prix très réduits pour Madrid et ur Séville avec faculté d'arrêts aux princi- x points du parcours.

Ces billets seront délivrés du 19 Mars au 15 i et seront indistinctement valables pour le our jusqu'au 15 Juin inclus, dernière date ur l'arrivée du voyageur à son point de départ.

1° *Pour MADRID*— Prix : **167** fr. en 1re sse ; **119** fr. en 2e classe.

Les voyageurs trouveront à Madrid des billets ller et retour à prix très réduits leur permet- t de visiter l'Escurial, Avila, Ségovie, Tolède, anjuez et Guadalajara.

2° *Pour SÉVILLE*.— Prix : **222** fr. en classe ; **164** fr. en 2e classe.

Excursions en Andalousie. — Pendant la iode du 15 Mars au 5 Mai, les voyageurs uveront à Cordoue et à Séville des billets xcursions à prix réduits valables 30 jours, c arrêts facultatifs, pour Xérès, Cadix et nade, et retour à Séville ou Cordoue.

xcursions à Algésiras, Gibraltar et au Maroc

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Suppression du délai et du droit de transmission aux points de jonction Etat-Ouest

L'Administration des Chemins de fer de l'Etat a l'honneur de porter à la connaissance du public les modifications suivantes, conséquences immédiates de l'incorporation du réseau de l'Ouest aux Chemins de fer de l'Etat :

En premier lieu, les délais (trois heures en grande vitesse, vingt-quatre heures en petite vitesse), que fixent les arrêtés ministériels pour la transmission des transports de toute nature, passant d'un réseau sur un autre par une gare commune, sont supprimés à tous les points de jonction Ouest-Etat. Au point de vue des délais, les transports empruntant les deux réseaux sont donc considérés comme ne parcourant qu'un seul réseau.

De même pour les expéditions transitant d'un réseau à l'autre qui acquittaient un droit de transmission fixé à 0 fr. 40. Depuis le 1er Janvier 1909, ce droit n'est plus perçu aux points de transit Etat-Ouest.

Rappelons que les gares de jonction des deux réseaux sont celles d'Auneau-Ville, Chartres, La Loupe, Nogent-le-Rotrou, Connerré-Beille, Angers-Maître-École et Nantes-Etat.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France.

SOCIÉTÉ ANONYME — CAPITAL 400 MILLIO
Siège social : 54 et 56, rue de Provence.
Succursale-Opéra : 1, Rue Halévy. — *Succursale :* 1
rue Réaumur (Place de la Bourse), à PARIS.

Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à éch
ance fixe. Taux des dépôts : de 1 an à 2 ans 2 0/0 ;
4 ans à 5 ans 3 0/0 ; net d'impôt et de timbre.
Ordres de bourse (France et étranger) ; **Souscri
tions sans frais ; — Vente aux guichets
valeurs livrées immédiatement** (Obl. de Ch.
fer, Obl. et bons à lots, etc.) ; — **Escompte et e
caissement de Coupons** Français et Etrangers ;
**Mise en règle de titres ; — Avances sur titre
— Escompte et encaissements d'effets
commerce ; — Garde de titres ; — Garant
contre le remboursement au pair et l
risques de non-vérification des tirages ;
Virements et Chèques** sur la France et l'Etrange
— **Lettres de crédit et Billets de crédit ci
culaires — Change de Monnaies étrangères
— Assurances** (Vie, Incendie, Accidents), etc.

SERVICE DE COFFRES-FORTS

(Compartiments depuis **5 fr.** par mois ; tarif décroi
sant en proportion de la durée et de la dimension).

89 succursales, agences et bureaux à Paris et da
la Banlieue ; 600 agences en province : 2 agences
l'Etranger (Londres, 53, Old. Broad Street, et St-S
bastien (Espagne) ; correspondants sur toutes les plac
de France et de l'Etranger.

CORRESPONDANT EN BELGIQUE

Société Française de Banque et de Dépôts
Bruxelles, 70, Rue Royale
Anvers, 74, Place de Meir

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

Ville de Paris. A adj. s. 1 encl., ch. not., le **22 Février 1910.**

2 TERRAINS 1° **angle rue Belliard, 185,** et **passage Delaruelle.** Ses 87m34. **M. à pr. : 90** fr. le m. ; 2° **r. du Poteau, 46.** Ses 52m94. **M. à pr. : 125** fr. le m. S'ad. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14 r. Pyramides, dép. encl.

BOIS-COLOMBES pr. gare, marché, 4 gds pavillons, r. Raspail, 44, 46, 48. A adj. étude et pr Me VAVASSEUR, not. Colombes, dim. 27 fév., 1 h. **M. à pr. : 8.000 et 12.000** fr.

Maison à Paris 18, R. DULONG Cee 250 m. R. br. **5.650** fr. **M. à pr. : 60.000** fr. Adj. ch. not., 1er Mars. Me SABOT, not., 6, rue Biot.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le **26 fé
vrier 1910,** à deux heures.

PROPRIÉTÉ A ASNIÈRES
26, rue Auguste-Bailly. M. à p. : 6.500 f

PROPRIÉTÉ A ASNIÈRES
28, rue Auguste-Bailly. M. à p. : 22.500 fr

DEUX DOMAINES dits de la Veyssière haut et de la Veyssière basse
Commune de
CHAMBOULIVE (CORRÈZE)
Mise à prix ..... **30.000 f**

DEUX DOMAINES sis à **CHAMBOULIVE**
lieu dit : Marcilloux
Mise à prix ..... **50.000 f**

Trois autres DOMAINES sis à **CHAMBOULIVE**
Mise à prix ..... **60.000 fr**
S'adresser à Mes COLLIN et J. CHARTIER, avoués à Paris, LEGAY, notaire à Paris, et LIBERM, notaire à Chamboulive.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Directeur, Administrateur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de Chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

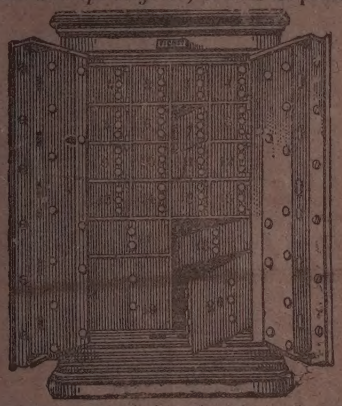
AGENCES

37 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue — 145 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 11 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra ; 147, boulevard Saint-Germain ; 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Nice, Pau, St-Germain-en-Laye, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet es Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.